

# **La ceinture de feu**

**Georges-Jean Arnaud**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

G.-J. ARNAUD

# LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

I

époque

## *La Ceinture de Feu*

FLEU  
VE  
NOIR

FLEU

**G.-J. ARNAUD**

**LA CEINTURE DE FEU**

**LA COMPAGNIE DES GLACES**

**NOUVELLE ÉPOQUE**

**1**

**Fleuve Noir**

Série dirigée par François Ducos

© 2001, Édition Fleuve Noir, département d'Havas Poche

ISBN : 2-265-07075-0



Le professeur Charlster

## CHAPITRE PREMIER

Le navigateur Parkos avait annoncé depuis deux heures que le voilier débordait le Capricorne en direction du nord et qu'on approchait dangereusement de la Ceinture de Feu. Kurty, debout derrière le timonier de quart, n'avait pas réagi et les deux hommes échangeaient des regards inquiets. Sur le pont de la *Salamandre* les gabiers tournaient vers la passerelle des visages interrogateurs. Le vent forcissait à l'approche de l'énorme dépression de la Ceinture. Désormais les vents dominants soufflaient du sud. L'atmosphère était laiteuse sous un ciel boursoufflé.

— On affale tout, lança enfin le capitaine dans son mégaphone, et les gabiers se précipitèrent, soulagés.

— Trois degrés de plus qu'au cours de la dernière campagne, annonça Parkos sans grand enthousiasme. Dans les cent huit milles. Ou deux cents kilomètres si vous préférez.

— Les cachalots émergent de plus en plus près de la Ceinture, expliqua sèchement Kurty. Ce n'est pas en restant prudemment à distance que nous en tuons.

— On a vu des Solinas, lança imprudemment le timonier, sachant qu'il transgressait un tabou.

Le voilier baleinier ne chassait pas les Solinas mais les baleines ordinaires, les orques et les cachalots.

— Essai de moteur, ordonna Kurty, et cela suffit à replonger tout l'équipage dans la plus grande angoisse.

Les vieux moteurs à huile, capricieux, refusaient toujours de démarrer en cas de besoin et pour sortir de cette zone, avec un vent pareil, il fallait les diesels. Certes, avec la nuit, le vent tomberait un peu, jusqu'à trente nœuds mais le brouillard les ensevelirait. Les brouillards de la Ceinture étaient comme une neige collante qui isolait de la vie et ressemblait aux suaires de la mort.

Le baleinier dérivait vers le nord depuis une demi-heure, lorsque le moteur consentit à démarrer. On avait atteint les cinquante degrés Celsius de chaleur et il fallait rejoindre une zone relativement plus tempérée. Au début de chaque campagne, l'équipage se demandait jusqu'à quel point limite la *Salamandre*

remonterait. En deux ans, le capitaine Kurty avait gagné une quinzaine de degrés, affrontant des zones où nul n'allait jamais. Ni les humains ni les animaux marins, sinon ceux qui pouvaient vivre dans les profondeurs marines à moins trois cents mètres. Les marins chuchotaient que Kurty essayait de trouver un passage, une faille dans la Ceinture de Feu pour atteindre l'autre hémisphère. Seuls les cachalots qui pouvaient plonger à plus de mille mètres et rester des heures en apnée franchissaient cette barrière de feu. Et lorsqu'ils remontaient à la surface, épuisés par cet effort extraordinaire, il était facile de les chasser. La dernière fois, en une semaine, on avait rempli tous les fûts disponibles mais le travail était surhumain, repoussant à cause de la chaleur. Le lard des cétacés fondait en une bouillie épaisse sur le pont, coulait jusque dans les cabines en dessous, jusque dans les cales. On patageait dedans, on glissait, on s'y noyait. En deux ans, trois marins étaient morts engloutis par cette graisse liquide. On ne s'apercevait pas tout de suite de leur disparition tant l'ouvrage pressait Impossible de dépecer les bêtes sur l'eau, à cause des requins, des orques et des léopards de mer qui se ruaient vers le carnage. Il fallait hisser le cachalot à bord, opération dangereuse qui faisait basculer le voilier, relevait l'étrave à dix mètres au-dessus de la surface de l'eau alors que la poupe plongeait sous l'eau. Peu à peu les treuils faisaient avancer le monstre, rétablissant l'assiette de la *Salamandre*. L'opération pouvait demander vingt-quatre heures et les prédateurs de toutes sortes n'hésitaient pas à sauter également sur le pont incliné. Dans les haubans, des tireurs abattaient les plus audacieux, mais certains se faufilaient et se montraient dangereux pour les gars de la manœuvre, ceux qui surveillaient, mouillaient les câbles de halage, ceux qui commençaient de débiter le cadavre en tronçons. Pour économiser l'huile de baleine on travaillait à la scie manuelle, au passe-partout manié par deux hommes.

Kurty avait dessiné les plans de son baleinier, prévoyant des mâts bipodes pour libérer le pont principal. Trois mâts qui s'implantaient directement sur les flancs de la coque bardée de renforts métalliques. L'ensemble formait une voûte haute de dix mètres. Mais lorsqu'un cachalot dépassait en diamètre ce gabarit, il fallait l'araser dans le sens de la longueur avec une scie à ruban installée en permanence sous la voûte en question. Lorsqu'elle pénétrait dans l'animal une pluie de sang, de chair et d'os s'abattait sur le pont.

La première huile sortant de la fonderie était destinée aux réservoirs du moteur. On arrivait sur les lieux de chasse presque à sec et l'équipage exigeait que l'on fasse les pleins avant de remplir les fûts destinés à la revente. Kurty ne se faisait aucune illusion sur ses hommes. C'était une belle association de forbans recrutés sans trop se poser de questions. Personne n'avait envie d'affronter la Ceinture de Feu, excepté ces types-là que l'on payait fort cher. Mais une fois sur le lieu de chasse ils étaient comme tous les autres, effrayés par la température élevée, par les vents furieux, les brumes, les phénomènes étranges qui hantaient cette bande entre les deux tropiques et faisaient le tour



de la planète sans laisser le moindre espoir de passage. Des centaines de gens, surtout des navigateurs, avaient vainement cherché une rupture, un passage, un chenal. À hauteur de l'équateur la température avoisinait les cent degrés, les océans bouillaient, disait-on, mais nul ne l'avait vraiment vérifié. Les voies terrestres en Panaméricaine et Africana restaient interdites.

La nuit vint, brutale sous ces latitudes et le vent tomba totalement. Les masses de brume roulaient lourdement, dévoraient le voilier tandis qu'on branchait les écouteurs. Ils enregistreraient le souffle des cachalots remontant à la surface de l'océan. Un souffle précipité, ample, capable de franchir l'ouate de la brume à des kilomètres. Et la chasse commencerait sans attendre dans la lumière dérisoire des projecteurs que le fog enroberait de voiles épais, poussiéreux d'humidité. On travaillerait en aveugle, à tâtons, par habitude, une fois l'animal foudroyé. Les lance-harpons explosifs étaient prêts. On visait le cœur. En essayant de n'atteindre ni l'estomac où se trouvait l'ambre gris ni la tête contenant le spermaceti ou blanc de baleine.

« Elle souffle », tel fut le cri en ce début de nuit, et les écouteurs donnèrent la direction à suivre pour retrouver le premier cachalot.

Kurty brancha alors son radar pour essayer d'obtenir un vague spectre de l'animal malgré les gouttelettes en suspension dans l'atmosphère.

— C'est un beau, fit-il sans s'émouvoir. On le tue.

Parfois il dédaignait les trop petits, observait une sorte de morale vis-à-vis de ces animaux, agaçant son équipage qui n'avait qu'une hâte, chasser un maximum pour fuir au plus vite cette zone maudite. Pourtant il n'avait jamais fait face à la moindre mutinerie. Quelques mécontentements, mais il bénéficiait de la légende de son père Kurts le pirate, le maître de la Locomotive-Dieu qui, quelques décennies auparavant, lorsque la Terre n'était qu'une boule de glace, avait toutes les audaces et vivait des aventures fabuleuses en défiant le pouvoir des compagnies ferroviaires.

L'écran radar entretenait un flou énervant alors que le baleinier se rapprochait de sa proie. C'était un appareil très ancien venant d'une autre époque et récupéré sur un cargo rouillé que la fonte des glaces avait libéré de leur emprise. On savait en fabriquer de plus performants, mais les semi-conducteurs faisaient défaut, surtout les circuits intégrés. Kurty avait un jour essayé d'atteindre l'île du Titan où existait un volcan. Du silicium en quantité attendait sur ses flancs. Mais Titan se trouvait dans la Ceinture de Feu, inaccessible.

On approcha de l'animal épuisé qui les vit venir mais n'eut pas la force de s'éloigner. Un seul harpon explosif suffit à le tuer et aussitôt il cessa de souffler. Un calme profond soulagea l'équipage, jusqu'à ce que le voilier

atteigne l'animal. Ce souffle rapide, énorme, grossi par les écouteurs impressionnait toujours les marins. À chaque mort d'un de ces titans, Kurty croyait tuer la planète elle-même.

— Il passera sous l'arche, annonça-t-on avec satisfaction.

Ceux qui frappaient les aussières autour de la nageoire caudale avaient droit à une grosse prime et il fallait établir une liste pour éviter les bagarres. Peu à peu ces forbans, après plusieurs campagnes baleinières, acquéraient un grand savoir-faire et il ne s'écoula même pas une heure entre le tir du lance-harpon et le hissage du cadavre sur le pont. L'étrave de la *Salamandre* commença de se soulever hors de l'eau.

— Pas loin de cent tonnes, déclara un des dépeceurs.

À quoi invariablement un autre répliqua :

— C'est rien par rapport à une Solina. Trois quatre fois plus pour les plus âgées.

Kurty leur avait dit une fois pour toutes que s'ils tuaient une Solina il serait inutile de revenir au port d'attache dans les Kerguelen. Le président de l'archipel, Lien Rag, avait interdit la chasse aux Solinas. Peu de gens en connaissaient la raison, excepté l'entourage de Lien Rag. Et lorsque la *Salamandre* accostait aux quais, de retour d'une campagne, c'était Fleur, la fille de Lien Rag et de Jael, qui venait questionner Kurty, le regardant gravement dans les yeux : « Tu me jures qu'il n'y a pas une goutte d'huile de Solina dans tes fûts. »

Kurty jurait que jamais il ne chasserait cette race de baleines et il le faisait parce qu'il était amoureux de cette adolescente de quinze ans.

La poupe s'enfonçait dans les eaux qui bouillonnaient de prédateurs. Les projecteurs, en haut des mâts, essayaient de les situer mais les tireurs n'osaient les abattre de crainte d'atteindre leurs camarades affairés au dépeçage. Les passe-partout, quatre en tout avec pour chacun une équipe de quatre scieurs se relayant, détachaient déjà la tête qu'une équipe récupérerait pour la treuiller jusqu'au labo. Le spermaceti retiré, en réalité une graisse cérébrale, elle finirait dans la fonderie installée aux trois quarts du pont en direction de l'étrave. Un orque plus hardi que les autres se hissa jusqu'à la blessure béante qu'avait laissée l'étêtement et essayait de plonger dans l'ouverture de l'œsophage. Un gabier arriva avec un harpon à main et le lui plongea dans l'œil. Lorsque l'orque cessa de se débattre il l'ouvrit pour récupérer le foie, une gourmandise pour tout le monde. Le découpage se terminerait par la nageoire caudale qui, jusqu'au bout, resterait cerclée d'aussières reliées aux treuils. Les dépeceurs s'écartèrent à cause de cette nuée de requins qui les

assiégeaient et les tireurs les mitraillèrent. Comme les treuils continuaient de faire remonter le cadavre encore intact aux deux tiers, la poupe sortait de l'océan avec des bruits de ventouses arrachées. Des cataractes d'eau entraînaient nombre de cadavres de prédateurs, mais plusieurs survivants restèrent prisonniers sur le pont hors d'eau, se débattant furieusement. Les hommes les tuaient à coups de harpon et les orques, par exemple, étaient envoyés à la fonderie ainsi que les léopards de mer, grands phoques carnassiers fournissant une huile plus fine que celle des cachalots. Les requins n'étaient que muscles.

Une heure plus tard le voilier était à l'horizontale sur une mer que la brume aplatissait, transformait en mer morte. Avec elle, la pression et la chaleur augmentaient et maintenant les hommes besognaient nus, sanglants, ivres de fatigue et de carnage. Certains se roulaient en riant dans la tripaille, d'autres se provoquaient, se battaient et nul ne s'offusquait que ces luttes visqueuses, au sein du contenu des intestins, se terminent souvent par des empoignades amoureuses. Les corps roulaient enrubannés de boyaux et parfois un projecteur facétieux isolait un couple saisi de fureur érotique, enfoui dans le ventre énorme. La fonderie lâchait, rotait ses relents gras, ses fumées épaisses. Sur la passerelle, Kurty venait de repérer quatre autres cachalots dont un qui ne passerait pas sous l'arche des mâts bipodes. Pendant que l'on achevait le dépeçage, le voilier s'approcha des cétacés et les lance-harpons en tuèrent trois. Le plus petit, malgré sa fatigue, se déroba en plongeant. Bien sûr, les prédateurs allaient attaquer les cadavres mais ne pourraient tout dévorer, et le capitaine estimait que pour cette nuit et le lendemain matin ils rempliraient non seulement les réservoirs du moteur mais aussi un tiers des fûts.

Avant tout autre dépeçage, on nettoya le pont à la vapeur et les hommes aux lances à incendie. Ils purent rejoindre leurs cabines et un nouveau quart se présenta. Tous portaient des vêtements étanches qu'ils finiraient par abandonner quand commencerait leur travail de boucherie. Mais il fallait la griserie de cette besogne puante pour y être incité.

Le spécialiste du blanc de baleine et d'ambre gris travaillait seul la tête et l'estomac, pour recueillir les précieuses denrées, utilisées jadis en cosmétiques et que des laboratoires pharmaceutiques achetaient maintenant. Lorsque le jour se leva, du moins un semblant de jour, le vent ne disperserait la brume que dans quelques heures, deux cachalots avaient été hissés et dépecés.

Le spécialiste en question fit appeler Kurty pour lui montrer quelque chose, mais ce dernier ne put se rendre tout de suite dans cette cabine qu'on appelait le laboratoire. Les matières récupérées entreraient en fin de campagne pour un dixième dans le bénéfice net de celle-ci. Le travail de cet homme n'était donc pas à négliger.

— Que voulez-vous me montrer ? demanda Kurty en pénétrant dans le labo.

— Ceci, capitaine.

Il lui désigna une sorte de fourrure de couleur déposée dans un bac. Kurty se pencha, sursauta.

— Mais c'est une fourrure de Roux ?

— Exactement de bébé Roux, capitaine. Un bébé de quelques mois dans l'estomac du cachalot.

— Notre cachalot est allé rôder du côté du pôle Nord, l'Arctique, avant de sentir le besoin de rejoindre l'Antarctique en plongeant sous la Ceinture de Feu.

— Ce qui représente une sacrée distance, capitaine. Un cachalot ne peut la parcourir en dix jours, vous êtes bien d'accord ?

— Tout à fait. Un cachalot, à condition de ne rien manger, de ne jamais s'arrêter mettrait au moins trente à quarante jours. Mais il devrait ne faire que ça et même je pense que ce serait plus long. Il n'a pu saisir et dévorer ce malheureux enfant que tout là-haut vers le pôle Nord. Les Roux se sont réfugiés là-bas. Étant donné son épuisement, nous sommes certains qu'il a plongé pour traverser la Ceinture de Feu et qu'il ne vient donc pas du Sud.

— Il reste de la chair accrochée à la fourrure et qui n'est pas tout à fait digérée par les sucs gastriques. Je peux vous assurer une chose, capitaine. J'ai une grande expérience des estomacs de cachalots puisque, depuis des années, c'est moi qui fouille dedans, avant même de m'engager à votre bord.

Kurty l'avait débauché d'un autre baleinier qui lui aussi traquait les cachalots épuisés par la traversée sous-marine de la Ceinture. Il le payait très cher pour récupérer le spermaceti et l'ambre gris.

— Ce malheureux bébé n'est dans l'estomac que depuis moins de vingt jours, et peut-être dix. Et la question que je me pose : pourquoi y aurait-il eu un bébé Roux à moins de, mettons trois mille kilomètres d'ici ? C'est-à-dire à proximité du tropique du Cancer ?

— Vous savez comme moi qu'aucun Roux, enfant, adulte homme ou femme, ne peut survivre dans une température de quarante à cinquante degrés, la moyenne approximative dans ces régions-là.

— C'est bien ce que je pensais.

— Aurions-nous un cadavre de mutant ?

— Je ne suis pas un biologiste ni un médecin pour répondre à votre question.

— Le cadavre a pu être entraîné par un courant froid depuis l'Alaska ou l'Arctique, pendant des jours et des jours.

— C'est une hypothèse, dit le spécialiste, mais je voudrais bien en savoir plus et, si vous le permettez, je conserverai ces pauvres restes, la fourrure et la chair qui y reste attachée, dans un frigo. Il se trouvera bien quelqu'un dans l'archipel pour les analyser en profondeur.

— Faites-le. C'est effectivement un étrange mystère mais je vous demande de garder le secret. Il existe suffisamment de phénomènes étranges dans cette zone pour ne pas en ajouter un autre qui risque de perturber l'équipage.

## CHAPITRE 2

La présidente Yeuse et son conseiller Gus, Lienty Ragus de son vrai nom, arrivèrent au pied des Andes au bout d'un voyage de huit nuits. L'escorte se composait d'une quinzaine d'hommes, tous montés sur de petits chevaux nerveux. Les précédait une caravane de chariots dont le personnel installait le campement un jour à l'avance. Parfois, la chance aidant, l'intendance découvrait un abri rocheux voire une caverne pour se protéger des nuées ardentes. Les températures relevées à midi frôlaient le plus souvent les soixante degrés. Les cultures auraient toutes grillé sans la présence d'une eau abondante qui bondissait en de nombreux torrents depuis les montagnes. Les paysans protégeaient le blé, la canne à sucre, les cultures vivrières sous des nattes de roseau sur lesquelles ils pulvérisaient constamment de l'eau. Du même coup ils favorisaient une intense évaporation, contribuant à la formation de ces brouillards épais. Yeuse, lorsqu'elle ne pouvait dormir dans la journée, se réfugiait parfois sous ces canisses où la température n'était que de trente degrés. Elle se plaisait sous les aspersions qui séchaient en un clin d'œil.

Dès que le soleil, éternellement invisible dans ces brumes, se couchait avec cette brutalité inhérente aux climats subtropicaux, la troupe se remettait en marche. Vers minuit, au fur et à mesure qu'elle s'élevait dans les contreforts, l'air fraîchissait et permettait de respirer largement. Le lac de Viedma n'était plus qu'à une étape de nuit. On construisait sur l'un de ses trop-pleins la plus grosse centrale électrique de Patagonie. Les travaux commencés depuis cinq ans n'en finissaient pas, faute de matériel, d'ingénieurs et de simples terrassiers. On ne pouvait travailler qu'aux heures nocturnes mais sans véritable éclairage. L'élévation du barrage ne progressait guère. Les ouvriers s'activaient le plus souvent à la lueur de torches, se plaignaient que celles-ci accroissaient encore la température de l'air ambiant. Depuis le lac, on accédait grâce à un funiculaire à une station ferroviaire de haute montagne encore intacte. Une voie serpentait entre quatre mille et six mille mètres, celle du *Ferrocarril de Noche*. Le train de nuit. Les convois n'y roulaient que de vingt-trois heures à six heures du matin, profitant du regel des glaciers. Le jour on relevait des cinquante degrés, la nuit des moins dix. Mais on échappait aux brouillards qui recouvraient les plateaux. Les nuées ardentes ne ravageaient que les basses plaines. Toute l'humidité provenant de la fonte des glaces devenait brumes et brouillards qui ne cessaient de monter comme d'énormes ballons vers le ciel, entre dix et vingt mille mètres où le soleil les transformait en pluies brûlantes. En traversant les couches inférieures elles

s'évaporaient avant d'atteindre le sol.

La dernière nuit avant le lac, alors que la suite de Yeuse longeait un sentier de montagne, on aperçut en contrebas des lumières alignées en une file continue. Le lieutenant commandant la troupe interrogea des montagnards qui cheminaient dans l'autre sens et revint au rapport :

— Ces paysans disent que ce sont des aveugles venus du Nord que les moines dirigent vers le Sud. Ce sont les moines qui portent les torches que nous apercevons, les aveugles n'en ont pas besoin. Ils tiennent tous une longue corde qui leur sert de guide.

Il repartit en tête de l'escorte. Depuis des mois les moines néo-catholiques conduisaient les aveugles du Nord vers d'immenses camps qu'ils avaient organisés au sud de Magellan Station et de Punta Arenas. Cet afflux de nouvelles bouches à nourrir n'allait pas sans provoquer des difficultés avec les populations locales. Yeuse avait préféré laisser son autonomie à la Patagonie orientale mais les Néos continuaient de lui compliquer la vie. Quinze ans auparavant un faux prophète, Cyril le Visionnaire, avait enflammé les foules, annonçant que le pape viendrait s'installer dans la région pour y créer le nouveau Vatican.

— Magellan Station m'a annoncé que les camps d'aveugles regroupaient jusqu'à cent mille personnes, hommes, femmes, enfants. Tous réchappés de la Ceinture de Feu proche de l'équateur. Vivants mais la rétine brûlée à jamais. On raconte que de chaque côté de la Ceinture de Feu ils seraient plusieurs millions. Les religieux n'ont pas perdu de temps pour organiser la prise en charge de ces gens-là. Ils font l'admiration des populations locales, ce qui leur permet d'asseoir leur présence.

— Qui s'en serait préoccupé sinon ? fit Gus tranquillement. Nous savions qu'ils existaient ces malheureux aveugles, qu'ils étaient démunis, incapables de survivre.

— Nous ne pouvons faire face à tout, dit-elle furieuse. Même s'ils ont gardé leur vue les Patagons sont dans une extrême misère.

Dès qu'ils arrivèrent au lac elle refusa de rejoindre son campement, exigea de visiter le chantier. L'ingénieur en chef Isouane lui expliqua que faute de groupes électriques l'ouvrage n'était éclairé que par quatre projecteurs, alors qu'il en aurait fallu une centaine. Elle ne verrait pas grand-chose, ne pourrait avoir une vue générale du chantier.

Le lac Viedma, alimenté par d'énormes apports d'eau, débordait de toutes parts dans les vallées étroites inclinées vers les plateaux. On avait choisi une gorge profonde pour édifier le barrage mais faute de main-d'œuvre, les

terrassements destinés à détourner les eaux en dehors de ce canyon étaient souvent noyés par de brutales inondations. Ce qu'elle visita en moins de deux heures, avant que le jour n'impose son atmosphère torride, la démoralisa. Sans ce barrage jamais elle ne pourrait tenir ses promesses de distribuer le courant électrique dans le moindre village tout en régulant le système d'irrigation. Ce dernier était le plus souvent catastrophique. La brutale ruée de l'eau de fonte vers les basses plaines empruntait les canaux et les rigoles creusées par les agriculteurs et provoquait des désastres humains et économiques.

Dans sa cabane assez bien protégée de la chaleur elle ne put trouver le sommeil. Elle avait tant espéré de cette centrale électrique qu'elle ne savait plus d'où viendrait le minimum d'énergie nécessaire à la Patagonie occidentale et surtout à la station de Punta Arenas. La cité s'accroissait sans cesse de milliers de réfugiés chaque semaine, de paysans découragés par les inondations. Et les éléphants de mer avaient déserté le détroit, s'étaient enfuis vers le pôle Sud, vers les derniers replis de la banquise antarctique. Il n'existait même pas de colonies de manchots et les eaux trop chaudes des deux océans, le Pacifique et l'Atlantique, faisaient fuir les poissons gras.

— Lien Rag aux Kerguelen a fait construire deux baleiniers pour la chasse aux cachalots. L'un appartient à Farnelle, l'autre est commandé par Kurty et effectue plusieurs campagnes par an. Je leur ai envoyé un message pour qu'ils me fournissent en baleinium mais ils n'ont jamais répondu. Je sais que Gdami navigue tout autour du continent antarctique, mais voici des années qu'il n'a pas fait escale chez nous. Son métissage lui permet d'affronter les Roux qui veillent sur les troupeaux de phoques, d'otaries et d'éléphants de mer. Il a conclu un accord avec eux, et ne doit pas dépasser un certain quota. Quant au vieux *Rewa*, il serait hors d'usage depuis deux ans.

La nuit suivante le funiculaire les hissa jusqu'à la haute station de Churos. Un train spécial les y attendait mais une série d'incidents dans l'escalade des Andes par cette motrice spéciale les retarda, et ils atteignirent ce terminus alors que la chaleur désertifiait l'endroit.

Maîtrisant mal sa déception, elle s'enferma dans une sorte de cabine surchauffée, avala un médicament pour dormir. Gus dut la réveiller pour embarquer dans leur convoi en direction de Nahuel Huapi où une centrale électrique importante fournissait du courant à toute la région des hauts plateaux. Selon des rapports secrets elle savait qu'une partie de ce courant était mystérieusement détournée sans que l'on puisse en trouver les bénéficiaires. Ses émissaires avaient tous échoué dans leur mission secrète alors que des centaines de milliers de kilowatts s'évaporaient. Et le plus étrange était que deux de ses envoyés étaient morts au cours d'une chute en montagne.



— J'en aurai le cœur net, déclara-t-elle à Gus lorsqu'elle s'installa pour le repas, alors que leur wagon autotracté cahotait sur des rails déformés par les variations de température. Au cours de la journée ils s'enfonçaient de plusieurs centimètres dans le glacier et la nuit venue, avec le regel, chaque motrice devait s'équiper d'une lame raclant la glace, projetant dans son contact avec les rails qu'elle dénudait des étincelles de feu d'artifice.

Gus lui raconta qu'il avait découvert dans la bibliothèque de Punta Arenas que, deux mille ans plus tôt, au moment de la glaciation de la Terre, existait un grand centre d'observation astronomique, non loin justement de la centrale de Nahuel Huapi.

— Je sais que les documents anciens ne t'intéressent pas, fit-il, mais je voudrais bien voir ce qui reste de cette installation qui fut la plus importante au monde, jadis.

Un temps elle espérait qu'il lui succéderait, lui permettant enfin de ne plus supporter la charge du pouvoir mais il n'était pas fait pour la vie politique. Il était cependant un compagnon agréable sur lequel elle pouvait compter et ses conseils étaient souvent avisés.

## CHAPITRE 3

Tuna-Tuna se hissa sur un tabouret pour déplacer la réglette le long de la toise et la plaquer sur les cheveux drus de son fils. À sa naissance elle l'avait baptisé Nona-Nona Simone en espérant qu'il atteindrait précisément quatre-vingt-dix centimètres à l'âge adulte. Ce fut donc avec un grand sentiment de fierté qu'elle annonça :

— Cent dix, Nona-Nona, tu es peut-être le plus grand des Simone à bord de la *Chimère*.

— Grâce à ton sacrifice, Tuna-Tuna, et grâce à la bienveillance de ton mari qui accepta que tu t'unisses à un étranger. De toutes les mères c'est toi qui obtins le plus beau bébé et déjà à ma naissance tu compris que je deviendrais grand. J'avais cinq centimètres de plus que ceux de la génération précédente. Désormais, je ne veux plus m'entendre appeler Nona-Nona puisque je mesure cent dix. Je suis un Neveugrand, le fils d'Onclegrand mon père, ce géant qu'on appelle Lien Rag et qui dirige l'archipel. Je regrette que nous n'ayons plus jamais fait escale dans les Kerguelen pour que mon père puisse enfin faire ma connaissance. Mais les choses vont changer. Puisque je suis le plus grand je dois devenir le maître de la *Chimère*. Tom-Tom doit s'en aller, il est vieux et il n'a aucune ambition. Notre vie est toujours la même alors que le monde entier fut bouleversé par le changement de climat.

— Les autres Onclegrands qui se trouvaient à bord de cette vedette en panne d'huile ont aussi engendré des enfants, lui rappela Tuna-Tuna, et plusieurs d'entre eux ont dépassé la taille moyenne de notre peuple. Peut-être que Doum-Doum est aussi grand que toi. Il te faudra compter avec lui mais les autres sont plus petits.

— Non, je fais au moins cinq centimètres de plus. Et lui est tombé amoureux de Gina-Gina qui ne fait que soixante-cinq centimètres. Leur enfant ne sera jamais plus grand. Moi, j'irai chercher une femme chez les gens de l'extérieur. Je vais d'ailleurs provoquer Doum-Doum à la lutte, ainsi nous devons tous les deux passer sous la toise. Je prouverai que la décrépitude de notre peuple est enfin stoppée. Nous avons atteint des abîmes avec plusieurs des nôtres ne mesurant même pas soixante centimètres. Voici que d'un coup, moi, je fais un bond de cinquante centimètres et je suis certain que je n'ai pas fini de grandir. Il paraît qu'on peut encore le faire jusqu'à vingt-cinq ans. Et je n'en ai que vingt.

Depuis toujours les Simone utilisaient leur lente descente vers des tailles lilliputiennes pour mesurer le temps, sachant que leurs ancêtres Papagrand et Mamangrand mesuraient, eux, cent quatre-vingts centimètres. En deux mille ans ils avaient perdu cent vingt centimètres et chaque millimètre perdu étalonnait leur histoire. Certains imbéciles pensaient même que les Simone rapetisseraient tant qu'ils finiraient par disparaître.

Se redressant fièrement, Nona-Nona se rendit à son travail dans le Tabernacle. Celui-ci était considéré comme le cœur sacré du voilier et se voyait honoré d'un culte respectueux. Désormais, tous savaient qu'il s'agissait d'un réacteur produisant directement, par fusion nucléaire, toute l'énergie nécessaire à la vie du peuple Simone. Lorsque Nona-Nona reprochait à Tom-Tom, le capitaine-maître du navire, d'avoir abandonné les îles Kerguelen il savait très bien qu'il l'accusait à tort. Le vieux Simone avait compris lors de leur séjour dans l'archipel que leur Tabernacle attirait les convoitises de tous ceux qui essayaient de survivre sur ces terres arides et sans ressources.

Les secrets du Tabernacle se transmettaient de génération en génération dans un conseil regroupant six Simone. Dès que l'un d'eux disparaissait, un nouveau membre était installé par cooptation. L'âge minimum pour accéder à cette fonction était de vingt-trois ans mais la génération de Nona-Nona combattait cette exigence, voulait qu'il soit ramené à vingt ans. Il était vrai que tous ceux qui étaient nés de ces rapports sexuels avec l'équipage de *Titan II*, la vedette que commandait Lien Rag, dominaient tous les autres de plusieurs dizaines de centimètres, sans cependant atteindre les tailles de Nona-Nona et de Doum-Doum. On chuchotait d'ailleurs que les deux garçons étaient demi-frères car dans l'esprit des Simone seul le capitaine de *Titan II* avait pu engendrer d'aussi beaux spécimens. C'étaient cinquante et un enfants qui étaient nés neuf mois après la rencontre de *Chimère* et de la vedette. Ces cinquante et un formaient la génération Titane, féminisation du nom de la vedette. En réalité, ils n'étaient plus que quarante-deux, les autres étant décédés. Et sur ces quarante-deux il y avait vingt-cinq filles. En aucun cas elles ne pouvaient accéder au Conseil du Tabernacle, même si la plupart approchaient des cent centimètres et se trouvaient convoitées par les garçons de la même génération. Mais le Conseil sur recommandation de Tom-Tom voulait éviter toute consanguinité qui risquait d'entraîner les Simone dans un nouveau cycle infernal de nanisme.

Ce matin-là donc, Nona-Nona provoqua Doum-Doum à un match de lutte et il fut décidé qu'il se déroulerait le lendemain soir dans l'espace des sports. Mais cet incident passa presque inaperçu car l'on venait d'apprendre que Tom-Tom, le capitaine-maître, devait rencontrer prochainement le pape des Néo-Catholiques, Pie XIII, et que justement le voilier naviguait vers l'est en direction de l'île Euphosia. Le Vatican nouveau occupait une île, l'île d'Alone.

— Nous refusons toutes relations avec ces Néos, déclaraient les spécialistes du Tabernacle. Notre religion est ici, dans l'entretien respectueux du cœur de Chimère. Nous refusons les influences extérieures et n'accepterons jamais que cette religion soit autorisée chez nous.

— Mais pourquoi ne pas rencontrer le chef de ces croyants ? intervint Doum-Doum. D'ailleurs, qu'avez-vous à critiquer les décisions de notre bien-aimé Tom-Tom ? Il nous a conduits sagement durant de longues années, a permis, par une audace sans pareille, de redonner à notre race une vitalité nouvelle dont nous sommes les exemples.

— Eh bien, moi, je suis de l'avis de la majorité, s'écria Nona-Nona, car je ne vois pas d'un bon œil qu'on accepte de se rendre aussi loin pour rencontrer ce religieux. J'estime que nous nous soumettons à ses volontés. Pourquoi ne vient-il pas à bord de notre voilier, au contraire ? Pourquoi ne peut-il lui-même se déplacer ?

Il comprit qu'il avait visé juste car il fut applaudi par le plus grand nombre. Doum-Doum haussa les épaules et bouda le reste de la journée. Du coin de l'œil Nona-Nona essayait de jauger sa taille. Il se demandait si sa mère n'avait pas raison. Son adversaire n'était pas loin des cent dix en tout cas. Pas une seule fois il n'accepta de le considérer comme un demi-frère. Ce n'était qu'un concurrent, voire un ennemi dont il devrait se débarrasser rapidement s'il voulait accéder au poste de capitaine-maître.

Plus tard quelqu'un se plaignit qu'on ne puisse plus avoir du phoque ou de l'otarie comme nourriture :

— Du carolus, toujours du carolus, c'est lassant à la fin.

— Vous savez bien tous, lança un Simone d'une quarantaine d'années, excédé par ces jérémiades, que ces animaux étaient en voie de disparition. Ils se sont tous réfugiés dans les mêmes endroits de la banquise et depuis le réchauffement la chasse fut telle qu'on les décima. Depuis que les Roux ont interdit l'Antarctique aux Hommes du Chaud, les troupeaux se reconstituent mais il faudra encore des années pour qu'on puisse chasser les phoques, les otaries et les éléphants de mer. À condition qu'ils quittent l'Antarctique car les Roux ne laisseront approcher personne.

— Je me souviens des tranches de bébé otarie que la cantine nous servait autrefois. C'était délicieux. Mais les carolus ne sont quand même pas si mauvais.

Il s'agissait de chiens élevés en batterie, engraisés, nourris délicatement pour qu'ils fournissent une chair de qualité. Les ancêtres des Simone, Papagrand et Mamagrand, possédaient au départ un couple de chiens, et

c'étaient leurs descendants qui constituaient la nourriture carnée de base de ce peuple.

— Tu parlais d'Hommes du Chaud, releva soudain Nona-Nona à l'adresse du Simone qui avait expliqué la raison de la disparition des phoques, mais que sommes-nous donc nous-mêmes désormais ? Et les Roux que sont-ils vraiment, alors que la température moyenne de la bordure antarctique est souvent positive ? Moi, j'estime que nous ne pourrions survivre si la chaleur ne cesse de croître. Peut-être existe-t-il le moyen d'en finir avec cette augmentation de la température pour retourner à un climat raisonnable.

— Tu prêches pour le retour au froid intense, à la glaciation générale ? lui lança son ennemi Doum-Doum. Vous l'entendez ? Il veut nous ramener à une époque effroyable où nous étions souvent bloqués par la banquise en plein Pacifique. Souvenez-vous, nous ne disposions que de quelques chenaux, toujours les mêmes pour naviguer.

— Oui, dit alors la jeune femme qui regrettait la viande de phoque, mais nous pouvions chasser sans craindre de faire disparaître les races animales et le Tabernacle nous protégeait du froid.

— Il nous protège aussi du chaud, protesta Doum-Doum.

— Eh bien, tu l'as dit, ricana Nona-Nona, puisqu'il nous protège du chaud c'est qu'il nous permet de produire du froid. Pourquoi ne pas étendre cette possibilité à l'univers tout entier ?

## CHAPITRE 4

Jdriège quitta son abri, un repli de glacier profond où il dormait sur une peau d'ovibos. Il contempla la Bouche de Feu qui s'élevait si haut que le sommet se cachait dans les brumes glacées. Brumes qui, parfois, se fragmentaient pour tomber sur le sol. Alors tous devaient se mettre à l'abri car certains morceaux étaient plus gros qu'une tête d'homme. La Voix disait que c'était la chaleur de la Bouche de Feu qui finissait par fracturer la couche de glace céleste. Lorsqu'on s'en approchait, il était de plus en plus difficile pour un Roux de respirer normalement et plus on allait, plus le corps se rétractait. Certains chasseurs, par défi, parce que les rennes et les ovibos paissaient sur les flancs de la Bouche de Feu, essayaient de les atteindre mais devaient rebrousser chemin. Ceux qui s'obstinaient disparaissaient à jamais. Parfois, les rivières brûlantes de la Bouche les rejetaient sur leurs rives, enrobés d'une pâte visqueuse encore fumante. Il fallait la laisser refroidir, la briser pour récupérer leurs cadavres.

Et pourtant les animaux étaient nombreux sur la grande montagne chaude où l'herbe poussait dru jusqu'à hauteur des brumes glacées. Certains avaient même cru y apercevoir des moutons, ces étranges animaux à grosse toison laineuse descendants des élevages que les Hommes du Chaud avaient créés jadis.

Le peuple Roux avait cru que jamais plus les Hommes du Chaud ne reviendraient sur cette immense île de glace, mais la Voix avait annoncé qu'ils étaient réapparus et pire que tout qu'ils s'étaient emparés des tombeaux de Jdrien, le père de Jdriège, de Jdrou sa grand-mère et Jdrièle, le double réel de son grand-père. L'autre double, un certain Lien Rag, n'était qu'un rêve, comme, l'étaient tous les Hommes du Chaud et leurs diaboliques machines. Des cauchemars qui venaient persécuter les Hommes du Froid, essayaient de leur ravir leur territoire. Jadis le peuple était devenu l'esclave de ces cauchemars mais avait fini par s'en libérer.

Depuis longtemps un Homme du Chaud, un rêve pacifique, vivait à proximité des tombeaux et même veillait sur eux. Il n'avait rien pu faire contre les hordes surgies soudain du néant pour tourmenter le peuple. Ils avaient blessé, enfermé le gardien dans son igloo pendant qu'ils détruisaient les tombeaux de glace et s'emparaient des trois corps sacrés.

Depuis la Voix se taisait car chaque Roux réfléchissait en se gardant bien d'émettre des propositions spontanées. La Voix ne reviendrait que lorsque

tout le peuple parlerait d'une seule façon. La première pensée qui venait à bon nombre d'Hommes du Froid était que Jdrien le Messie, père de Jdriège, avait dans son sommeil éternel engendré ces cauchemars pour sortir ses frères d'une trop grande béatitude. Il était vrai que depuis sa naissance Jdriège n'avait connu qu'une vie tranquille, au rythme des chasses et des migrations d'une côte de l'île à l'autre. Sa mère vivait à l'autre bout de l'Antarctique et il allait la voir lorsque le temps d'une grossesse s'était écoulé. Mais il communiquait avec elle par la pensée. Elle laissait son esprit ouvert et il venait y grappiller ce qui l'intéressait le plus, à savoir si elle n'était pas malade, si elle mangeait à sa faim et si son compagnon actuel était un bon mâle. Elle en avait déjà quitté deux qui ne faisaient pas son affaire. Jdriège souriait de cet appétit sexuel qui se poursuivait chez elle malgré l'approche de la vieillesse.

Peut-être que le messie mort craignait que son peuple, désormais assuré de trouver la paix et la nourriture, ne s'amollisse et oublie la menace constante des cauchemars. Les plus anciens, les plus bavards aussi, affirmaient que la Voix était réapparue après une absence de centaines de temps de grossesse pour fustiger les Roux et les inciter à chasser les Hommes du Chaud. Pendant des années, ces vieux-là avaient creusé sous leurs installations provoquant des effondrements, des cataclysmes si bien que ces mauvais rêves avaient fini par se dissiper. En même temps que la résurrection de la Voix, le messie Jdrien avait sorti de l'oubli la véritable religion des Roux. Celle-ci était la seule, l'unique des hommes vivants, des seuls Roux et tout le reste ne procédait que de rêves horribles, de cauchemars, d'hallucinations. Jdrien le Messie, par le truchement de la Voix, leur avait fait cette révélation et pendant des temps de grossesse nombreux, au moins trois fois une main, ils avaient réussi à refouler ces mauvais rêves.

Sa compagne d'une nuit venait de se lever et de s'éloigner. Il regarda son déhanchement, regretta qu'elle parte si tôt mais peut-être allait-elle lui chercher une boule de graisse de phoque et de la viande tressée. Les phoques devenaient de plus en plus nombreux sur les côtes de l'île et désormais les chasseurs négligeaient les rennes et les ovibos. Nul n'avait osé tuer un de ces moutons dont on craignait qu'ils ne fussent, eux aussi, des cauchemars, compagnons des Hommes du Chaud. Et tous les deux temps d'une grossesse on chassait les baleines, du moins celles qui s'engageaient si profondément dans les vallées noyées de la banquise qu'on pouvait les attaquer. L'emploi de ces harpons avait tout d'abord horrifié les Roux. Ils étaient l'œuvre des Hommes du Chaud et nul ne pouvait les prendre dans ses mains sous peine de les voir disparaître au moment le plus crucial. Mais les Roux qui avaient cohabité avec les Hommes du Chaud affirmèrent que ces armes étaient bien réelles et qu'on pouvait les utiliser. Ils en firent de nombreuses démonstrations sur des phoques, des éléphants de mer, se regroupèrent pour attaquer leur première baleine, un jeune cachalot échoué sur un haut-fond de glace.

Jdriège n'aimait pas vraiment la viande de baleine, préférant celle de phoque. Même celle d'ovibos ou de renne ne le contentait pas. Elles manquaient de moelleux, c'est-à-dire de gras.

Il regarda encore la Bouche de Feu, sachant que lui pourrait aller bien plus loin que tous les autres chasseurs, à cause de cette part de rêve qui faisait partie de son être et de son esprit. Son père, Jdrien le Messie, était à la fois rêve et réel. Rêve par son père Lien Rag, réel par sa mère Jdrou. Donc si lui-même était composé de quatre parts, l'une d'elles se rattachait au monde du rêve. Depuis que la Voix lui avait expliqué cette particularité, il vivait dans la crainte que cette part de rêve ne se transforme un jour en cauchemar pour lui et les autres et qu'il devienne une bête sauvage, un de ces loups qui depuis quelque temps étaient apparus sur l'île. On pensait qu'ils avaient été créés par les Hommes du Chaud mais lorsqu'on les tuait leur sang coulait de leurs blessures, et de leur ventre ouvert se déroulaient des boyaux fumants et malodorants comme pour les autres animaux. Deviendrait-il un de ces loups pour les siens ? Jdrien son père n'avait jamais basculé dans le cauchemar. Tout son temps de vie il avait aimé les siens jusqu'à en mourir. Prisonnier des cauchemars il n'avait pas voulu trahir le Peuple du Froid. La Voix lui assurait qu'il était le nouveau messie et qu'il devrait succéder à son père, réaliser les décisions de la Voix.

Sa compagne d'une nuit revint avec ce qu'il espérait le plus, de la graisse et de la viande de phoque. Mais elle refusa de les lui donner, lui désigna le repli de glace qui formait comme une déferlante figée dans l'océan. Elle voulait recommencer encore une fois les caresses et ensuite elle irait rejoindre sa tribu. Elle n'était que de passage, disant qu'elle recherchait sa mère qui allait bientôt mourir. Elle ne l'avait pas revue depuis que toute petite elle s'était mise à suivre une autre femme qui avait du lait abondant suite à la mort de son nourrisson.

Lorsqu'il put enfin manger il décida que si la Voix ne se manifestait pas ce jour, il irait vers la Bouche de Feu, essaierait d'attraper un ovibos ou un renne. Plutôt le Bœuf musqué car il avait, lui, un peu de gras. Il voulait constater jusqu'à quel degré de chaleur sa part de rêve lui permettrait d'aller. Il avait déjà remarqué que lorsqu'ils s'approchaient, lui et les siens, des côtes où le froid était moins intense, il était le seul à garder toute sa vitalité, alors que les autres avaient hâte d'en finir avec la chasse aux phoques tant ils étaient fatigués.

La jeune fille s'éloigna sans un mot mais à distance se retourna pour lui faire une grimace. Elle était beaucoup plus mutine que celles de sa tribu et il se demanda s'il ne la regretterait pas.

Dans son abri il récupéra son épieu fabriqué dans un os de baleine qui



faisait l'envie de ses compagnons. Eux n'avaient que des épieux en os d'éléphant de mer beaucoup plus courts et moins épais. Il saisit aussi le rouleau de tendons d'otarie qui lui serviraient à entraver les pattes d'un renne s'il ne pouvait attaquer un ovibos.

Il était déjà loin du campement lorsque la Voix l'atteignit et ce qu'il entendit l'obligea à s'asseoir sur une butte de glace, tant cela dépassait tout ce qu'il avait imaginé.

— Jdriège, ton père Jdrien fut un grand, très grand messie du peuple Roux car dans son jeune âge il fut élevé par le rêve qu'était son père, Lien Rag. Celui-ci n'était pas des plus méchants parmi les Hommes du Chaud même s'il avait des défauts que nous ne comprenons pas. Il eut avec ta grand-mère Jdrou un comportement d'Homme du Chaud, comportement que nous ne comprenons pas également, mais qui était celui d'un rêve tranquille et affectueux. Lorsque Jdrou fut tuée par des chasseurs du Chaud, il les rechercha pour la venger. Et il essaya d'élever Jdrien en le confiant à diverses personnes qui firent de lui ce qu'il fut. Un messie avec sa part de Roux et sa part de rêve. L'une et l'autre lui permirent de nous aider puissamment et de nous défendre. Nous souhaitons que tu te rendes auprès de ta part de rêve, ton grand-père, et que ton esprit pénètre celui des cauchemars afin que tu puisses nous en préserver. Voilà ce que tu dois faire sans attendre.

## CHAPITRE 5

Ann Suba, les mains tachées de graisse noire, elle en avait même sur son joli visage à peine flétri par l'âge, se retourna lorsque Lien Rag entra dans le hangar du dirigeavion. C'était un appareil énorme, monstrueux, mi-dirigeable mi-hydravion, d'une conception déjà ancienne. Lorsque Liensun, son fils, avait créé Lacustra City, Ann y avait installé une entreprise de fabrication d'hydravions. Le dirigeavion était un prototype qui, lorsqu'il fonctionnait, devenait une merveilleuse machine, mais depuis des mois il donnait du fil à retordre à sa créatrice et aussi à Liensun. Les diverses pannes de l'appareil avaient retardé l'installation d'une colonie dans le sud du continent australien mais nul ne le regrettait. La baie de Spencer, choisie pour une première implantation, offrait voici quinze ans de merveilleuses possibilités, mais c'était sans compter avec les fameuses nuées ardentes. Subitement elles ravagèrent le continent et depuis lors jamais ils ne purent en approcher.

— Je pense que d'ici une semaine il pourra décoller. Les filtres à hélium sont intacts et un moteur donne toute satisfaction.

— Ann, dit Lien, ces moteurs sont des gouffres à baleinium. Je ne parle plus du fuphoc dont nous n'avons pas vu une goutte depuis des mois, mais de l'huile que Kurty va nous rapporter. Il ne sera pas pour cet appareil. Nous en manquons, pour la production d'électricité. Nos éoliennes furent aux trois quarts détruites par le dernier ouragan et la centrale thermique doit être alimentée.

— Lien, avec le dirigeavion nous pourrions repérer les derniers troupeaux d'éléphants de mer, de phoques ou, pourquoi pas, de manchots ? Dans le temps, un seul manchot donnait jusqu'à cinquante litres d'huile. D'huile extrafine.

— Les derniers troupeaux d'éléphants sont de l'autre côté de l'Antarctique vers la mer de Weddell. Entre six et huit mille kilomètres des Kerguelen. Combien de tonnes de baleinium seraient nécessaires ? Tu ne pourrais assumer le retour. Il ne faut pas rêver. Les animaux fournisseurs d'huile nous ont fuis et seuls les Roux les chassent selon un rythme raisonnable qui les protège.

— Gdami, le fils de Farnelle, en sa qualité de métis de Roux, accède à ces troupeaux. Pourquoi ne nous ravitaille-t-il pas ?

— Lui aussi, qui doit restreindre ses chasses à l'alimentation des moteurs de son cargo, a promis de ne pas en faire commerce.

— Nous n'avons plus de moyen de transport rapide. Pas un hydravion, pas un dirigeable, rien. Juste les deux baleiniers. Qui se consacrent uniquement à la chasse aux cachalots du côté de la Ceinture de Feu...

— En prenant de gros risques. Kurty est le plus intrépide. Il va nous ramener une pleine cargaison, repartira aussitôt car nous avons de gros besoins et nous ne pouvons pas en gaspiller la moindre goutte.

— Tu pensais utiliser l'énergie géophysique locale. Tu n'as jamais mené à bout ton projet.

— Trouve-moi des tuyaux à enfoncer dans le sol. Nous avons le trépan mais pas les tubes.

Liensun, le fils de Lien Rag, penché sur l'un des moteurs, lança que Farnelle savait où les cargos de l'ancienne Guilde des Harponneurs achevaient de rouiller.

— C'est là-bas que Gdami a pu reconstruire un bateau avec les éléments prélevés sur la quinzaine d'autres qui achèvent de pourrir. Les tubes doivent abonder dans ces carcasses. Pourquoi ne pas sacrifier une campagne de pêche au cachalot pour aller faire un tour là-bas ?

— Parce que la perte serait double et que, pour l'instant, je ne peux me le permettre. Il faudrait du baleinium pour aller et revenir sans en avoir rempli les réservoirs, faute d'avoir chassé. Lorsque les éoliennes seront réparées, nous verrons.

— Pourrons-nous procéder à des essais ? fit Ann Suba hargneuse.

— Je vous accorderai mille litres.

— Nous n'irons pas bien loin avec.

— De quoi aller faire un tour à l'île Crozet où existe une colonie qui a l'air de se débrouiller. Ils auraient retrouvé un ancien dépôt de pétrole qui, jadis, ravitaillait les navires scientifiques explorant ces zones. Je suis là pour vous entretenir d'une question qui me préoccupe. Nos techniciens radio ont enregistré des émissions de radio Vatican. Vous n'ignorez pas combien elles sont puissantes. Entre deux chants religieux un présentateur a souhaité la bienvenue à un certain Tom-Tom. Vous savez comme moi de qui il s'agit.

— Tom-Tom Simone, le maître-capitaine de la *Chimère* ? fit Liensun en s'éloignant de son banc d'essai. Voilà qui est étrange. Les Simone ne

fréquentent personne, refusent toute visite protocolaire. Tu leur avais proposé d'entretenir des relations régulières et ils ont refusé.

— Si seulement nous pouvions disposer comme eux d'un réacteur à fusion nucléaire... Je suis encore émerveillée que nos ancêtres aient pu mettre au point cette fusion qui produit une énergie considérable, mais au prix de températures de millions de degrés difficiles à maîtriser. Et pourtant le moteur de ce voilier fonctionne aussi. Un voilier qui date de la préglaciation des années post 2000, disons vers 2040. C'est-à-dire qu'à cette époque on avait si parfaitement utilisé cette technique qu'un couple de milliardaires en avait fait équiper son yacht de croisière. C'est tout simplement fabuleux.

— À moins de les attaquer pour leur voler *Chimère*, il ne sert à rien de les envier, dit Lien Rag. Même s'ils nous cédaient les plans de cette fabuleuse invention nous ne pourrions les exécuter.

— Les Simone vont donc visiter le pape. Le pape qui, nous le savons, notre ami le Kid avant de mourir nous l'apprit, n'a pas manqué d'emporter la fabuleuse bibliothèque vaticane qui contient des secrets scientifiques merveilleux. Souvenez-vous comment Yeuse, après l'arrestation de ce moine illuminé, Cyril le Visionnaire, récupéra des émetteurs radio de forte puissance, capables de diffuser tout autour de la planète. Nous pouvons recevoir ses messages mais qu'en est-il des nôtres ? fit Lien blasé.

— Cette visite est étrange, insista Liensun, et je comprends que tu sois perplexe.

— Pendant des années les envoyés du pape ont essayé de convaincre les Roux de leur céder une partie de l'Antarctique. Il est vrai que sur cette île minuscule à côté d'Euphosia ils se sentent quelque peu à l'étroit. Mais n'empêche que leur prosélytisme est toujours aussi actif.

— Pas plus que nous avec le dirigeavion, ils ne peuvent utiliser leurs dirigeables faute de carburant, fit Ann Suba. Pas plus qu'ici il n'y a de troupeaux d'animaux marins dans leur coin. Je me demande comment peut encore survivre le professeur Leyris dans son île d'Euphosia. Produit-il toujours du plancton pour les baleines ? Peut-être que son équipe les chasse pour l'huile.

— Je ne crois pas. Ce sont surtout des Solinas et Leyris, tout comme moi, les respecte en souvenir des Hommes-Jonas.

— Justement, dit son fils. Il serait peut-être temps de réviser nos dispositions. Les Solinas sont assez nombreuses dans les parages pour nous fournir tout le baleinium dont nous aurions besoin.

## CHAPITRE 6

Lourdement chargée, la *Salamandre* manœuvrait maladroitement pour accoster le quai fait de roches concassées maintenues par des madriers de récupération goudronnés. Kurty debout sur la passerelle ne voyait que la longue silhouette élégante de Fleur, un peu à l'écart. Les marins lançaient des aussières et tous les badauds accouraient pour haler le voilier.

— Il empeste plus que d'habitude, entendit-on.

Des lambeaux de chair de cachalot pourrissaient sur les plus hautes vergues, et Lien Rag qui approchait se demandait comment Kurty avait pu se montrer aussi négligent. Mais il n'intervint pas tout de suite, laissant sa fille monter à bord pour embrasser sagement Kurty et lui poser la question rituelle sur la composition de sa cargaison. « De l'huile de cachalot seulement ? Pas de Solinas ? Non pas de Solinas », répondait le fils du pirate mort. Et Lien Rag se posait à son tour une question : « Jusqu'à quand épargnerons-nous les baleines Solinas ? »

Plus tard Kurty lui donna l'explication sur la puanteur et la saleté du voilier.

— Un cachalot nous a explosé sous le nez au moment où nous l'avons harponné, le croyant épuisé ou endormi. En réalité il était bouilli. Oui, je dis bien bouilli dans l'épaisseur de sa peau. Il avait dû, manquant d'air, remonter trop tôt dans une zone d'eau bouillante et avait cuit comme un vulgaire poisson dans la marmite. Puis il avait dérivé et le coup de harpon le fit exploser. Nous étions ravis parce qu'il était énorme, d'une dimension jamais vue. En fait, gonflé par les gaz de putréfaction, mais son cuir bouilli avait empêché toute évacuation de ces gaz. Il faudra démâter pour nettoyer à fond.

— Une semaine de perdue, murmura Lien Rag sans s'énerver, connaissant tous les risques de ce sale boulot de baleinier.

Fleur descendit sur le quai, suivie du regard admiratif de Kurty. Il souffrait d'empester autant, d'être aussi sale mais pour ne pas perdre de temps il avait interrompu les nettoyages.

— Nous avons dans les sept cents tonnes de baleinium dans les cales. Je me demande si nous ne devrions pas construire une sorte de chaland pour doubler le produit de chaque campagne.

— J'y ai songé, fit l'ancien glaciologue, mais où trouver les matériaux ? Nous avons eu toutes les peines du monde à construire ces deux baleiniers avec des matériaux hétéroclites, bois, aluminium, composites, carbone, un peu de tout, quoi. Il faudrait envoyer des ramasseurs d'épaves sur toutes les îles alentour et jusque sur la banquise antarctique. Mais le *Rewa* n'est pas prêt à reprendre la mer et de plus il consomme beaucoup trop d'huile.

— Voulez-vous m'accompagner, Lien, je dois vous montrer quelque chose.

Dans le laboratoire, Vigon, le dépeceur de têtes et d'estomacs, attendait leur visite et après un bref salut il ouvrit son armoire frigorifique, en sortit un bac en plastique. Lien Rag se pencha, tressaillit.

— Un Roux ?

— Un bébé Roux dans l'estomac d'un cachalot qui venait d'émerger complètement à bout de forces, expliqua Vigon sans la moindre émotion.

Kurty savait que le jour de leur découverte ces restes de petit enfant Roux l'avaient ému.

— Les chairs encore attachées à la fourrure n'ont pas été digérées par les sucs stomacaux et il faudrait les faire analyser, pour savoir depuis combien de temps l'enfant avait été dévoré par l'animal.

Contrairement aux baleines, les cachalots disposaient d'une puissante denture comme tous les odontocètes, dauphins, orques. Leurs dents coniques, pesant plus d'un kilo, ne garnissaient que leur mâchoire inférieure et s'enfonçaient dans des alvéoles de la supérieure. Ils pouvaient dévorer les plus grosses proies, des phoques, des baleines, couper un homme en deux et l'enfant Roux n'avait été pour celui-là qu'une bouchée.

— Des Roux se seraient donc approchés suffisamment de la Ceinture de Feu pour que le cachalot s'empare d'un petit ?

— Mais avant que l'animal ne plonge pour franchir la Ceinture, c'est-à-dire au nord.

— Kurty, des Roux même téméraires ne prendraient pas le risque de s'approcher de l'équateur ni même du Cancer. Ils resteraient à des milliers de kilomètres. Il leur faut quinze degrés en dessous du zéro Celsius pour survivre. À zéro ils défont au bout de deux, trois heures. Leur température idéale est de moins vingt-cinq. L'enfant a pu être porté par des courants. Il n'y a pas de courants qui remontent du sud vers l'équateur. Mais par contre les vents dominants auraient pu entraîner le corps.

— L'autopsie justement nous éclairera peut-être.

Lien Rag et Kurty sortirent sur le pont. Alors que d'ordinaire une partie de la population approchait du baleinier pour recevoir de la viande conservée au froid, ce jour-là il n'y avait que les manœuvriers du port tant la puanteur était forte.

— Kurty, il faudra peut-être en arriver à chasser les Solinas.

Le garçon d'ordinaire très maître de lui, à l'exemple de son père, tressaillit et son regard remonta vers la maison en bois qu'habitaient Lien Rag, Jael et Fleur.

— Votre fille, vous-même... Vous avez fait voter une loi protégeant cette race de baleines en souvenir des Hommes-Jonas qui furent souvent vos compagnons d'aventure. En souvenir aussi de votre fils aîné Jdrien, très proche d'eux.

— Malgré vos efforts et ceux de l'autre baleinier *Dragon* commandé par Farnelle et Danglov, nous manquons d'huile. Par exemple, le dirigeavion pourrait reprendre l'air. Il peut se comporter comme un simple dirigeable et voler à cent kilomètre-heure mais il a besoin de beaucoup de baleinium. Il y a aussi la centrale électrique. Nous n'arrivons pas à remettre les éoliennes debout et pour une raison vraiment stupide. Nous manquons de haubans. L'atelier qui pourrait les fabriquer possède les fibres de carbone mais a besoin d'électricité pour le faire. Nous pourrions établir les règles strictes d'une douzaine de campagnes de chasse aux Solinas. Celles-ci ne sont pas aussi éloignées que les cachalots franchissant la Ceinture de Feu. En quelques mois les deux baleiniers nous fourniraient toute l'huile nécessaire pour sortir d'une situation économique désastreuse. Une fois la prospérité rétablie nous abandonnerions cette chasse pour en revenir aux cachalots et autres odontocètes.

— Vous n'ignorez pas que cette chasse moins dangereuse, moins lointaine, donnera à tout le monde, moi y compris, le goût de la facilité, si bien que le retour à la protection des Solinas provoquera du mécontentement voire des émeutes. Je sais très bien que dans les bars, les cafétérias, on regrette que les Solinas soient épargnées. Vous seriez acclamé si vous annonciez que vous renoncez à les protéger mais... en avez-vous parlé à Fleur ?

## CHAPITRE 7

— Monsieur l'ingénieur en chef, que sont devenus ces millions de kilowatts qui devraient figurer sur les facturations ? Depuis dix ans les pertes des réseaux sont considérables.

— Inhérentes aux aléas du climat, señora Yeuse, soupira le gros Manerez qui empestait le tabac. On en cultivait à cette altitude, preuve que les cultures vivrières suffisaient à nourrir la population clairsemée de ces sommets. On s'offrait le luxe de cultures inutiles mais fumer, pour les habitants de ces hauts plateaux, était une tradition difficile à faire disparaître.

— La plupart des lignes sont enfouies sous la glace et cela depuis fort longtemps. Je me souviens très bien avoir passé une inspection ici voici une vingtaine d'années quand je présidais la Panaméricaine. À cette époque la centrale couvrait un large territoire. Je suis venue car je veux que le quart de votre production soit réservé aux plateaux de moyenne altitude et aux plaines de Patagonie. Vos turbines bien que fort anciennes sont en excellent état. À l'époque où la Terre entière était recouverte de glace la centrale fonctionnait sur l'eau de fonte souterraine, car depuis toujours ce lac est réchauffé naturellement par géothermie. Un volcan enfoui diffuse sa chaleur. Lorsque le climat a changé vous avez pu, grâce à quelques travaux légers, continuer la production.

— Señora, selon vos ordres nous fournissons du courant à des communautés défavorisées. Il faut bien qu'elles se chauffent durant les nuits glaciales que nous avons même si le jour nous étouffons.

— Monsieur l'ingénieur en chef, je déteste être prise pour une imbécile. Et je ne suis pas venue seule, mais avec un conseiller expert du nom de Reiner auquel vous allez soumettre toute votre comptabilité. Vous êtes à la fois patron de la production et de la distribution, ce qui est une anomalie. Dans ma suite il y a un garçon doué qui va désormais se charger de la distribution. Il s'occupait déjà des centrales de Punta Arenas et s'en sortait fort bien, avec une production médiocre du fait des difficultés, réelles celles-là, dues au climat et au manque d'huile. Je suis ici pour le temps qu'il faudra, plusieurs semaines au besoin. Alors n'essayez pas de me considérer comme une visiteuse qui tournera bientôt les talons. Votre chef de distribution se nomme Lavarillez, Luis Lavarillez.

Elle fut rejointe par Lienty Rag, désormais elle trouvait gênant de



continuer à l'appeler Gus. Son véritable nom était Lienty Ragus, de la grande famille des Ragus comme son cousin Lien Rag, les plus acharnés ennemis des Aiguilleurs depuis des siècles. Il lui parla à nouveau de cet observatoire astronomique situé sur un plateau supérieur :

— J'ai l'impression que les gens d'ici n'aiment pas en parler. Je suppose que les ruines de ces installations avec des coupoles, des paraboles doivent plus les impressionner que les vestiges des anciens Incas, car ces derniers étaient leurs ancêtres et que les habitants ne redoutent pas leurs morts. L'observatoire fut jadis installé par des étrangers, ce qui explique la répugnance locale envers ces ruines. Vous avez découvert l'importance des pertes de la centrale ?

— Elles suffiraient à alimenter Punta Arenas durant une année pleine. Nous pourrions avoir l'air conditionné et des réfrigérateurs.

— À ce point ? fit-il surpris.

— Manerez l'ingénieur en chef me prend pour une femme stupide, mais d'ores et déjà je lui ai flanqué Reiner et le petit Lavarillez dans les pattes. Il transpire déjà pas mal mais ce soir il aura perdu quelques kilos. Des millions de kilowatts perdus. Il a dû s'en mettre plein les poches.

— À quoi lui servira cet argent ? demanda Gus, sceptique.

— Ici dans la région, les pots-de-vin, les dessous-de-table se négocient en or, mon cher. Nos billets n'ont aucune valeur et avec cet or on peut réaliser n'importe quelle folie.

Le même soir Reiner put déjà donner une estimation à Yeuse, et le nouveau chef de la distribution dit qu'il commençait à se faire une petite idée de ce que devenait le courant électrique.

— Il y a des manufactures clandestines dans le coin. Je pense qu'on y transforme le cuivre dont cette région est productrice. Je ne sais ce qu'on y fabrique mais le besoin en électricité doit être important. Il doit aussi y avoir d'autres activités secrètes où le courant est largement dépensé. Je ne peux encore vous dire si on y fabrique quelque chose, ou si on s'en sert pour mener joyeuse vie. Mais je finirai par le savoir car désormais tous les réseaux, les sous-réseaux, qu'ils soient de haute ou de basse tension seront surveillés électroniquement. Je commence à détacher les contrôleurs de la masse des employés. L'ingénieur en chef mélangeait tout, les techniciens de production et les cadres de la distribution. Il y a d'ailleurs pléthore de personnel. Cinq cents personnes travaillent dans la sphère de production et de distribution de Nahuel Huapi.

— Tu sais comment s'appelle le plateau de l'Observatoire, fit plus tard Lienty Rag, le Complexe de l'Aiguilleur Ramin, du nom d'un Aiguilleur qui s'était distingué je ne sais comment. Et du coup je me suis demandé une chose. Puisqu'il y a cette *Ferrocarril de Noche*, il doit y avoir des Aiguilleurs. Sont-ce les mêmes qu'autrefois, d'avant le réchauffement ? Je peux te dire que c'est tout à fait le cas. J'ai même rencontré un de ces maîtres Aiguilleurs en grande tenue. Un hasard, mais très révélateur, n'est-ce pas ? La Caste survit donc.

— Un habitant qui se sera déguisé, suggéra Yeuse, sceptique.

## CHAPITRE 8

Une nouvelle fois Gdami passait ses journées à fouiller les épaves des anciens cargos de la Guilde des Harponneurs, récupérant des métaux précieux qu'il revendait d'abord en Patagonie, ensuite à des communautés installées dans des îlots à grande distance de l'Antarctique et de la Ceinture de Feu. Il leur fournissait aussi un peu d'huile, sans l'accord des Roux qui le surveillaient quand il chassait les éléphants de mer et en fondait le lard. Sa demi-roussitude les rendait indulgents mais ils lui interdisaient une trop grande exploitation des troupeaux de phoques et d'éléphants de mer. Pourtant ces derniers commençaient de prospérer et il n'était pas rare de découvrir des spécimens de vingt et même de trente tonnes qui donnaient en huile le tiers de leur poids. Les manchots également étaient de retour et pullulaient sur certaines plages de l'océan Atlantique. Quelques braconniers venant certainement de Patagonie, plus précisément du détroit de Magellan, arrivaient parfois sur de vieilles barcasses à demi pontées, se déplaçant lourdement à la voile et à la rame. Ils tuaient à la va-vite un phoque ou un éléphant et s'enfuyaient avant l'arrivée des Roux.

Gdami avait assisté non sans tristesse à l'évolution de ces êtres pacifiques vers une autodéfense légitime, puis de là à une agressivité ouverte envers les Hommes du Chaud. Les Roux désormais n'hésitaient pas à se livrer à des massacres sanglants lorsqu'ils découvraient une petite colonie installée dans une caverne de glace en bordure de la banquise. Ils tuaient hommes, femmes et enfants à l'aide d'épieux de chasse, se moquaient que les colons leur tirent dessus avec des fusils. Pour une colonie de dix personnes ils arrivaient une centaine et en une heure tout était terminé.

Lorsqu'il remonta sur le pont crevé du cargo qu'il fouillait, il agita le bras en direction de son bateau, le *Gdabel*, du nom de son fils âgé maintenant de seize ans. Zabel était à la proue de ce petit cargo qu'il avait construit de ses propres mains à partir d'une coque de grosse chaloupe. Il l'avait doté d'un pont, d'un entrepont et de cales étanches où il pouvait entreposer l'huile à l'aide d'une pompe. Son moteur robuste et simple fonctionnait comme une horloge. En principe l'huile qu'il obtenait par faveur spéciale des Roux était réservée à la consommation du moteur et à l'usage domestique à bord. Il savait qu'il risquait de provoquer la colère des Hommes du Froid, s'ils apprenaient qu'il dépannait des colonies vraiment démunies de tout. L'intransigeance des Roux avait débuté avec leur lutte contre la Guilde des Harponneurs. La mort de leur messie Jdrien avait alors exaspéré leur

ressentiment qui depuis ne s'était jamais atténué.

Il revint à la nage vers le *Gdabel*, faisant frissonner Zabel qui le regardait enfouie dans une fourrure de renard des neiges. Son fils ayant un quart de sang roux dans les veines supportait assez bien les basses températures, mais pour l'heure il devait réparer quelque chose dans le moteur. Il était passionné de mécanique et avait déjà apporté des améliorations à celle du bateau.

La jeune femme attendait son compagnon avec un peignoir de bain, ne pouvant croire qu'il n'avait pas froid. Il s'en enveloppa pour lui faire plaisir et sécher ses plaques de fourrure sur les cuisses, le ventre, la poitrine et les bras qui signaient son origine rousse.

— Tu veux quelque chose de chaud ?

— Surtout pas. Du café froid.

Ce n'était pas du vrai café. On n'en trouvait nulle part, et surtout pas à Punta Arenas où le niveau de vie était proche de la famine. Malgré les efforts de Yeuse l'économie restait d'une rare pauvreté. De nombreux réfugiés arrivés du Nord recevaient leur part de la disette, et depuis quelque temps on parlait surtout de ces dizaines de milliers d'aveugles que les Néos regroupaient sur la Terre de Feu. Ces gens-là, aveuglés par les rayons intenses du Soleil qui parfois perçaient la couche des brumes sur les hauteurs des Andes, n'auraient pu survivre sinon. Émerveillés par l'éclat de cette lumière miraculeuse, les paysans des altiplanos avaient fixé quelques secondes de trop l'astre éblouissant qui détruisit irrévocablement leur rétine.

— Hé, regarde, il y a quelque chose qui nage vers nous. Un gros poisson.

— Un poisson, s'esclaffa Gdami, c'est un Roux avec une chevelure dorée. Tu devrais mettre des lunettes. Il y en avait toute une caisse dans le dernier cargo que j'ai visité. J'irai te les chercher.

C'était bien un Roux qui à l'approche du bateau releva la tête et Zabel fut frappée de stupeur.

— Mon Dieu, on dirait Jdrien ! Ce n'est pas possible. Jdrien est mort...

Gdami jeta une amarre à l'eau et le garçon se hissa le long de la coque à la seule force des poignets. Il était magnifique dans sa nudité et sa fourrure d'une couleur blonde assez rare. Il sauta sur le pont, regarda Zabel avec méfiance parce qu'elle était une fille du Chaud donc un rêve, s'adressa à Gdami :

— Jdriège.

Et en langue rousse, très pauvre en mots, riche en gestes et expressions il

précisa qu'il était le fils de Jdrien le messie.

— Il dit que la Voix l'a désigné pour rendre visite à son grand-père.

Stupéfaite Zabel eut du mal à comprendre ce que ça signifiait, mais en même temps elle fit le rapprochement.

— Mais son grand-père, c'est Lien Rag ?

## CHAPITRE 9

Le lococar, une simple draisine que l'on pouvait bâcher en cas de mauvais temps, il neigeait parfois au crépuscule quand la température chutait, abandonna le réseau de la *Ferrocarril de Noche* pour emprunter une voie unique s'enfonçant dans des canyons de plus en plus resserrés.

— L'usine serait installée dans une immense caverne, expliquait Lavarillez, le jeune directeur de la distribution électrique. Le courant arrive par les rails. Ceux-ci sont creux et servent de conduit aux câbles de moyenne tension. Mais il faut que je vérifie.

Leur mécanicien freina lentement, n'attendit pas que la draisine s'arrête pour sauter sur le bas-côté. Yeuse, effrayée, se leva mais Reiner la rassura :

— Un aiguillage manuel. Ne vous inquiétez pas ! Elle se pencha, vit que l'homme s'escrimait sur le levier sans paraître le faire bouger d'un pouce.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

Reiner et Luis Lavarillez descendirent pour aider le mécanicien mais en vain. Reiner revint l'informer.

— Impossible même d'emprunter l'autre voie qui conduit à une carrière abandonnée.

À son tour Gus se rendit sur place et examina le mécanisme. Il s'accroupit même pour poursuivre son observation tandis que le mécanicien épongeait son visage en sueur.

— S'agirait-il d'un sabotage, à votre avis ?

Reiner et Luis échangèrent un regard, puis le conseiller de Yeuse hocha la tête.

— Ça m'en a tout l'air.

Gus confirma, dit que tout le système était bloqué. Il aurait fallu le démonter pour tenter de le réparer mais le mécanicien n'avait pas d'outils. Et d'ailleurs il ne paraissait pas enclin à faire quoi que ce soit.

— J'ai même l'impression qu'il n'est pas rassuré, dit Gus. Ce qui m'intrigue c'est que cet aiguillage est conçu pour garder toujours la voie

principale ouverte. Ce qui est normal. On ne baisse le levier que si l'on veut se diriger vers l'ancienne carrière, ce qui n'arrive plus puisqu'elle est abandonnée. Or notre mécanicien, il s'appelle Bongai, a freiné longtemps à l'avance comme s'il savait que l'aiguillage serait bloqué.

— Le *Ferrocarril* est privé, dit Yeuse. Il s'agit d'une compagnie qui reçoit des subventions sinon elle devrait fermer la ligne. Celle-ci ne fait que huit cents kilomètres, s'interrompt lorsque la chaleur de la Ceinture de Feu devient trop forte. C'est-à-dire bien avant le 30<sup>e</sup> parallèle. J'ai le dossier dans ma serviette et je l'ai étudié avant de faire ce voyage.

— Avez-vous la liste du personnel, notamment des Aiguilleurs ? demanda Lienty.

— Oui, mais je n'ai rien relevé à leur rencontre. D'ailleurs ils portent tous des noms espagnols et dans ces régions la Caste faisait de la ségrégation raciale, n'employait les gens du pays qu'à des postes subalternes. Il n'y avait pas de Patagons Aiguilleurs avant le réchauffement.

— Que fait-on ? L'usine clandestine se trouve à douze kilomètres d'ici. Étant donné la pente nous en aurions pour deux heures et demie à pied, et les exploitants auront tout le temps de camoufler leur caverne, dit Reiner.

— Nous retournons en arrière, décida Yeuse, et je vais envoyer un détachement ainsi que des réparateurs. Nous ferons sauter cet aiguillage verrouillé, libérant ainsi la ligne.

— Je vous demande quelques instants, dit Gus qui, sans attendre, sauta à terre et disparut.

Yeuse ne put que sourire. Autrefois Lienty Rag, alias Gus, n'était qu'un traîne-wagon qui se déplaçait sur ses mains faute d'avoir des jambes, un clochard ferroviaire cul-de-jatte. Et de le voir aussi ingambe la ravissait mais en même temps l'emplissait d'une légère nostalgie. Parce que le temps avait passé, parce qu'elle avait été étrangement attirée par cet être diminué de moitié. À cette époque elle le dominait, éprouvait un plaisir pervers à le soumettre à ses caprices. Avec l'âge elle avait quelque peu perdu de ce côté malsain, le regrettait comme s'il avait été le symbole d'une jeunesse cruelle. Une cruauté indispensable en ce temps-là, et qui lui permettait de survivre. Mais elle devait reconnaître que le temps actuel était peut-être encore plus difficile.

À son retour Gus avait le poing gauche fermé et il demanda une enveloppe à Yeuse. Lorsqu'il l'eut, il ouvrit sa main au-dessus et en tombèrent des paillettes brillantes. Luis Lavarillez les identifia lorsqu'il en récupéra une sur le plancher de la draisine, au bout de son index humecté de salive.

— Silice, qui abonde par ici. Peut-être que l'usine clandestine fabrique du verre de silice en fondant ce quartz. Le genre de verre qui peut supporter des écarts brutaux de température.

— Ce qui à notre époque représente un matériau d'une très grande valeur et d'une formidable importance stratégique. Pourrait-on construire avec des véhicules qui pourraient franchir la Ceinture de Feu ? demanda Yeuse.

— Oui, ce serait possible, dit Gus. On pourrait construire ce que l'on appelait dans l'ère préglaciaire un sous-marin. Les cachalots, les Solinas peuvent plonger à des profondeurs telles que l'eau y est à température très basse. Ce qui permettrait de franchir la Ceinture. On pourrait aussi en faire un appareil volant.

— Un véhicule ferroviaire ?

— Pourquoi pas ? Avec comme support des rails en verre de silice. Mais l'engin devrait avoir une très grande réserve de puissance pour atteindre une vitesse élevée. La traversée de la Ceinture de Feu ne peut se faire au ralenti, dit Gus. Disons que pour la franchir en un temps minimum, il faudrait que cet engin atteigne les mille kilomètres-heure sur des rails indéformables. Il ne pourrait être mû que par des fusées, réacteurs ou boosters. Pour ma part j'ai une autre hypothèse sur la fabrication secrète de cette usine. Voyez-vous, dans cette enveloppe je pense qu'il y a du silice, mais aussi un composé de silice et de silicate, ce qui donne du silicium. Et le silicium est en abondance sur la Terre. Il brûle dans l'oxygène et produit du carbure de silicium et, selon un processus dont je vous dispense, des silicones. Du carborundum, un matériau excessivement dur.

Il soupira et reprit :

— Ce n'est pas tout. À l'état pur associé à du bore ou de l'arsenic il constitue l'élément de base des circuits intégrés. Vous comprenez mieux ce que cela signifie. Je ne dis pas que ces ateliers secrets fabriquent des puces mais je pense que la fameuse carrière abandonnée est en réalité une mine de silicium. L'aiguillage, s'il nous interdit la ligne principale, devrait nous laisser rouler en direction de ces carrières. Mais on s'est arrangé pour que l'aiguille ne nous conduise nulle part. Il n'y a qu'à retourner en arrière.



## CHAPITRE 10

Le *Dragon* n'en finissait pas d'évoluer difficilement dans la baie, tirant des bords pour se rapprocher du quai, si bien que Lien Rag lui dépêcha une chaloupe. Farnelle venait de lui signaler que son moteur était en panne et qu'elle devait naviguer sous voile. Le vent était presque inexistant, les brumes pesant très lourd sur la mer. Elles pendaient du ciel comme des mamelles trop pleines, monstrueuses de menaces.

La chaloupe hala le baleinier durant des heures. La ligne de flottaison disparaissait sous la surface, signe que les barils étaient pleins d'huile et la population s'en réjouissait. Il y aurait certainement de la viande salée et fumée en abondance.

Farnelle, debout à côté de Danglov sur la passerelle découverte, avait toujours la même silhouette jeune, sensuelle mais son visage quelque peu ingrat était désormais celui d'une femme qui en avait vu de dures dans sa vie. Elle impressionnait son équipage bien plus que Danglov. Pourtant ce dernier avait été un rude bourlingueur du temps où il conduisait d'immenses radeaux de bois depuis le détroit de Béring jusqu'à Lacustra City. Les deux faisaient régner une discipline de fer à bord de leur baleinier. Kurty, lui, avait des indulgences pour ces marins qui travaillaient dur.

Farnelle sauta à quai vivement. Danglov plus lourd préféra rester à bord pour régler les dernières manœuvres.

— On a essuyé trois tornades. Le rafiote s'est même soulevé de quelques mètres à la surface des eaux. Et puis des pluies énormes, des masses d'eau incroyables se sont déversées sur nous. Le pont n'a jamais été aussi bien récuré d'ailleurs. Kurty a-t-il fait bonne chasse ?

— Excellente comme toi, dit Lien Rag désignant la ligne de flottaison sous l'eau.

— J'ai croisé de loin *Chimère* qui naviguait vers l'est à vingt-cinq nœuds, dit-elle envieuse. Vingt-cinq nœuds... Nous serions ici depuis deux semaines.

— Ton moteur est en panne ?

— Les injecteurs. Ils s'encrassent sans cesse et pour finir plus de compression.

— C'est la poisse, fit Lien Rag, maîtrisant sa colère. Kurty doit abattre en carène pour nettoyer sa mâture. Un cachalot trop cuit lui a explosé au premier coup de harpon et toi, tu n'as plus de moteur. On va devoir se serrer la ceinture.

Il préféra s'éloigner pour se calmer. Farnelle se tourna vers Danglov en haussant les épaules. Elle en avait vu d'autres mais la situation dans l'archipel n'était pas brillante. Le président parti les gens s'approchaient pour lui serrer la main, mais surtout pour apprendre si les stocks de viande étaient importants.

— Ça doit représenter quatre kilos par tête de pipe, annonça-t-elle. Ce n'est pas si mal.

Sans attendre elle se dirigea vers les bains-douches du port. Le moteur en panne, il n'y avait pas assez d'eau chaude pour se décrasser à bord du *Dragon*. Toute la vapeur était réservée à la fabrication de l'huile, au traitement des viandes, au nettoyage du pont.

Elle se glissa en frissonnant dans une baignoire double sachant que Danglov allait la rejoindre. Il était en train de désigner le quart de surveillance qui resterait à bord, ce qui n'allait jamais sans murmures et protestations. Les hommes avaient hâte de rentrer chez eux ou d'aller dans le bagno-bordel où l'on pouvait se laver, et baiser. Cet établissement avait eu du mal à s'installer et les plus violents opposants, contrairement à ce qu'on attendait, avaient été des hommes comme Lien Rag, Kurty et quelques autres, alors que bien des femmes souhaitaient qu'il y ait des putes. Et le recrutement de celles-ci fut source de surprises sans fin. On vit venir s'inscrire une jeune femme très indépendante, très collet monté qui avait déjà postulé pour un poste d'institutrice, mais qui apprenant la création du bagno avait renoncé à enseigner. Des femmes mariées s'étaient aussi présentées, mais la plupart avaient été ramenées de force chez elles par leurs maris fous furieux.

Elle allait sortir de son bain lorsque Danglov entra et avec lui la puanteur de cachalot. Il se dépouilla de ses vêtements, les balança dans l'avaloir de l'étuve juste en dessous. Ce bain-douche était en priorité réservé aux équipages lorsqu'un baleinier accostait. Farnelle s'étira voluptueusement dans son eau où surnageait une mousse de crasse, en sortit pour actionner la vidange, se pencha intentionnellement pour nettoyer la baignoire. Danglov ne résistait jamais à cette invite.

Le soir ils dînèrent chez Lien Rag en compagnie de Kurty, Liensun et Ann Suba. Farnelle avait déjà remarqué l'attention que Kurty portait à Fleur, la fille de Jael et de Lien, et en était émue.

— Gdami m'a envoyé un message, dit Lien Rag au milieu du repas. Il fait

route vers ici.

Farnelle sursauta, crut qu'elle ne parviendrait pas à reprendre son souffle.

— Bois un peu d'alcool, lui conseilla Danglov.

— Il ne supportera pas la température qu'il fait ici, murmura-t-elle. Il reste toujours à proximité de la banquise. Et il ne porte jamais de vêtements. Zabel, par contre, est toujours frigorifiée. Non seulement elle endosse une combi isotherme mais en plus des fourrures.

— Il m'a prévenu qu'il nous recevrait dans une cabine climatisée à sa convenance. Mais il ne vient pas seul. Un jeune Roux l'accompagne. Un certain Jdriège qui prétend être le fils de Jdrien, et qui donc me considère comme son grand-père.

## CHAPITRE 11

De retour à Nahuel Huapi, Yeuse se sentit affaiblie politiquement. Dans son escorte il n'y avait qu'une dizaine de policiers armés sous les ordres du lieutenant Aguari qui lui avait recommandé Benfield, son conseiller militaire de la Sécurité. Elle discuta avec Gus pour savoir si elle pouvait envoyer ce garçon effectuer des recherches dans la région de la fameuse usine clandestine.

— D'ores et déjà j'ai convoqué le directeur général de la *Ferrocarril de Noche*. Nous devons pouvoir retourner là-bas sans tarder. Il m'a promis de faire diligence. En attendant le mécanicien Bongai a été arrêté par la police locale mais je n'ai pas confiance en cette sorte de milice.

Lienty Rag examinait une carte du continent américain, ancien territoire de la Panaméricaine, la plus puissante compagnie ferroviaire de la Terre. Yeuse l'avait dirigée durant de longues années avant que le bouleversement climatique ne l'oblige à fuir dans le Sud, jusqu'en Patagonie, au bout de la Terre de Feu qui, paradoxalement, était encore un endroit où l'on pouvait vivre dans un climat tempéré. Jadis, à l'époque de la préglaciation et avant l'an 2050, l'endroit était de sinistre réputation. Des vents continuels de plus de cent kilomètres à l'heure balayaient les plaines, soulevaient des vagues gigantesques à la jonction du Pacifique et de l'Atlantique. Le cap Horn était considéré comme l'endroit le plus dangereux au monde par les navigateurs. Désormais les brumes épaisses, on relevait à certains endroits vingt kilomètres de masses d'eau en suspension, pesaient sur l'air ambiant, empêchaient la formation de dépressions importantes. Avec exceptionnellement des tornades d'une puissance jamais connue et des vents fous, mais selon une périodicité acceptable.

— Ils ne trouveront rien, lui répondit Gus, mais il faut le faire. Que les habitants sachent que tu ne renonces pas. Tu devrais aussi envoyer un message à Benfield, ton chef d'état-major. Qu'il utilise le dernier des hydravions disponible pour amener ici une soixantaine d'hommes qui fouilleront les altiplanos. Il ne faut pas que les gens suspects se sentent en sécurité.

— L'hydravion consomme des tonnes d'huile. On va m'accuser de tout sacrifier à la sécurité, me traiter de dictateur en jupons.

— Tu as voulu une démocratie, une constitution, c'est le jeu normal des

institutions. Mais il faut que tu saches ce que devient le courant de cette centrale qui pourrait être si utile ailleurs.

Luis Lavarillez téléphona qu'il avait découvert un poste de transformation de basse tension truqué.

— En réalité il distribue de la haute tension et c'est lui qui alimente l'usine clandestine. Je viens de le faire couper.

— Parfait, s'enthousiasma Yeuse. Nous allons les obliger à quitter ce trou à rats où ils fabriquent n'importe quoi.

La conversation finie elle remarqua l'air sceptique de Gus, lui demanda s'il ne croyait pas que les exécutants de l'usine seraient obligés de se découvrir une fois privés de courant.

— Écoute, Yeuse, un des usages du silicium est la fabrication de photopiles ou photovoltaïques, si tu préfères, qui transforment directement le rayonnement lumineux en énergie électrique.

— Avec ces brumes il n'y a pas de rayonnement lumineux, juste une chaleur pesante et une lumière atténuée.

— Souviens-toi de cet ancien observatoire transformé en un complexe, de l'Aiguilleur Ramin. Il doit se trouver à plus de six mille mètres. Oui, je sais que les brumes sont beaucoup plus épaisses mais n'oublie pas que les Aiguilleurs, lorsque la société ferroviaire allait connaître la ruine, s'équipèrent en dirigeables que fabriquait le Consortium des Bonzes dirigé par Tharbin. Lien Rag avait découvert que la Caste disposait de nombreux dirigeables qu'un certain Opérasque s'était chargé d'acheter et d'équiper, malgré l'opposition de son conseil supérieur. Par la suite ces opposants durent reconnaître que cet Opérasque avait raison. Il suffit d'un dirigeable en station fixe, équipé de photopiles sur toute la surface de son enveloppe pour obtenir une source inépuisable d'électricité.

— Tu rêves, Gus, ton imagination va trop loin.

— Non. Je réfléchis simplement. J'ai vécu des années dans ce satellite condamné, le Bulb ou le SAS, comme tu veux, et j'ai dû faire face à tous les cataclysmes qu'on puisse imaginer, jusqu'à des chutes de gravitation intérieure, le froid, le chaud, les attaques des loupés, ces hybrides qu'un génétron fabriquait en chaîne continue. J'ai appris à interpréter les moindres signes, les nuances, à flairer les épreuves, à les anticiper. Ce qui se passe dans ces altiplanos est une énigme dangereuse et fascinante et je voudrais bien la résoudre. Je voudrais organiser une expédition vers l'ancien observatoire astronomique devenu le Complexe de l'Aiguilleur Ramin. Je vais te dire une

chose. Lorsque j'étais là-haut, dans ce satellite, la Caste communiquait avec l'ordinateur de bord. Celui-ci était également hybride, se composait du cerveau du Bulb, animal de l'espace, et d'un ordinateur artificiel. Les émissions étaient réalisées de sommets montagneux, et je pense que l'ancien observatoire servait à garder le contact avec ce satellite.

Yeuse frissonna, secoua la tête avec rage. Elle ne pouvait accepter l'idée que la Caste persistait à vouloir diriger le monde, peut-être à comploter en utilisant les nouvelles structures de ce monde en bouleversement.

— Non, je ne crois pas. Ils sont désormais dispersés, en train de ruminer sur leur splendeur passée.

— Peux-tu me dire ce qu'est devenu Charlster, ce savant hyper génial capable jadis d'ouvrir une lucarne dans la chape des poussières lunaires qui nous plongeait dans le froid et la nuit ? À plusieurs reprises lui et les Rénovateurs ont entrebâillé ce ciel plombé, fait briller le Soleil. D'ailleurs chaque fois ce fut la catastrophe. Nous aurions pu nous douter de ce qui nous attendait, nous autres les Ragus et aussi les Rénovateurs du Soleil, à la suite de ces expériences. Charlster, par le simple calcul, détecta la présence d'un énorme satellite géostationnaire qui maintenait la Terre dans son enveloppe de glace, empêchant des poussières lunaires de flocler en de petits satellites. Les Aiguilleurs, qui régnaient sur les réseaux ferroviaires, redoutaient qu'une fois la glace fondue leur système disparaisse. Ce qui s'est produit effectivement. Charlster, cet homme génial...

— Un pédophile oui, amateur de très jeunes filles. Pour le duper les putains que recrutait Liensun se déguisaient en écolières de ces époques révolues. Il avait toute une collection d'images pornographiques fort anciennes du XIX<sup>e</sup> siècle, avec des fillettes ainsi travesties. C'était un monstre qu'il aurait fallu enfermer à jamais.

— C'est vrai mais c'est aussi un grand savant, peut-être le plus grand de notre époque. Là-bas à Lacustra City, alors que les fuyards s'entassaient dans des convois qui n'allaient nulle part et basculaient dans les crevasses que le réchauffement ouvrait dans la glace, lui a réussi à s'enfuir avec ses trois compagnes. J'ai réfléchi sur cette disparition et je suis certain qu'on vint le chercher pour le mettre à l'abri. Il a encore assez de vitalité pour servir aux projets de gens sans scrupules. Ces gens-là ne lui ont certainement pas offert des putains rassies déguisées en fillettes, mais des proies beaucoup plus jeunes conformes à ses goûts pervers.

— Je ne supporte pas d'évoquer ce vieillard libidineux.

— Je compte sur l'hydravion pour transporter mon expédition.

— Notre hydravion rescapé de la flotte passée ne pourra pas aller aussi haut. Comment veux-tu qu'il se pose dans ces régions sauvages, même s'il possède un train d'atterrissage ? Les hauts plateaux sont encore recouverts de glaciers dangereux car la chaleur du jour les fragmente.

— Il peut nous rapprocher. Nous n'aurions qu'une marche d'approche de deux ou trois jours.

Yeuse préféra ne pas répondre. Un malaise profond naissait en elle, lui faisant regretter que Lien Rag fut aussi loin, là-bas dans ses Kerguelen. Peut-être fallait-il longuement réfléchir, essayer de rassembler les anciens amis avant d'entreprendre quoi que ce soit.

## CHAPITRE 12

Lorsqu'il se réveilla dans cet immense lit où il pouvait accueillir ses jeunes amies, le vieillard sourit en pensant que les gentilles petites fées étaient en train de lui préparer son petit déjeuner. Elles savaient fort bien, les coquines, qu'il était très pointilleux sur la qualité de ce premier repas. Il huma l'air, espérant y trouver la bonne odeur de ce café si rare, que la Caste trouvait le moyen de se procurer alors que leur base se situait à l'intérieur du cercle polaire arctique. Seul le relent de sa respiration nocturne se répandait autour de lui. Il fronça les sourcils, s'assit sur le rebord du lit, rencontra dans l'un des nombreux miroirs qui garnissaient les murs et le plafond de cette pièce, son torse de vieillard avec ses pectoraux flasques, les tendons violets de ses bras soutenant une chair flétrie et ferma les yeux.

— Mes petites amies, où êtes-vous, vilaines ? La dernière à accourir aura droit à une fessée qui fera rougir son petit derrière rond, lança-t-il à la cantonade.

Aucune ne répondit ni ne se précipita, et il pensa qu'elles lui faisaient une niche un peu trop déplaisante. Il s'y reprit à deux fois pour se lever, saisit sa robe de chambre pour effacer cette image de décrépitude que se renvoyaient à l'envi les miroirs en vis-à-vis. Il bredouilla quelque chose au sujet de l'infini, se dirigea vers la kitchenette. Il occupait dans cette base sous-glaciaire de la Caste des Aiguilleurs plus de mètres carrés que n'importe qui. Même les hauts gradés n'avaient droit qu'à dix mètres carrés, alors que lui bénéficiait de sept fois plus de place.

Il s'attendait à les voir toutes les trois dans leur chemise de nuit en finette, avec leur pantalon en dentelle dépassant vers le bas. Pour commander leurs tenues, il s'était inspiré en partie de vieux dessins illustrant un roman d'une certaine comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie* ou quelque chose dans le genre.

La petite cuisine était dans le noir et le vieillard s'inquiéta, repartit en direction de la salle de bains où les petites devaient s'attarder en pouffant, mais là aussi personne. Il ouvrit les placards, regarda sous les meubles, mais les trois fillettes avaient disparu. Trois mignonnes pleines de bonne volonté, âgées de dix à douze ans. Jamais durant ces dernières années il n'avait été autant gâté que par ses amis de la Caste. Tous les six mois on renouvelait son trio de jeunes partenaires. Pourquoi s'était-il attaché à ce chiffre, il n'en savait plus rien mais depuis des années elles arrivaient toujours par trois, déjà



habillées comme il le souhaitait, très intimidées, mais rarement inquiètes. Il se doutait vaguement qu'elles subissaient une préparation psychologique intense, voire un lavage de cerveau avant de partager son intimité, mais cela il ne voulait pas le savoir, chassait ces dernières velléités de lucidité qui ressemblaient fort à du remords.

— Elles sont parties, larmoya-t-il. Parties. Pourtant il n'y a pas six mois qu'elles sont là ces trois. Deux, peut-être trois mois ? Je ne sais plus. Il faut que j'aille regarder dans mon agenda.

La porte d'entrée ne donnait pas dans l'une des immenses coursives de la base, mais directement dans son laboratoire où devaient déjà travailler ses assistants des deux sexes. Parmi les filles l'une d'elles lui plaisait fort, même s'il donnait sa préférence de vieux pédophile à son trio, mais Cristella avait quelque chose dans le regard qui le ragaillardissait quand elle posait ses yeux sur lui. Elle n'avait pas l'air de le trouver si vieux que ça et sans la présence des petites amies dans son appartement il l'aurait bien invitée. Savait-elle que dans un recoin du labo où nul ne pouvait s'installer, sauf lui, il fabriquait à son seul usage des cocktails galvanisants qui, avec un temps de retard, vivifiaient son organisme et lui redonnaient sa virilité d'antan ? Tandis qu'il réfléchissait ainsi, pensant que Cristella allait l'accueillir toujours aussi suavement, il ne s'était pas rendu compte qu'il essayait en vain d'ouvrir cette porte. Ce n'était pas exactement un verrouillage extérieur qui s'opposait à sa volonté, mais un non-fonctionnement de la poignée qui tournait librement sur son axe.

— Ah, les petites crapules ! Elles sont à côté et ont ôté la goupille de la serrure.

Il frappa d'abord avec l'index replié puis avec ses poings. Enfin il s'éloigna, se laissa tomber dans un fauteuil profond où le soir il s'installait tandis que les petites grimpaient sur ses genoux, se disputant cette place. Les moins chanceuses prenaient les accoudoirs.

Il finit par se résigner, par admettre que le trio n'était pour rien dans cette nouvelle situation, et brusquement lui revint le visage lugubre de ce grand ponte Aiguilleur, Opérasque, et ses paroles glaciales d'une ironie insultante :

— Un satellite gros comme mon poing. C'est tout ce que vous avez réussi à envoyer dans l'espace et encore, selon une orbite si basse qu'il ne va pas tarder à rentrer dans l'atmosphère pour y griller. Vous m'aviez promis d'envoyer des dizaines de tonnes en orbite géostationnaire, et voilà que nous avons perdu quinze ans.

Il s'était défendu, faisant remarquer qu'il avait réussi à disperser, à désagréger les gros amas de poussières lunaires qui menaçaient de s'unir pour

former des astéroïdes de plus en plus importants. Certains de ces gros flocons s'attiraient irrésistiblement et lui avait réussi à transformer leurs contraires attractifs en une seule négativité. Si bien qu'une bonne partie d'entre eux se repoussaient et que l'expérience finirait par les désagréger tous.

— En quinze ans on peut estimer à zéro, zéro cinq pour cent le bénéfice de votre travail. C'est-à-dire que vous avez réussi à voiler les ardeurs du Soleil sur une superficie de quelques milliers de kilomètres carrés, à hauteur de la Ceinture de Feu, certes, mais dans un environnement si torride que cette tâche d'ombre se réduit à une sorte de cisaillement incohérent de quelques centaines de mètres de large, avec tout de même une température de moins dix degrés. C'est-à-dire rien, mais alors rien du tout.

— Vous en étiez fort satisfait il n'y a pas si longtemps, puisque cette échancrure vous permettra une fois bien délimitée de traverser la Ceinture de Feu sans prendre de risques. Je sais fort bien qu'elle se situe en plein océan, dans une zone déserte très éloignée, difficile à atteindre. Mais vos dirigeables peuvent s'y glisser et franchir le mur de chaleur.

— Un bateau ne pourrait s'y aventurer sans risque car cette échancrure est en zigzag. Elle suit un tracé aussi tortueux que votre esprit de vieux pédophile.

Oui, il l'avait traité de vieux pédophile. C'était la première fois en quinze années de loyale et féconde collaboration. Et lui n'avait pas réagi, s'était laissé humilier, fouler aux pieds, ne redoutant qu'une seule punition, qu'on lui retire à jamais ces trios de petites amies dont la jeunesse, la fraîcheur faisaient son enchantement, une source de jouvence.

— Vous savez de quoi je vous soupçonne ? De jouer la montre. Vous ne savez pas ce que ça veut dire ? Vous prenez votre temps, vous ne nous donnez pas satisfaction totale pour durer jusqu'à votre mort. Parce que vous avez quatre-vingts ans et que vous savez bien que vous en finirez avec la vie. Seulement vous redoutez qu'en nous satisfaisant entièrement, nous ne vous mettions au rebut. Terminé les douceurs et les petites gamines. C'est l'éternelle terreur des vieux débris comme vous. Ils espèrent duper leur monde en distillant, pour les vieux savants leur savoir, pour les gens vulgaires leur héritage. Ils promettent de faire un partage entre leurs héritiers de leur vivant, mais jusqu'au bout se cramponnent à leur trésor, que ce soit de l'or, des diamants, des connaissances scientifiques d'une grande valeur. Je vous accorde un sursis de quinze jours pour obtenir une nouvelle ombre de poussières lunaires dans une région bien déterminée, et non en pleine solitude océanienne. Je veux que cette tache soit justement située au-dessus de nos têtes ici même, à l'intérieur du cercle polaire nordique et que ce ne soit pas une ligne brisée, mais véritablement une ombre portée de cinq mille à dix

mille kilomètres carrés.

Quinze jours ? Opérasque avait bien parlé de quinze jours ? Mais quel jour était-on pour que d'un seul coup il se retrouve seul sans ses charmantes petites compagnes et enfermé à double tour ? Il regarda autour de lui, baissa les yeux, se découvrit en robe de chambre mal refermée, presque obscène. Il se hâta de se lever, de renouer sa ceinture. Se rendit à la cuisine, chercha en vain de quoi faire du café. Tous ces meubles en acier étaient vides. Il n'y avait même pas une seule tasse. Comment avaient-ils pu faire ? Les petites amies étaient donc complices et il se souvint que la veille, lorsqu'elles lui apportèrent son lait chaud du soir elles avaient paru très attentives à ce qu'il boive toute sa tasse.

— Elles m'ont drogué, trahi, gémit-il.

Il ne se supportait plus en tenue aussi négligée. Il se précipita à la salle de bains mais là aussi des miroirs tapissaient murs et plafond. Il s'attendrissait tant de voir les mignonnes s'ébattre avec lui dans cette baignoire, presque une piscine. Il chercha ses vêtements dans une penderie mais celle-ci était vide. Il fouilla aussi dans sa chambre, partout, se rendit compte qu'il n'avait plus que cette robe de chambre sur le dos. Ils l'avaient totalement dépouillé de ce qui faisait sa vie quotidienne et aussi ses petits bonheurs. Il était seul, abandonné, vieux, très vieux avec pour seule distraction la contemplation de son délabrement physique et moral dans ces nombreux miroirs qui, dans une cruauté impavide, lui renvoyaient son image à des milliers d'exemplaires.

Il resta des heures face à cette porte du laboratoire qui refusait de s'ouvrir. Il sommeillait, agité de frissons et de cauchemars éveillés lorsque la porte s'ouvrit et quelqu'un entra. Il garda les yeux fermés, pensant à Opérasque. Mais une voix, plus sensuelle que tendre, s'exclama :

— Professeur Charlster ? Mais que vous arrive-t-il ?

## CHAPITRE 13

L'île où le chef des Néo-Catholiques s'était installé se nommait Alone, car elle n'était qu'une sorte de piton isolé au centre d'un lagon marécageux. Contrairement aux îles voisines, elle n'avait pas de ces récifs ou des îlots qui rendaient l'approche difficile. Sa passe devait être constamment draguée et les moines de l'ancienne Compagnie de la Sainte-Croix y travaillaient nuit et jour. La *Chimère* fut autorisée à pénétrer au-delà de la barrière de corail mais se mit à l'ancre loin des quais. Et Tom-Tom décida d'attendre que Pie XIII lui envoie une chaloupe ou une pirogue. Il en voyait alignées sur le sable noir d'une plage.

Il était en train de s'expliquer devant le Conseil du Tabernacle lorsque Nona-Nona entra suivie d'une douzaine de fidèles. Le garçon avait battu son adversaire Doum-Doum en un combat loyal et désormais tous ceux de sa génération soutenaient ses revendications. Les vieillards, ils avaient plus de quarante ans, l'âge moyen des Simone n'étant que de trente-huit, les vieillards assemblés sursautèrent et leurs visages ingrats déjà bien dégradés grimacèrent de frayeur. Les nouveaux venus étaient des géants pour ces anciens dont le plus grand ne dépassait pas soixante-douze centimètres et Nona-Nona surtout les impressionnait.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer ici de la sorte ! protesta Tom-Tom qui de tous était le plus calme.

Depuis toujours, malgré ses soixante-huit centimètres, il ne perdait pas un pouce de sa dignité et jusque-là il avait fait l'unanimité des Simone.

— Nous sommes l'évolution en marche, répondit Nona-Nona exalté. Moi, j'ai cent dix centimètres mais celui-là fais cent cinq et lui cent quatre. Nous sommes la nouvelle génération qui vous remplacera et nous devons au plus vite entrer dans les secrets de votre administration. Durant des siècles la préoccupation des Simone fut la perte de ces précieux centimètres qui, en même temps, jalonnait la fuite du temps. Le temps s'est enfin arrêté avec la déchéance des Simone et repart en sens contraire. Nos enfants atteindront une taille supérieure. Peut-être rivaliseront-ils avec tous les hommes de cette planète. Vous ne pouvez nous ignorer.

— Je ne te connaissais pas ces dons d'orateur, Nona-Nona.

— Je ne suis plus Nona-Nona, un nom attaché à notre nanisme. Moi, je

suis maintenant un Neveugrand. Mon père est Onclegrand, autrement dit Lien Rag qui règne sur les Kerguelen. Nous avons décidé, mes amis et moi, que je devais t'accompagner auprès de ce Pie XIII qui est le maître des Néos. Cet homme t'a convoqué, attend que tu te prosternes devant lui mais quand il me verra, il comprendra que c'en est fini de la petite taille des Simone. Et il nous respectera. Nous voudrions savoir pour quelles raisons il t'a convoqué et ce qu'il a à te proposer en échange.

— Il ne m'a pas convoqué, répondit Tom-Tom sur un ton conciliant. Ils possèdent, ces Néos, un émetteur de grande puissance et sans les récepteurs-émetteurs que nous avons achetés aux Harponneurs de la Guilde, nous n'aurions pu ainsi converser. Je pense que Pie XIII a besoin de notre navire. Je ne sais exactement pour quelle raison mais il est prêt à nous payer fort cher la location de la *Chimère*.

— Quoi, tu vas laisser cet homme et sa suite s'installer ici et tenter peut-être de nous spolier ?

— Les choses seront nettes. Nous n'embarquerons pas tout le monde. Juste quelques personnes, c'est à discuter de façon serrée.

— Mais que veut faire le pape de notre merveilleux voilier ? Le laisseras-tu approcher du Saint-Tabernacle ? Il cherche peut-être à recueillir des informations sur notre Cœur sacré, et tu sais bien que ces gens-là disposent d'appareils inconnus qui peuvent recueillir tous les renseignements souhaités sur le fonctionnement de notre source d'énergie.

Visiblement Tom-Tom et les autres sages n'y croyaient pas, mais Nona-Nona avait eu en main des ouvrages de la bibliothèque de bord, des ouvrages préglaciaires qui déjà faisaient état de ces moyens sophistiqués d'investigation. Les espions de cette époque, au cours de visites de courtoisie dans des endroits protégés, stratégiques, parvenaient à obtenir tout ce qu'ils voulaient savoir. L'ignorance de Tom-Tom lui paraissait impardonnable.

— Où veut-il, ce pape, que nous le conduisions, où ?

— Je l'ignore mais il va nous payer fort cher en secrets extraordinaires. Je n'en sais pas plus mais je suis tout de même assez intelligent pour juger objectivement ses propositions.

— J'irai avec toi, persista Nona-Nona.

— Nous avons déjà composé la délégation de tous les membres du Conseil du Tabernacle.

— Quelle folie ! hurla Nona-Nona. Tous les dépositaires du grand secret du Tabernacle vont pour la première fois abandonner *Chimère* pour se livrer à

cet homme puissant ? Imaginez qu'il vous retienne tous dans son antre ? Que pourrions-nous faire ? Vous seriez des otages et nous nous serions désarmés, à craindre pour votre vie.

Cette fois il avait marqué un point. Le Conseil n'avait pas tellement approfondi cet aspect dangereux de la rencontre.

## CHAPITRE 14

Cristella conduisit Charlster à travers le laboratoire désert. Il était si heureux de sa sollicitude qu'il ne demanda pas où étaient ses autres assistants. Elle l'entraîna avec douceur jusque chez elle, une toute petite cellule et avec une joie enfantine il découvrit, déposés sur la couche étroite, tous ses vêtements habituels. Il faillit en sangloter tant il eut l'impression de recouvrer en partie son statut de grand savant et de génie. Elle l'emmena dans sa salle de bains exiguë, le poussa sous la douche, le lava avec soin, avec une attention toute filiale. Il en fut quelque peu agacé car ces gestes sans sensualité, sans équivoque le remettaient à sa place de vieillard proche de la sénilité. Mais il supporta l'épreuve et aussi qu'elle l'aide à s'habiller. Lorsqu'elle lui apporta un café et des petits pains croustillants il se sentit à peu près bien.

— Professeur, nous avons un grand travail qui nous attend. Vous le savez, le Conseil supérieur exige que nous recouvrions toute cette région d'une ombre hautement protectrice avec abaissement constant de la température. La nuit actuellement, nous avons entre moins dix et moins quinze mais Opérasque souhaite que nous atteignions les moins trente, moins quarante et que durant la période diurne nous ne perdions pas plus de dix degrés. Qu'importe si la lumière en plein midi ne sera que celle d'un crépuscule. Nous devons réussir et vous avez en vous toutes les données pour y parvenir. Je serai désormais à vos côtés pour vous soutenir, vous aider dans la mesure de mes moyens.

Elle consulta cette montre particulière que les Aiguilleurs portaient greffée au poignet. Une montre organique, disaient-ils, donnant une heure conforme sur toute la planète.

— Nous pouvons retourner chez vous maintenant.

— Je n'y tiens pas vraiment. Je ne me déplaie pas ici. Et je crois que j'aimerais m'allonger un moment sur votre couchette.

— Nous allons chez vous. Je vous assure que vous en serez surpris.

Il faillit lui demander si le trio de ses petites amies serait de retour, car c'était là son plus grand souci. S'il le retrouvait il saurait qu'on avait oublié la sanction et que tout reprenait dans la sérénité.

— Eh bien, allons-y, dit-il.

Après la traversée du labo toujours désert il pénétra chez lui en grande hâte, parcourut toutes les pièces, dut se rendre à l'évidence. On ne lui redonnerait pas ses mignonnes. Du moins tant qu'il n'aurait pas fait preuve de sa bonne volonté. Du coup il redevint maussade, même quand la jeune fille lui proposa de faire un autre café. Comme par miracle ses meubles de cuisine étaient à nouveau garnis de même que ses penderies. Il retrouva aussi ses ouvrages, ses collections de photos pornographiques.

— Vous aviez envie de vous coucher chez moi, voulez-vous le faire ici ? dit Cristella sans la moindre gêne. Nous disposons d'une heure avant de nous retrouver tous au laboratoire.

— Tous ?

— Vos assistants, vous et moi.

Il regarda en direction de la porte ouverte de sa chambre, eut peur de se retrouver nu en compagnie de cette fille superbe, au milieu de ces miroirs qui renverraient à l'infini son reflet impitoyable. Le regard des fillettes n'avait pas cette acuité.

— Allons à côté, dit-il, je veux dire au labo.

— Comme vous voudrez, fit-elle sur un ton presque de regret. Mais si vous changiez d'avis sachez que je suis à votre entière disposition. Je vous admire beaucoup, professeur Charlster, et même si vous doutez que vous puissiez attirer une jeune femme en dehors de votre génie, vous vous trompez. Personnellement, si vous m'accordiez un peu de cette attention que vous réserviez à vos anciennes compagnes, j'en serais extrêmement heureuse.

Pris de court, décontenancé et même choqué il se renfrognait et une irritation sourde naquit en lui. Il avait envie de se montrer odieux, de la mettre au défi de se révéler aussi complaisante qu'elle le suggérait. Ce qu'elle voulait c'était lui arracher ses secrets, et surtout obtenir qu'il accomplisse enfin son grand œuvre sans le reporter indéfiniment comme il l'avait fait jusque-là.

— Une ombre sur cette région, hein, fit-il soudain avec un sarcasme violent, de combien de superficie ? Dix mille kilomètres carrés, avec une température moyenne entre jour et nuit de moins vingt-cinq et une luminosité réduite à quelques watts ? Eh bien, allons-y, ma belle ! Et quand j'aurai obtenu ce que vous attendez, il faudra bien me montrer l'autre face de vos talents. Vous êtes une excellente entraîneuse au travail, un catalyseur de charme, mais j'en ignore une bonne partie.

S'il croyait l'humilier, la faire réagir il en fut pour ses frais. Elle continua de sourire et se dirigea vers la porte du laboratoire. Encore une de ces putains



que les Aiguilleurs entraînaient pour les envoyer jadis dans le monde entier séduire certains dirigeants. Celle-là avait en plus une sérieuse formation scientifique. Elle le comprenait à demi-mot quand ils travaillaient et de tous ses assistants c'était la plus douée. Bien que regrettant ses fillettes il s'estimait somme toute assez chanceux. Il se montrerait aussi odieux que possible avec cette fille en dehors du travail, la ferait ramper comme une chienne haletante dans son appartement, se vengerait de l'affront qui venait de lui être fait.

## CHAPITRE 15

Alors que la chaloupe approchait du *Gdabel*, Lien admirait le travail effectué par le fils de Farnelle sur cette grosse barcasée récupérée dans un cimetière de bateaux. En haut de l'échelle de coupée attendaient Gdami, et un peu en arrière Zabel. Farnelle, les larmes aux yeux, plaisait la jeune femme, s'étonnant qu'elle ne porte que sa combi-iso et non ses fourrures, mais la température extérieure était de dix degrés dans le petit matin mal débarbouillé de nuit. Gdami, lui, n'avait enfilé qu'un short, découvrant ses plaques de fourrure. La fille de Lien, Fleur, avait insisté pour assister à la rencontre avec cet inconnu qui prétendait être le fils de Jdrien.

— Si c'est le fils de mon demi-frère je suis sa tante, avait-elle déclaré avec force, tranchant sur sa douceur habituelle. Je veux le connaître. Je saurai tout de suite s'il ment.

Ils laissèrent Farnelle escalader les quelques marches qui la séparaient de son fils, mais Gdami la souleva avant qu'elle n'atteigne le pont et l'étreignit avec force. Fleur retint un instant son père qui voulait suivre.

— Accorde-leur quelques secondes. Farnelle voudra cacher son émotion. Ils ne se sont pas vus depuis des années.

Zabel comprit elle aussi qu'elle devait s'écarter et se pencha vers eux pour leur sourire.

— Nous avons fait une bonne traversée. Là-bas, lorsque nous sommes partis, il neigeait mais ici le ciel est aussi menaçant.

— C'est notre ciel habituel, répondit Fleur, il donne toujours l'impression qu'il va crever comme un furoncle.

Elle grimpa suivie de Lien. Farnelle en avait fini avec ses effusions et se tenait même à distance de son fils. Ce dernier les étreignit chaleureusement, parut enchanté de découvrir la jeune fille qu'était devenue le bébé qu'il avait connu.

— Vous êtes bien couverts ? Nous avons une cabine réfrigérée pour notre hôte. Lorsqu'il est seul le thermostat descend jusqu'à moins trente, et j'ai eu le plus grand mal à lui expliquer que la vapeur de sa respiration gelait, bloquant la porte. Deux fois j'ai dû utiliser un chalumeau.

— Cabine réfrigérée, chalumeau, tu disposes donc d'une énergie inépuisable ? releva Lien Rag, toujours obsédé par ce problème.

— Les Roux m'ont accordé un quota d'éléphants de mer, de phoques et même de manchots, mais les éléphants de mer me suffisent pour l'instant à remplir mes réservoirs. Mon métissage a joué pour obtenir cette faveur, mais j'ai dû me dénuder en pleine banquise pour leur en montrer les preuves.

Lien Rag ajusta la combinaison de sa fille, vérifia l'étanchéité de sa cagoule intégrale, son système de respiration, son interphone et ils suivirent Gdami. Zabel restait frileusement en arrière avec Farnelle.

— Lorsque j'ai su que vous veniez j'ai eu le plus grand mal à lui faire mettre un caleçon. Il ne comprenait pas. Mais ne le prenez pas pour un primitif à moitié abruti. Je le crois très malin.

— Que me veut-il ?

— Ça, il vous l'expliquera puisque vous comprenez leur langue orale et tout leur système de mimiques et leur gestuelle.

— Je n'ai pas eu de contact avec les Roux depuis des années, peut-être dix ans. J'ai oublié pas mal de leurs habitudes.

Avant de venir il avait failli prendre et faire absorber à Fleur des cryo-hormones dont il détenait encore un petit stock, mais il avait craint que sa fille n'en supporte pas les effets. Gdami ouvrit la porte dont il avait enduit la feuillure de silicone.

Le jeune Roux était assis sur le sol, les jambes croisées et se leva d'un bond. Il n'eut qu'un vague regard pour Lien, parut hypnotisé par Fleur. Lien Rag avait eu un choc inattendu. Jusqu'à cet instant il n'avait pas accepté l'idée que ce garçon fut le fils de Jdrien, mais il avait en face de lui la réplique exacte de son enfant mort. Malgré la fourrure soyeuse, d'un blond cendré qui le recouvrait entièrement, contrairement à Gdami qui avait la face découverte, les traits de son visage se distinguaient parfaitement. Et cette longue chevelure, blonde également, était le même panache qui auréolait Jdrien. Et sur-le-champ la pensée de ce Jdriège envahit son esprit : « Qui est cette fille si belle ? Pourquoi est-elle en ta compagnie ? »

Jdrien lui-même l'aurait ainsi interrogé par télépathie. Le garçon sauvage avait reçu ce don qui venait des Ragus et de ce gène d'éveil qui avait surgi jadis[1].

— C'est Fleur, la demi-sœur de Jdrien le Messie.

Les liens familiaux étaient inconnus des Roux. Parfois lorsque la tribu ne

se dispersait pas, un individu savait qui était sa mère, ses frères et sœurs, ne cherchait que rarement à connaître son père. Mais dans la lignée issue de Jdrien le Messie, considéré comme un dieu vivant, le peuple Roux avait certainement souhaité que ce garçon connût sa filiation. Et Jdriège comprenait exactement ce que lui répondait tout aussi mentalement le vieil homme « Elle est donc ma mère seconde », façon détournée de dire ma tante, expression qui n'existait pas chez eux.

— Que se passe-t-il ? chuchota Fleur dans son interphone. J'ai vu des photographies de mon frère et ce garçon est indiscutablement mon neveu. Pourquoi restez-vous silencieux ?

— Comme Jdrien il communique par la pensée. N'a-t-il pas essayé de te parler ainsi ? demanda-t-il avec inquiétude.

Il n'aimait pas du tout les regards que le garçon posait sur la silhouette de sa fille. Il ne voyait d'elle que ce que la cagoule laissait apparaître mais une légère buée s'était formée sur le verre synthétique de l'intégral.

— J'ai rejoint ma famille, dit Jdriège en langue rousse, avec lenteur pour que tout le monde entende. La Voix m'a ordonné de rejoindre mon grand-père. Tu es le père de mon père. Je suis venu parce que mon peuple estime que je dois le faire.

Gdami les rejoignit après avoir enfilé un pantalon et un pull, gardant le visage découvert.

— J'ignore tout de la raison de sa venue. J'ai accepté pour garder mes contacts avec les siens, mon droit de chasser les animaux à huile. Il a refusé notre nourriture habituelle au début, puis a paru apprécier la viande de porc et celle de poulet. Nous en achetons de grandes quantités lors de nos escales, que ce soit à Punta Arenas ou Magellan Station. Certains îlots perdus sont occupés par des colons qui ont créé des cultures hydroponiques et des élevages en cages. Mais ils ont besoin d'huile et les harengs gras de la mer ne leur en fournissent pas suffisamment. Je fais des échanges avec eux. Je suis dans la limite dangereuse de mes accords avec les Roux au sujet de l'huile que je leur cède. Je te dis tout ça pour t'expliquer que j'attends de cette rencontre de nouvelles ouvertures. Je suis persuadé qu'ils ont de sérieux ennuis. À quel sujet, je l'ignore mais Jdriège va sûrement t'en dire deux mots.

— Ce n'est pas à lui de parler, intervint le garçon en colère, mais à moi. Ce que j'ai à dire, je vais le faire sans ouvrir la bouche.

Les premières images envahirent le cerveau de Lien Rag émerveillé. Il se laissait fasciner mais l'exclamation de Fleur à ses côtés le contraria.

— J'ai comme un écran de télévision dans mon esprit... Tu crois que ce garçon nous envoie ces étranges images ? C'est cela ce don de télépathie dont il est doté ?

— Laisse-toi enchanter.

Rapidement les visions de la banquise devinrent plus tragiques et Lien Rag reconnut l'endroit que Jdriège lui montrait dans une image très nette. Les tombeaux de l'Antarctique, les sépultures de Jdrien, de Jdrou sa mère et de son clone à lui, Lien Rag, ce Jdrièle fabriqué dans le satellite Bulb et qui fut envoyé sur Terre où après quelque temps de vie intense au niveau même des Hommes du Chaud, il régressa, rejoignit les tribus de Roux et connut une fin dramatique.

— Oh, c'est horrible. Ces animaux abattus et... mais c'est le cadavre d'un homme qui gît sur la glace. Un Homme du Chaud, il porte une combi et même des fourrures.

C'était Alma, le seul à être toléré par les Roux et qui veillait sur les tombeaux. Il gardait aussi un troupeau de rennes. Il avait été blessé à coups de harpon, abandonné mourant et cette façon de tuer éveillait les soupçons de Lien Rag. Il pensait à la Guilde dispersée depuis la mort du Caudillo, quinze ans auparavant. Les Harponneurs, regroupés en gangs dangereux, attaquaient les micro-colonies, se livraient à la piraterie. Une image montra des cadavres de Roux, une vingtaine. Fleur défaillait, gémissait et Lien Rag ordonna oralement que Jdriège cesse de l'inonder de tant de violence mais la jeune fille se reprit, protesta :

— Je veux tout savoir.

La scène suivante montrait les tombeaux ouverts. Les trois cadavres avaient disparu. Ils étaient conservés dans des cercueils de glace cristalline spécialement confectionnés par les Roux avec de l'eau douce, pour que la transparence soit la meilleure possible.

— Ils ont volé les corps de Jdrien, Jdrou et Jdrièle, murmura Lien Rag. Voilà ce que le garçon avait comme message. Les Roux accusent les Hommes du Chaud et me demandent de retrouver les corps de mon fils et des deux autres.

Faute de carburant, il n'avait pu se rendre sur les tombeaux depuis de nombreuses années et personne ne l'avait fait à sa place. Le Kid mort, lui se recueillait fréquemment là-bas pour contempler le visage de son fils adoptif qu'il avait adoré, personne n'y retournait. Yeuse peut-être, mais elle aussi ne disposait plus d'huile.

— Je vais rester avec vous, dit ensuite Jdriège, escamotant les images. Ensemble nous retrouverons les corps de mon père, de sa mère et de mon grand-père réel, puisque, toi, Lien Rag, tu n'es qu'un rêve. Un bon rêve m'a-t-on dit mais un rêve, et ta fille, sœur de mon père, est aussi un rêve, et je le regrette.

Une nouvelle fois Lien Rag en fut plus qu'agacé, presque furieux. Ce garçon paraissait éprouver pour sa jeune tante une brutale affection qui risquait de basculer dans la passion pure et simple, et il n'était pas disposé à laisser faire. Il eut un regard en coin pour Fleur, lui trouva un air trop extatique pour se rassurer.

— Il va rester avec nous ? N'est-ce pas merveilleux ?

— Je ne pourrai jamais lui offrir les mêmes conditions que dans cette cabine climatisée, véritable congélateur pour toute autre personne que ce garçon. Il doit comprendre que pour obtenir ce froid ici, aux Kerguelen, il nous faudrait de l'huile et que nous n'en avons pas.

— Hé, fit Gdami guilleret, n'est-ce pas l'ouverture que j'espérais ? S'il comprend que vous avez besoin d'huile pour le maintenir à une basse température et pour traquer les voleurs de cadavres, il entrera en communication avec les siens, leur demandera de lever le blocus à votre seule intention.

## CHAPITRE 16

L'hydravion des renforts connut quelques ennuis de moteur et son arrivée fut retardée de deux jours, pendant qu'on le réparait sur le lac de Viedma où Yeuse et sa suite avaient d'abord séjourné avant de venir à Nahuel Huapi.

Le lieutenant Aguaril et une brigade de policiers locaux avaient en vain essayé de retrouver la caverne de l'usine clandestine. Dans ces canyons sauvages les cavernes ne manquaient pas mais celle qu'ils cherchaient avait dû disparaître sous une avalanche. Celles-ci étaient un phénomène constant qui parfois même détruisait la petite ligne de chemin de fer.

Il fallait donc attendre l'arrivée de l'hydravion et des renforts pour entreprendre une opération de plus grande envergure vers le Complexe de l'Aiguilleur Ramin.

— À près de six mille mètres, constata Lienty Rag. Les hommes de Benfield nous arrivent de Punta Arenas qui se trouve au niveau de la mer. Ils ne vont pas supporter tout de suite l'altitude, il faudra qu'ils s'adaptent. Nous-mêmes éprouvons quelques difficultés. Tu ne pourras pas les envoyer sur-le-champ dans ces altiplanos. Je vais donc, si tu es d'accord, prendre quelques hommes et partir en avant-garde. Je me garderai de tout contact mais je pourrai observer de loin ce qui se trame là-haut.

— Luis, je veux dire Luis Lavarillez estime qu'une ligne à haute tension doit alimenter ce complexe mais qu'au départ, et disons sur des dizaines de kilomètres, elle est ensevelie sous les glaciers mais il ne parvient pas à la découvrir.

Gus avait un petit sourire blasé. Malgré son âge mûr Yeuse ne renonçait pas, ne capitulait pas et ce garçon devenu grâce à elle directeur de la distribution électrique lui plaisait visiblement. Elle l'appelait par son prénom et il se demandait si elle avait déjà eu quelques moments d'intimité avec lui, ou n'en était qu'aux préliminaires. Lui et elle s'entendaient fort bien, faisaient quelquefois sagement l'amour. Elle l'estimait beaucoup, l'admirait mais n'éprouvait pas pour lui de la passion. Le seul homme qu'elle avait vraiment aimé c'était Lien Rag, mais elle l'avait aussi trompé sans remords et avait connu tous les hommes, et même certaines femmes faisant partie de leur cercle d'amitié ou de relations. Et maintenant ce garçon mince et jeune la tentait. Elle attendrait son départ vers le Complexe de l'Aiguilleur Ramin pour le séduire vraiment. Pourtant elle ne paraissait pas très enthousiaste à la

pensée qu'il allait monter là-haut avec une si faible escorte.

— Tu ne vas pas gagner du temps, dit-elle. Et Benfield est un excellent tacticien. Tu aurais intérêt à l'attendre.

— Je crains de faire fausse route, qu'il n'y ait rien à la place de l'ancien observatoire préglaciaire. Je serais honteux de faire venir Benfield et ses hommes là-haut pour rien et je préfère les devancer.

— Que pourraient bien faire les Aiguilleurs de ces installations maintenant que le Bulb s'est abîmé dans l'océan Pacifique ?

— C'est juste mais peut-être étudient-ils le ciel, les amas de poussières lunaires. Nous ne savons pas exactement ce qu'elles sont devenues. Nous n'avons que des hypothèses, à savoir qu'elles forment de grandes coagulations en quelque sorte, des astéroïdes agglomérés par électromagnétisme. Au lieu d'une seule Lune il y en a peut-être des centaines qui tournent autour de la Terre, ce qui expliquerait que parfois la lumière qui filtre à travers cette couche de brumes semble occultée durant quelques minutes. Comme si un objet passait entre le Soleil et la Terre, mais un objet de faible volume. La Lune ne faisait qu'un quatre-vingt-unième de la Terre question masse. Si elle est parcellée en une centaine de petites Lunes, celles-ci ne peuvent pas cacher le Soleil aussi bien qu'une couche uniforme.

— Crois-tu que là-haut, depuis le complexe, les brumes n'existeraient plus ?

— C'est possible ou bien elles sont en couches moins épaisses.

— Et faute d'ozone le rayonnement doit être excessivement dangereux ? As-tu réfléchi aux risques que tu encours ?

— Raison de plus d'épargner les hommes de Benfield.

Il finit par l'emporter et embarqua le soir même dans le *Ferrocarril de Noche* pour se rapprocher du fameux plateau sur lequel s'élevait jadis un observatoire.

Elle resta seule dans ce wagon ancien qui lui servait de lieu de séjour. Elle se demandait si Luis avait su interpréter ses regards, donner à leur silence toute la complicité qu'elle en attendait. Assise à une petite table de travail elle ferma les yeux, essaya d'imaginer le corps de ce garçon dans toute son impudeur, mais finit par hausser les épaules et pour refroidir son imagination alla se poster devant le tout petit miroir de la salle d'eau, s'examina sans indulgence. Elle avouait cinquante ans mais savait qu'elle avait quelques années de plus. Son visage était encore lisse, sans trop de rides mais il lui sembla que le cou avait perdu de son élégance. Elle n'osa dégrafer son



vêtement pour examiner ses seins, retourna s'asseoir pour consulter quelques dossiers.

Luis Lavarillez ne vint pas, soit qu'il fut moins futé qu'elle ne le pensait, soit qu'il ait refusé de comprendre que l'on s'intéressait à lui. Elle se coucha, rêva de Jdrien qu'elle avait connu bébé, enfant et qu'un jour elle avait séduit. Mais il rêvait d'elle depuis toujours, l'avait espionnée par télépathie lorsqu'elle faisait l'amour avec son père, Lien Rag.

Elle se réveilla déprimée et lorsque Luis Lavarillez la rejoignit pour étudier avec elle l'organisation future de la distribution du courant, elle n'éprouva aucune amertume et se demanda même comment elle avait pu fantasmer sur le jeune homme. Il était beau, jeune mais elle n'éprouvait plus d'attirance pour lui.

— Lienty Rag aura peut-être à subir de gros orages là-haut. Les brumes sont surchargées d'électricité statique et ce sont parfois de véritables explosions du ciel, avec des couleurs fantastiques qui se voient jusque dans les plaines, m'a-t-on dit, et épouvantent les gens. Les transformateurs sautent souvent.

Puis l'ingénieur en chef demanda une entrevue, pour se plaindre de l'attitude de son jeune collègue qui l'accusait ouvertement d'avoir détourné de grosses sommes en vendant son courant à bas prix.

— J'ai fait venir mon chef d'état-major, lui annonça-t-elle. Il a le réel pouvoir de police sur ce territoire. Si vous avez à vous plaindre vous en aurez ainsi l'occasion mais Benfield est un homme expérimenté. S'il doit faire venir des magistrats de Punta Arenas il le fera.

Manerez essuya son visage épais avec un mouchoir déjà trempé. Il faisait très chaud à cette heure de la journée et bientôt on ne pourrait plus sortir des maisons.

— Ici cependant, étant donné les circonstances, la justice militaire sera prépondérante et vous n'ignorez pas combien elle peut être brutale. Il faut comprendre l'armée. Il y a sur les moyens plateaux un lieu qui ne reçoit pas le courant auquel il a droit. C'est un camp secret qui est camouflé sous une autre apparence. Vous n'en saviez rien, je suppose, et vous avez cru bon de les rationner. Benfield sera furieux. Connaissez-vous le pénitencier de l'île du cap Horn ? C'est un endroit effroyable où l'armée envoie les justiciables condamnés.

Elle sourit à l'ingénieur en chef lequel, malgré la chaleur, était devenu blanc de peur.

— Vous pouvez vous retirer, señor.

— Señora présidente... Je dois reconnaître devant vous certaines choses mais je veux être jugé par les civils. Mon statut m'en donne le droit.

— Sauf si vous avez livré du courant à des ennemis de la République patagone.

— Mais j'ignorais qu'il s'agissait d'Aiguilleurs, señora, je vous le jure. Ils sont installés depuis toujours dans ce Complexe de l'Aiguilleur Ramin et lorsque le climat est devenu torride ils n'en ont pas bougé, se sont enterrés pour supporter la chaleur du jour et le froid glacial de la nuit. J'ignore les expériences qu'ils poursuivent là-haut mais ils m'achetaient le courant au-dessus du tarif.

— Et l'usine clandestine ?

— Elle fabriquait pour eux du matériel électronique et aussi du verre de silice. Ils disposaient de machines ultraperfectionnées installées déjà là quand la fonte des glaces commença.

## CHAPITRE 17

Depuis le bureau d'Helmatt au dix-septième étage des Échafaudages, Songe plongeait son regard sur la vallée profonde que les Tibétains appelaient Vallée de la Mort ou des Morts, selon les traducteurs. Les glaciers des sommets fondaient dans la journée en cataractes impressionnantes, certaines hautes de près de mille mètres. L'eau était montée jusqu'à hauteur des premiers niveaux des Échafaudages qu'on avait dû abandonner. Désormais, le monte-charge ne descendait pas plus bas que le cinquième et on avait réajusté la station terminus du téléphérique. Mais depuis bientôt un an ce téléphérique lui-même ne fonctionnait plus. Les Échafaudages étaient en dissidence avec la Compagnie et Evrest Station avait envoyé des soldats qui surveillaient les rebelles depuis l'ubac d'en face. Parfois ils tiraient des rafales, envoyaient des missiles. Mais la montée des eaux les empêchait d'attaquer. Ils ne pouvaient utiliser les cabines suspendues de crainte que les dissidents ne cisailent les câbles.

Derrière elle, la voix métallique d'Helmatt la fit frissonner comme toujours. En quinze, années de collaboration elle ne s'y était pas habituée, comme elle ne pouvait regarder au-delà de quelques secondes ce visage que l'on avait sculpté avec une sorte d'argile jaunâtre à la place du véritable, directement sur les bandelettes de momie. La voix sortait de la boîte noire suspendue autour du cou de l'homme, un système enregistrant les grognements syncopés du larynx et les traduisant en sons numériques.

— Il faudra bien négocier avec Fangh maintenant qu'il a été réélu pour la quatrième fois consécutive président de la Tibétaine. La situation est bloquée pour eux comme pour nous. Ils ne nous réduiront jamais et nous ne pouvons sortir de ces Échafaudages. Seuls les dirigeables de la Caste peuvent nous atteindre de nuit, sinon les soldats les détruiraient avec un seul missile.

— Fangh n'acceptera jamais d'avoir dans sa compagnie un groupe allié des Aiguilleurs. Il déteste la Caste, ne veut pas en entendre parler et nos installations au sommet de cette montagne, aux Échafaudages, le mettent hors de lui. Les lamas multiplient leurs interventions et leurs menaces pour qu'il nous contraigne à la reddition.

— Il est devenu un chef politique important qui est en train de fédérer toutes les micro-compagnies situées à l'ouest, jusqu'à l'angle droit que fait le Brahmapoutre et vers le nord jusqu'en Sibérie. Il sera alors président d'un important territoire encore protégé par une couche d'ozone suffisante et seules

les températures diurnes y sont élevées.

Élevées de façon relative, avec des canicules à quarante degrés. Rien à voir avec celles du sud de l'ancienne Chine où elles pouvaient atteindre les cinquante-cinq degrés. La Ceinture de Feu dévorait les territoires en dessous du 30<sup>e</sup> parallèle.

— Je vais demander une entrevue entre toi et Fangh. Il a toujours été amoureux de toi. Il ne sera que trop heureux de t'accueillir à Evrest Station.

— La dernière fois c'était il y aura bientôt dix ans et il commençait d'avoir des soupçons. Cela fait maintenant quinze ans que je suis aux Échafaudages. Sans la trahison d'Adriaka, cette fille que vous avez chassée à cause de moi, il aurait ignoré que vous étiez toujours en vie et le véritable patron des Échafaudages, agent local des Aiguilleurs.

De même que la traduction de la voix demandait un certain temps, l'audition par Helmatt n'était pas immédiate. Il avait l'air de réfléchir mais en fait l'électronique lui imposait une petite seconde d'attente.

— Et puis j'ai pris de l'âge, dit-elle. Je ne pense pas être aussi séduisante, si je l'ai jamais été.

Helmatt se moqua d'elle, lui dit qu'elle était toujours aussi attirante. Quelques années auparavant il lui avait avoué qu'il la désirait mais qu'il était impuissant depuis que son corps avait été brûlé aux trois quarts. Il avait fini par lui demander de se dénuder devant lui. Elle avait d'abord refusé puis le lendemain avait ôté ses vêtements, mais comme elle était très gênée elle avait classé des documents dans le plus simple appareil pendant qu'il la contemplait. Du moins il semblait la contempler, selon tout un système sophistiqué de prises de vues par une caméra branchée sur son nerf optique reconstitué, alimentant une rétine artificielle.

— Fangh est resté célibataire malgré les attentes de la population qui aimerait le voir prendre épouse. Une fois par semaine il rencontre une prostituée, toujours la même.

Helmatt avait des espions à Evrest Station, le principal étant Rigill, l'ancien dictateur des Échafaudages reconverti dans l'agriculture. Il dirigeait l'usine à herbes pour l'alimentation de nombreux troupeaux de yaks. Les Échafaudages nourrissaient les leurs avec des lichens et les amateurs préféraient la viande de leurs yaks. Depuis le blocus ils ne vendaient plus de bêtes pour l'abattoir. Les Aiguilleurs leur en achetaient sous forme de quartiers déjà découpés qu'ils emportaient avec leur dirigeable. Ils ne venaient donc que la nuit pour éviter les tirs des lance-missiles. Personne ne savait d'où ils arrivaient, mais Songe s'était rendu compte que leurs énormes appareils,

certains dépassaient le million de mètres cubes d'hélium, étaient bien entretenus. On savait que le chef du Consortium des Bonzes, Tharbin, avait rejoint les Aiguilleurs avec ses procédés de fabrication et ses ingénieurs. Encore fallait-il de l'huile pour ces appareils volants. Dans la Tibétaine les mines de charbon produisaient toute l'énergie autre que celle des centrales hydroélectriques. Les Échafaudages utilisaient une chute d'eau à l'intérieur même de leur montagne. De plus le réacteur nucléaire, en panne durant des années, fonctionnait à nouveau.

— J'ai déjà entamé les préliminaires avec Fangh, annonça Helmatt. Il a très bien compris que ses espoirs d'agrandir son territoire avec ces micro-compagnies se trouveraient menacés si la Caste bombardait celles-ci avec les dirigeables.

— Vous disposez de moi à votre aise ! fit-elle morose.

— Parce que tu es notre pierre angulaire. Sans toi nous ne pourrions rien faire. Il faut que Fangh nous accorde une certaine autonomie et en échange il pourra agrandir sa Compagnie. Plus il ira vers le nord plus il pourra utiliser les réseaux ferroviaires implantés sur des glaces qui ne fondent que peu durant la chaleur du jour, mais que le froid intense de la nuit restabilise. Bien sûr, il a fallu remplacer les rails métalliques par des matériaux nouveaux qui possèdent la mémoire de leur origine. Leur déformation diurne disparaît avec le froid nocturne et ils reprennent leur forme de départ. Sans la technique des Aiguilleurs ces micro-compagnies n'auraient jamais survécu.

— Et vous ne seriez plus en vie, je sais, fit Songe un peu agacée. Mais le but de la Caste est de tout reprendre en main, d'empêcher les poussières lunaires de s'agglomérer. Nous savons que le vieux pédophile Charlster les transforme toutes en masses négatives pour qu'elles ne puissent s'attirer, mais qu'il a échoué dans la fabrication d'un gros satellite géostationnaire qui permettrait de les surveiller.

— Les Néos ont refusé de leur donner les plans qu'ils détiennent sur ce type de corps céleste artificiel. Les relations sont suspendues. À cause de cette Ceinture de Feu qui a séparé la planète en deux hémisphères Nord et Sud, interrompu les émissions radio ordinaires, nous ne savons ce que devient la Curie et Pie XIII toujours installés dans le sud Pacifique. Par contre leur système de radio est assez puissant pour qu'ils restent en relations avec toutes les communautés néos du Nord.

— Pourquoi ne reviendraient-ils pas s'installer dans les régions boréales, au-dessus du 50<sup>e</sup> parallèle où la vie est encore acceptable ?

— Parce que tout l'hémisphère Nord est sous la tutelle des Aiguilleurs. Même à très haute altitude leurs dirigeables ne peuvent franchir la Ceinture de

Feu. Aussi concentrent-ils tous leurs efforts sur le Nord. Et je pense que le pape aimerait en faire autant avec le Sud, mais il a en face de lui de fortes personnalités qui ne se laisseront pas manipuler.

Songe soupira, nostalgique en pensant surtout à Liensun, n'ayant jamais oublié qu'ils avaient été amants. Mais il y avait Lien Rag, Yeuse, le fils de Kurts le pirate qui n'accepteraient pas que les Néos tentent de prendre le pouvoir.

— Qu'en est-il de la fissure que Charlster aurait pratiquée dans la Ceinture, un passage étroit, dû à une stabilisation d'un bloc de poussières en position géostationnaire ?

Cette fois le long silence d'Helmatt ne fut pas dû à quelque caprice électronique mais à une réprobation certaine. Son visage d'argile, lui, ne reflétait jamais le moindre sentiment.

— Oubliez ce que nous avons appris par pur hasard, c'est trop dangereux pour nous tous. Un message que nous n'aurions jamais dû décoder.

Son soupir fut amplifié par la boîte noire :

— Nous avons des spécialistes merveilleux là-haut dans nos labos, mais j'ai dû leur recommander d'oublier certaines émissions qui ne nous étaient pas destinées. Charlster a obtenu un petit succès quelque part dans l'est Pacifique, en plein océan où plus personne ne va, je suppose. La faille est si étroite qu'il faudrait en avoir le relevé des coordonnées à une seconde près pour l'emprunter. Il ne s'agit pas de se contenter d'un à-peu-près dans ces circonstances pour se retrouver en train de griller dans la Ceinture de Feu. La faille, d'après ce que nous en avons appris, serpente, devient labyrinthe pour aborder la Ceinture, la fractionner en quelque sorte et donner le libre accès aux deux hémisphères. Je suis persuadé que les Aiguilleurs ne s'y sont pas risqués avec leurs dirigeables. Trop loin de leur base, trop d'huile à dépenser.

Elle le quitta peu après pour mettre sa vieille amie Ladira au courant des intentions d'Helmatt. Il ne lui avait pas demandé le secret et l'ancienne libraire, devenue gestionnaire des Échafaudages, ne fut pas surprise que leur patron songe à une rencontre avec Fangh.

— La situation devenait tout de même difficile et Fangh a besoin de ses réserves pour la sécurité des Compagnies fédérées depuis peu. Elles redoutent leurs voisins.

— Tu sais ce qu'on attend de moi ? Que je me prostitue avec Fangh. Il ne m'a pas remplacée, fréquente une pute et je dois prendre sa place pour obtenir des négociations. Je m'attendais à un autre rôle en venant aux Échafaudages

mais Opérasque m'a bien possédée. Il me laissait entendre que je serais chargée d'organiser l'économie future de la planète. J'ai été une belle imbécile.

## CHAPITRE 18

Charlster était en train de consulter toute une série de données sur son ordinateur lorsque Opérasque entra et s'entretint à voix basse avec son assistante Cristella. Une bouffée de rage le submergea, lui brouilla la vue tandis qu'il fixait un écran de chiffres immobilisés. Cette fille, il la haïssait. Elle le violait systématiquement avant qu'il n'ait pu exiger d'elle des complaisances subtiles. Elle savait qu'il se gavait de cocktails aphrodisiaques et qu'il était en quelque sorte disponible. Elle se ruait sur lui, une fois dans son appartement, lui arrachait ses vêtements et le chevauchait comme une furie. Sa seule force était dans sa virilité, alors que son organisme affaibli de vieillard l'empêchait de se défendre. Il avait de très longues érections dont elle profitait, la garce, et lorsque, enfin, il atteignait son plaisir il était trop épuisé pour songer à manifester ses propres caprices. Et elle recommençait le matin si bien qu'il arrivait au laboratoire dans un état second. Pour se requinquer il avalait une dose encore plus forte que celle de la veille. Il fallait que cela cesse sinon il ne pourrait plus travailler. Et ce qu'ignoraient ces deux-là, Opérasque et sa putain, c'est qu'il venait de faire une extraordinaire découverte. Parce que, désespérant d'obtenir une dispersion future des poussières lunaires, il avait consulté de très anciennes archives auxquelles il n'avait jamais accédé. Autrefois il était l'ennemi numéro un des Aiguilleurs. Il appartenait aux Rénovateurs du Soleil, branche scientifique, l'autre regroupant des adeptes ignares se fiant à l'alchimie, à l'astrologie et à la magie pour ressusciter l'astre solaire. Pourchassé, enfermé dans un train pénitentiaire, délivré par Liensun, le fils de Lien Rag, il n'avait jamais consulté ces précieuses archives sur l'explosion lunaire de 2050 et les observations qui en avaient été faites.

— Alors, cher professeur, Cristella me dit que vous êtes dans des dispositions superbes et que vos petites cellules grises fonctionnent à merveille. Vous allez nous sortir prochainement une découverte révolutionnaire qui résoudra tous nos problèmes, je pense ?

— Si vous attendez de moi la mise en chantier d'un satellite aussi gros que le Bulb, demandez donc aux Néos de tenir leurs promesses et de nous remettre les études et les plans qu'ils possèdent. Ce qui a demandé cent ans à nos ancêtres pour envoyer dans l'espace des stations importantes, je ne peux le faire en quelques jours.

Du coup Opérasque perdit son air bon enfant et son visage se durcit.



— Je croyais qu'une première leçon vous suffirait, dit-il entre ses dents. Cristella s'est donc trompée sur votre compte ?

— Croyez-vous que je vais me contenter d'une garce qui me viole littéralement chaque soir et chaque matin ? Elle m'utilise comme un godemiché, pas autre chose. Sans mes habitudes anciennes je ne suis bon à rien. Vous me jugez avec dégoût à cause de mes penchants, mais chez mes petites amies il n'y a pas que la fraîcheur physique qui m'intéresse mais aussi celle de leur personnalité, pour ne pas employer le mot galvaudé d'âme. Auprès d'elles je retrouvais ma propre innocence, et mon cerveau se lavait de tout ce qu'il a enregistré depuis quatre-vingts ans pour se nourrir des véritables sources de la connaissance. Avec elles j'aurais pu progresser plus vite, mais avec cette messaline pas question !

— Quelle messaline ?

— Rien, une bêtise. Je suis sur quelque chose d'assez important. Je dois même dire une trouvaille qui pourrait se révéler inouïe, mais ce n'est pas l'Aiguilleuse machin, la voyageuse Cristella qui m'inspirera. Redonnez-moi l'espoir, la vie, le bonheur avec un petit trio charmant.

Opérasque en resta frappé de stupeur. Le bonhomme lui répugnait. Dans sa vie tortueuse d'Aiguilleur il avait lui-même usé de procédés ignobles, mais cette obstination naïve dans un vice inacceptable le laissait pantois. Tous les hommes et femmes dont il avait pu juger le niveau d'ignominie, Charlster les laissait à des encablures, devenait le monstre le plus incroyable. Un psychopathe doublé d'un génie incontestable.

— Vous avez cru me mater et il est vrai que je me suis senti très malheureux au point de songer à mourir. Il y a ici de quoi me foudroyer en une seconde. Vous m'avez imposé cette mégère, oui mégère pour aussi jolie et bien faite qu'elle soit. Je n'en veux plus, foutez-la aux ordures, aux oubliettes, envoyez-la violer d'autres bonshommes mais je ne veux plus la voir, même pas dans mon labo. C'est une assistante très au-dessus du niveau mais je m'en passerai.

Malgré lui Opérasque regarda en direction de Cristella penchée elle aussi sur son ordinateur. Il connaissait l'ardeur érotique de cette fille, en avait usé mais à sa façon. Elle avait répondu à ses volontés avec brio et enthousiasme, même s'il l'avait quelque peu marquée en se laissant aller à ses goûts. Il aimait assez frapper ses partenaires, en arrivait parfois à pousser trop loin ces corrections mais Cristella avait fait front. Il allait donc devoir la faire partir de ce labo, la diriger vers un autre lieu de travail. Il regrettait qu'elle n'ait pas compris ce qu'elle devait faire avec le vieux. Elle l'avait pris d'assaut comme une walkyrie là où il aurait fallu jouer les geishas. Il avait commis une lourde erreur. Maintenant le vieux essayait le chantage, mais qu'avait-il donc

découvert qui lui permette d'avoir une monnaie d'échange ?

— Vous auriez donc subitement, alors que vous pataugiez lamentablement dans vos recherches, fait une trouvaille de quelque importance ?

— D'ici quelques jours vous regretterez, aurez honte d'avoir essayé de la minimiser, voire de la tourner en ridicule. Je dois maintenant travailler là-dessus. La présence de cette furie, ces ardeurs déplacées matin et soir m'ont déséquilibré et j'ai besoin de reprendre ma vie banale en compagnie d'amies compréhensives.

— Je n'ai aucune raison de vous faire confiance quand je fais le triste bilan des quinze dernières années. Un satellite gros comme mon poing, à peine plus et une entaille minime dans la Ceinture de Feu. Lorsque je vous ai sauvé la vie en vous faisant enlever de Lacustra City, cette station sur pilotis qui devait être emportée par un raz de marée géant, un tsunami effroyable, vous m'aviez dit que dans les dix ans la Terre aurait retrouvé sa carapace de glace et que les réseaux ferrés s'y multiplieraient, si bien que la société ferroviaire serait à nouveau rétablie, une société unique, une Compagnie omnipotente. Vous n'avez pas tenu parole et l'absence de ces plans et de ces données que les Néos ne nous ont pas cédés ne justifie en rien votre échec. Vous ne réussissez même pas à disperser un petit kilomètre carré de poussières. Et si existe cette entaille ridicule dans le fin fond du Pacifique, c'est un pur hasard. Vous n'avez pu cacher à vos collègues que vous ne saviez même pas comment vous vous y étiez pris pour l'obtenir.

Charlster l'admettait, ne baissait pas la tête mais regardait son écran avec un demi-sourire.

Cristella, semblant absorbée par le sien, surveillait les deux hommes à l'aide d'un miroir qu'elle avait disposé sur sa table depuis le début de son offensive contre Charlster. Maintenant il lui servait pour les examiner. Elle avait l'impression qu'Opérasque devenait perplexe. Qu'il se laissait impressionner par la véhémence du vieux, lequel était en train de faire son procès. Elle savait qu'il n'appréciait que modérément de devenir un jouet entre ses mains alors qu'il avait besoin de poupées fragiles, impubères comme jouets. Elle comprenait assez vite qu'elle avait perdu la partie, que le vieux cochon avait regagné la confiance d'Opérasque. D'ailleurs il lui montrait quelque chose sur son écran d'ordinateur et le grand maître Aiguilleur se penchait, paraissait tout à coup effaré. Cristella se disait que pour rentrer en grâce elle devrait se livrer pieds et poings liés à Opérasque. Elle n'appréciait que modérément ses procédés brutaux mais elle s'y soumettrait et un jour elle aurait sa revanche sur le vieux Charlster.

## CHAPITRE 19

Toute la génération des Neveuxgrands, ils abandonnaient la désignation de génération Titane, se réunit pour entendre le récit de Nona-Nona qui avait accompagné le Conseil du Tabernacle chez le pape. Tom-Tom était d'ailleurs trop heureux que le garçon explique à ses amis les accords intervenus entre le Vatican et les Simone. Très imbu de son nouveau rôle d'informateur, Nona-Nona fit une entrée solennelle une fois les autres installés. Il portait sur un coussin le cadeau que lui avait donné Pie XIII en personne et le montra en silence. Il s'agissait d'un crucifix en or auquel on avait adjoint un chapelet de jade. Le tout circula de main en main dans un silence impressionnant jusqu'à ce qu'une fille, Lan-Lan, s'écrie que ce symbole d'une religion étrangère ne devait être considéré que comme une curiosité, sans plus.

— Nous sommes des Simone, nous avons un territoire mobile, notre chère *Chimère*, et notre culte est celui du Tabernacle pas autre chose. Nous ne devons pas l'oublier.

Nona-Nona lui jeta un regard rancunier car elle venait d'égratigner sa petite gloire. Il se rattrapa aussitôt en annonçant que le pape avait confié à Tom-Tom un secret extraordinaire.

— Il a eu une révélation ? ricana Lan-Lan.

— Un envoyé spécial de Sa Sainteté va embarquer à bord. Il sera accompagné de quatre autres prélats. Ils auront plusieurs cabines à leur disposition, dont une qui deviendra un endroit de culte où cet envoyé pourra dire la messe chaque matin. Nous lèverons l'ancre dès que la délégation sera installée.

— Vous l'entendez ? Maintenant il appelle ce pape Sa Sainteté. Va-t-il se convertir à la religion des Néos ? Allons-nous accepter que notre unique représentant se laisse impressionner à ce point par un bonhomme qui porte une tiare sur la tête et reçoit assis sur un trône en or ?

— Tais-toi, Lan-Lan, laisse Nona-Nona s'exprimer.

— Je ne me suis pas converti à cette religion mais je respecte des gens qui nous ont communiqué l'un des plus grands secrets de notre époque. Quand vous le découvrirez vous apprécierez mon comportement, mais pour le moment j'ai juré de ne pas en dire un seul mot.

— Nous lèverons l'ancre mais où irons-nous ? demanda un garçon.

— Vers l'est, vers l'extrême est. Nous allons même forcer la vitesse pour parcourir au moins six cents milles par jour.

— Six cents milles ? Cela représente vingt-cinq nœuds de moyenne, s'écria Rol-Rol effaré.

Il travaillait dans les machines de propulsion, les turbines de la salle des machines tout au fond du voilier.

— Nous n'utiliserons guère les voiles, dit un gabier.

— Certainement pas. Tom-Tom demande des volontaires, autant de filles que de garçons, quatre et quatre pour le service des invités. Il faudra leur apporter leurs repas, leur linge, nettoyer les cabines, faire le ménage.

— Nous voici devenus les domestiques de ces gens-là, cria Lan-Lan avec rage. C'est cela votre accord ? Nous sommes les Simone, des gens indépendants, qui disposent de leur propre énergie, de leur propre économie et vous faites venir des étrangers, contrairement à notre règle vieille de plusieurs milliers d'années.

Mais des doigts se levaient et Nona-Nona n'avait que le choix. Il commençait de désigner les futurs employés au service des Néos, lorsque Lan-Lan fit remarquer que c'étaient les plus grands qui avaient été sélectionnés.

— Tu fais de la ségrégation, Nona-Nona, et ton cent dix centimètres ne t'autorise pas à dédaigner les plus petits.

— Mais que veux-tu donc ? demanda Nona-Nona avec un sourire triomphal. D'un côté, tu rejettes l'idée de servir les Néos et de l'autre tu veux qu'on leur envoie des volontaires.

Tout le monde éclata de rire et vexée la jeune fille se tut. Nona-Nona décida alors que chaque jour un des désignés serait remplacé par un qui ne l'avait pas été.

— Le voyage durera bien une dizaine de jours. Ainsi tout le monde ou presque sera choisi.

Les envoyés spéciaux du pape arrivèrent le lendemain à bord de plusieurs pirogues avec une quantité impressionnante de bagages. La délégation était conduite par monseigneur le cardinal Etienne de la Couronne d'épines. Les quatre autres étaient un archevêque et trois évêques. L'un de ceux-ci, M<sup>gr</sup> Louis du Saint Sépulcre, expliqua à Tom-Tom qu'ils apportaient leur

propre nourriture et qu'il surveillerait en personne la confection des plats qui leur étaient destinés. Lorsque la nouvelle fut connue, Lan-Lan se répandit dans tout le navire pour soulever l'indignation des Simone.

— Ils ne veulent ni de nos carolus, ni de nos animaux d'élevage, ni de nos cultures de légumes. Ils nous méprisent alors qu'ils ont besoin de nous. Il faut que nous sachions pourquoi nous devons les tolérer chez nous.

Jusqu'à ce que la destination de cette croisière fut connue, la jeune fille ne cessa de vouloir soulever l'opposition des Simone contre le Conseil du Tabernacle, et surtout contre Nona-Nona. Un des amis de ce dernier lui révéla alors que la jeune fille était amoureuse de lui depuis longtemps, mais qu'elle le haïssait désormais à la suite d'une déclaration qu'il avait faite.

— Tu as affirmé que tu épouserais une fille qui dépasserait les cent centimètres. Or elle n'en fait que quatre-vingt-dix-huit. Tu comprends tout maintenant.

— Et je n'ai pas fini de grandir, se rengorgea Nona-Nona. Je suis sûr d'atteindre et de dépasser le cent vingt.

Il avait en vain exigé de changer son nom en celui de Neveugrand mais le Conseil avait refusé sa proposition. Sa mère lui avait alors conseillé de choisir le nom de Centdix mais il lui avait rétorqué que si dans deux ou trois ans il grandissait il devrait encore changer.

Au bout de quelques jours d'une forte moyenne de croisière les protestations affluèrent au Conseil du Tabernacle. Les trépidations de la *Chimère* dues à la poussée maximum des turbines gênaient la population. Toute l'infrastructure vibrait et ce perpétuel tremblement nuisait au sommeil et à la vie normale. On en revint donc aux vingt nœuds à l'heure. M<sup>gr</sup> Etienne de la Couronne d'épines accepta cette baisse de régime. Il était conciliant, discutait gaiement avec les garçons et les filles qui faisaient le service. Par contre Louis du Saint Sépulcre ennuyait fort les cuisinières avec ses exigences. Il ne voulait pas qu'on cuise les aliments de la délégation dans les ustensiles où mijotait la viande de carolus ou les légumes cultivés hors-sol. Il avait des malles pleines de conserves diverses au contenu inconnu des Simone. Bien entendu, Lan-Lan se faisait l'écho du mécontentement de ces femmes pour le rapporter un peu partout, si bien que le Conseil du Tabernacle la convoqua et lui infligea trois jours de travail dans la salle des machines, à fond de cale, là où régnaient une chaleur atroce et des relents d'huile suffocants.

Mais de la chaleur on en souffrait ailleurs que dans la salle des turbines, au fur et à mesure qu'on fonçait vers l'orient. La route du voilier déviait peu à peu vers le nord, se rapprochait de la zone extrême au-delà de laquelle toute

vie devenait impossible.

— Oui, nous nous rapprochons du Capricorne, reconnu Tom-Tom au cours d'une réunion publique sur le pont arrière, mais nous devons nous habituer peu à peu à la chaleur pour affronter ce qui nous attend. Nous sommes, je ne vous le cache pas, dans une certaine incertitude, et nous allons prendre des risques considérables. Mais si nous réussissons nous ne pourrons jamais oublier ce triomphe-là.

— Qu'avons-nous besoin d'un triomphe ? lui demanda un vieillard amputé des deux jambes à la suite d'un accident.

Il était tombé à l'eau depuis la mâture et un requin lui avait broyé les deux membres.

— Lorsque vous en connaîtrez la raison vous ne poserez plus ce genre de question. Je vous rappelle que nous avons à bord une jeunesse importante qui, vous ne l'ignorez pas, est en train de rompre sur tous les plans avec notre routine ancestrale. Ils ont inversé la chute vertigineuse de nos tailles qui menaçaient de passer en dessous des soixante, et avec ce retour vers une stature normale ces jeunes gens ont de légitimes prétentions. Nous ne pouvons continuellement tourner en rond autour du continent Antarctique.

— Ne nous dites pas que vous avez l'intention de franchir la Ceinture de Feu, hurla le mutilé. Nous grillerons avant d'atteindre l'équateur et seuls les cachalots et les baleines peuvent plonger assez profondément pour franchir cette muraille de chaleur. À moins que *Chimère* ne plonge elle aussi, je ne vois pas ce que vous manigancez avec ces bonshommes revêtus le plus souvent de robes.

Les prélats effectivement ne portaient guère d'autres vêtements que des soutanes, parce qu'elles étaient plus légères et permettaient une ventilation du corps. La température moyenne dépassait désormais les trente-cinq degrés, même la nuit.

On aperçut des animaux marins morts ébouillantés, des dauphins, des baleines et d'énormes cachalots qui dérivait vers le sud. Certains avaient explosé sous l'effet de la décomposition et répandaient des gaz empuantis. L'approche de cette zone, dans cette odeur violente de mort, commençait de peser sur le moral des Simone et les protestations ne cessaient plus. Lan-Lan ayant terminé sa punition ne se privait pas d'exciter les esprits.

Les brumes crevaient parfois en pluies brûlantes qui obligeaient tout le monde à se mettre à l'abri. Les nuées ardentes menaçaient.

## CHAPITRE 20

La petite imprimerie du journal *Kerguelen Express* sortit une édition spéciale pour expliquer à la population la présence d'un Roux obligé de vivre dans un environnement réfrigéré, ce qui entraînait une dépense élevée d'énergie et donc d'huile de cachalot. Lien Rag qui avait rédigé l'article expliquait que cet envoyé du Peuple du Froid, Jdriège, était le fils de son fils Jdrien et que les Roux consentaient à céder un important quota de chasse. Les quantités d'huile autorisées pour la chasse aux éléphants de mer, aux phoques et aux manchots fourniraient à la République des Kerguelen près de trois mois de consommation normale pour la fourniture d'électricité. Si bien qu'avec les apports des campagnes baleinières l'année à venir s'annonçait bien moins difficile que les précédentes. La consommation par tête d'habitant serait augmentée de vingt-cinq pour cent de ce qu'elle était.

Une frange de la population resta hostile à la présence de Jdriège, et un tract déclara que Lien Rag sacrifiait tout à son petit-fils, qu'on aurait pu se procurer encore plus d'huile en affrontant les Roux sans tenir compte de leur refus.

Le baleinier *Dragon* commandé par Farnelle et Danglov avait déjà rejoint une colonie d'éléphants de mer au sud de l'Antarctique, en compagnie du bateau de Gdami et de Zabel. On commençait un abattage mesuré des animaux. Au lieu de faire quatre campagnes aux cachalots, le navire en ferait douze pour rapporter cette huile d'éléphant, la meilleure qui soit.

Malgré les réticences de Lien Rag, Fleur revêtue d'une combi-iso passait des heures en compagnie du jeune Roux et lui apprenait la langue des Hommes du Chaud. En échange elle étudiait celle des Roux qui n'était qu'un dialecte oral de deux cents mots environ, le reste s'exprimant par des mimiques, des gestes et dans le cas de Jdriège par télépathie. Fleur, après plusieurs semaines de relations avec son neveu, n'en revenait toujours pas de recevoir les messages, les explications de Jdriège de cette façon imagée.

— Il est d'une grande intelligence et apprend vite, disait-elle à son père qui, le soir venu, confiait à Jael ses inquiétudes.

— Je crains qu'elle ne s'attache à Jdriège de façon trop... Tu me comprends.

— Tu crains qu'elle n'en tombe amoureuse, dit la jeune femme ironique.

— C'est son neveu, qu'on le veuille ou non, et de plus il vit dans un autre monde, une autre sphère. Cinquante degrés de température les séparent. Et puis Kurty est amoureux d'elle et j'aurais préféré qu'elle prête plus d'attention au fils de mon vieil ami mort. C'est un garçon très bien, très courageux. Ce qu'il fait avec son baleinier à chacune des campagnes de chasse est tout de même un exploit.

— Oui mais c'est Jdriège qui plaît à Fleur.

— Elle t'a fait des confidences ?

— Non. Mais elle est très enthousiaste quant aux progrès de son élève.

Chaque matin Lien Rag rendait visite à son petit-fils qui disposait, dans une cabane en pierre, d'un espace convenable où la température ne remontait jamais au-dessus des moins vingt-cinq. Jdriège se nourrissait de chair et de graisse de phoque mais peu à peu Fleur l'initiait à d'autres nourritures. Le garçon accueillait son grand-père par quelques mots d'anglais et peu à peu ils purent soutenir une conversation. Parfois Lien Rag ôtait son intégral, l'espace de quelques minutes, mais lorsqu'il sentait que la vapeur de sa respiration gelait en glaçons lui bouchant le nez il reprenait sa cagoule.

Jdriège n'oubliait pas la raison de sa présence auprès de son grand-père. Chaque matin il lui demandait s'il avait appris quelque chose sur le vol des cadavres de Jdrien, Jdrou et Jdrièle. Lien Rag avait contacté certains gangs qui se déplaçaient sur de vieux rafiots à bout de souffle, s'abritaient dans des îlots arides ou dans les cavernes de glace de la banquise, mais jusqu'ici il n'avait obtenu que peu de chose.

Certains anciens Harponneurs de la Guilde venaient commercer dans les Kerguelen. Ils pratiquaient le troc, proposant des métaux rares, des tissus anciens, des bijoux et des pièces d'or en échange de nourriture. Ils achetaient surtout des moutons dont l'élevage s'était développé dans l'archipel, mais Lien Rag veillait à ce que ces ventes ne dépassent pas un certain nombre de têtes. L'économie en aurait été bouleversée. Ils avaient aussi des fûts d'huile d'origine douteuse. Lien Rag interdisait qu'on leur en achète mais les compagnons de Porgest, ce dissident ayant créé une colonie dans un îlot de l'archipel, étaient preneurs.

— Mon peuple, expliquait Jdriège, patientera jusqu'à ce que je retourne auprès d'eux. Si je n'ai pas retrouvé les corps de mon grand-père réel, de ma grand-mère et de mon père ils décideront de partir à leur recherche. Ils traverseront à la nage jusqu'aux îles habitées, envahiront toutes les terres des Hommes du Chaud pour les fouiller.

Peu de personnes aux Kerguelen étaient au courant de ces menaces. Lien



Rag n'en avait confié le secret qu'à son entourage. Le Conseil élu par exemple l'ignorait. Il essaya de faire comprendre à son petit-fils que c'était peut-être le but recherché par les ravisseurs : obliger les Roux à quitter l'Antarctique pour prendre leur place et ravager les troupeaux de ces animaux porteurs d'huile.

Bientôt Jdriège put endosser une combi-iso fabriquée à son intention. Elle lui garantissait une température de moins vingt-cinq degrés mais la consommation électrique était pour l'instant trop importante, aucune pile ne pouvait tenir assez longtemps et le garçon, s'il pouvait sortir de sa cabane réfrigérée, devait régulièrement trouver à brancher sa prise d'alimentation. Mais cette petite autonomie entre deux recharges, soit vingt à trente-cinq minutes, lui permettait d'aller et venir, de découvrir la cité des Kerguelen, Cooktown, du nom du glacier disparu qui cinq ans plus tôt alimentait encore en eau douce la colonie. Jdriège avait été tout d'abord l'objet de la curiosité générale et les plus jeunes enfants s'enfuyaient en découvrant cette sorte de robot qui marchait lentement dans les rues. Mais ce qui lui plaisait surtout c'était de s'installer en compagnie de Lien Rag, Jael et Fleur dans leur maison et de discuter avec eux en mélangeant l'anglais et le roux.

Le jour où le *Dragon* revint les cales pleines, et même des fûts empilés sur le pont, le sentiment de la population changea et dès lors Jdriège fut bien mieux accueilli. Certaines entreprises lui firent visiter leur atelier et il fut surpris de voir des machines qui filaient et tissaient la laine des moutons locaux, d'autres qui fabriquaient des matériaux composites et des objets manufacturés. Une usine d'ustensiles de cuisine le ravit et on lui offrit une casserole qu'il emporta comme une relique.

Au sujet des moutons, une situation nouvelle inquiétait tout le monde. Les lapins refaisaient une apparition et dévoraient l'herbe des ovins, creusaient des terriers peu profonds où les animaux se brisaient les pattes quand ces galeries s'effondraient sous leur poids. Lien Rag savait que jadis la colonisation de l'archipel avait été ruinée par ces lapins.

Jdriège apprit que son père avait un demi-frère nommé Liensun et demanda où il était.

— Il accompagne Kurty, le patron d'un baleinier. Il voulait surveiller les moteurs de ce bateau pour essayer d'économiser leur consommation.

Lien Rag redoutait le retour de la *Salamandre* car Kurty découvrirait vite l'attachement de Fleur pour son neveu et les regards d'adoration que ce dernier dédiait à la jeune fille. Depuis la mort de Jdrien les deux hommes s'étaient rapprochés mais son fils cadet était devenu assez sombre de caractère. Lui qui était un aventurier sans scrupules, un créateur d'entreprises folles, s'occupait de mécanique pour combattre l'ennui. Il avait espéré que le dirigeavion reprendrait un jour du service mais le manque d'huile le

consternait. Ann Suba l'avait suivi à bord du baleinier car elle aussi ne comprenait pas que l'on ne fasse pas un effort pour que l'appareil puisse voler. Elle ne supportait ni leur isolement dans cet archipel, ni que les deux navires baleiniers ne rompent jamais leur rotation de chasse pour aller voir ailleurs ce qui se passait. En Patagonie par exemple.

Un matin la Sécurité arrêta un individu qui se cachait dans une caverne de la péninsule Courbet. Lien Rag avait retrouvé dans un vieil atlas les cartes de l'archipel et avait voulu que chaque endroit soit désigné par ces noms anciens. Personne ne savait qui étaient Cook, Courbet, Loranchet ou MacCormick mais peu importait. Le suspect avoua qu'il avait appartenu à la Guilde des Harponneurs et déclara qu'il avait quelque chose à confier au caudillo de l'archipel.

— Ici il n'y a pas de caudillo, mais un président élu, lui dit le lieutenant de la Sûreté.

Lien Rag accepta de le rencontrer. L'homme, hirsute et affamé, était en train de dévorer dans sa cellule lorsqu'il se présenta à lui.

— Je vous reconnais. J'avais vu une photo de vous dans un journal du temps où la Guilde dirigeait l'Antarctique. C'était le bon temps. Je veux m'installer ici, travailler et vivre tranquille. En échange je vous propose de vous révéler que c'est le gang Percy qui a violé les tombeaux de votre fils Jdrien et de sa mère. On les a richement payés pour faire ça. Le gang Percy est installé à l'est sur un îlot rocheux. Mais ils sont sacrément armés. Ils se livrent à la piraterie tout autour de l'Antarctique. Mon nom est Glasker.

— Qui les a payés pour cette violation de sépulture ?

## CHAPITRE 21

L'hydravion se posa enfin sur la retenue de Nahuel Huapi en début d'après-midi, par une chaleur atroce qui renforçait le débit des nombreuses cataractes se jetant dans le lac. Des brumes épaisses gorgées d'eau se traînaient à la surface, escamotant le plus souvent l'appareil et le canot qui amenait vers l'appontement Benfield en compagnie de son état-major. Les hommes débarqueraient plus tard, lorsque le grand radeau de transport serait mis à l'eau.

Le plus rapidement possible ils se retrouvèrent dans le wagon relativement climatisé de Yeuse, et Benfield dégrafa sa combinaison de combat avec soulagement.

— C'est pire que tout ce que j'ai vécu, dit-il.

— Vers les cinq heures la chaleur tombe d'un coup et le froid arrive en moins d'une heure pour atteindre les moins vingt.

Tandis qu'il buvait du maté glacé elle le mit au courant de la situation. Il ne fut pas tellement surpris que la Caste possédât dans la région des installations clandestines.

— Mais je ne pense pas qu'un dirigeable puisse rester en vol stationnaire durant les heures les plus chaudes ; la nuit certainement. Cette base était donc en relation directe avec le Bulb, ce satellite animal où votre ami Lienty Rag séjourna de longues années ? Mais le Bulb est mort, s'est abîmé dans le Pacifique. À quoi peut-elle servir ?

— À garder des relations radio avec l'hémisphère Nord malgré la Ceinture de Feu. Mais nous estimons qu'ils se livrent à d'autres activités et Gus, je veux dire Lienty Ragus, est allé y voir d'un peu plus près.

Dans les jours qui suivirent, Benfield fit arrêter l'ingénieur en chef Manerez et son interrogatoire commença. Il fit patrouiller dans les fameux canyons mais ses hommes ne découvrirent pas grand-chose. Les avalanches de glace se succédaient de façon si bizarre que Benfield survola au petit matin, bien avant que la chaleur fut à son zénith, différents plateaux et découvrit un campement dissimulé dans une caverne naturelle. Dans la nuit qui suivit une vingtaine de parachutistes sautèrent à proximité et investirent l'endroit.

— Mes hommes ont arrêté trois Aiguilleurs en grande tenue et une

vingtaine de paysans embrigadés de force au creusement de la caverne. Tout le travail se fait à la barre à mine, sans explosifs pour ne pas attirer l'attention. Je viens de recevoir des photographies par radio. Il s'agit d'un véritable réseau de salles immenses parcourues par des voies ferrées. Mes hommes ont progressé à l'intérieur de deux kilomètres. Je leur ai ordonné de ne pas aller plus loin et de consolider leur position à tout hasard. Les paysans affirment qu'une centaine des leurs doivent se trouver tout au fond en train d'attaquer la roche. On les a aussi forcés à déclencher des avalanches dans les canyons.

Cette nuit-là Gus envoya un message. Lui et sa petite escorte approchaient du complexe Ramin. Ce fut un télex que Yeuse put relire avec attention. À plusieurs reprises cette troupe de six personnes avait côtoyé des crevasses, des glaciers d'où montaient des vapeurs très chaudes, et une vague rumeur, que Gus attribuait à l'existence de fleuves sous-glaciaires alimentés par l'eau de fonte. À la demande de Yeuse le jeune ingénieur de la distribution électrique s'enquit auprès des locaux pour savoir si une activité volcanique s'était manifestée dans le temps, mais il n'existait aucune relation ancienne, orale ou écrite de ce phénomène. Et le message suivant de Gus fut encore plus alarmant car il avait relevé une forte radioactivité à la sortie d'une de ces crevasses.

Benfield fit alors répertorier les archives des Aiguilleurs arrêtés dans cette caverne clandestine qu'il baptisait Caouatcha, du nom d'un ancien village proche de là. Et ce fut un manuel d'*Instructions Ferroviaires* datant de vingt-cinq ans qui leur donna la clé de l'énigme.

— Un réseau sous-glaciaire de tunnels ferroviaires distribuant toute la cordillère des Andes, du temps de Lady Diana ? s'étonna Yeuse. Mais lorsque je lui ai succédé je n'en ai rien su.

— Et tenez-vous bien, dit Benfield. Ce sont des locomotives nucléaires qui y circulaient à grande vitesse.

— Mais ces réseaux sont inutilisables, maintenant que les glaciers se mettent à fondre dans la journée. Même si la nuit le froid en retarde la disparition ils finiront par ne plus exister d'ici quelques années. Croyez-vous que des locomotives nucléaires hors d'usage répandent leur radioactivité mortelle autour d'elles ?

Personne ne put répondre, et surtout pas Gus qui dès ce jour-là ne donna plus de nouvelles. Yeuse souhaitait que Benfield aille survoler ces altiplanos en fin de nuit, mais le chef d'état-major repoussait cette éventualité. Il avait envoyé de nouveaux renforts dans la caverne de Caouatcha pour en poursuivre l'exploration, et Yeuse le soupçonnait d'avoir une idée préconçue.

— L'hydravion va retourner à Punta Arenas embarquer une centaine

d'hommes supplémentaires, lui annonça-t-il. Ce qui se passe ici est d'une trop grande importance pour qu'on n'aille pas jusqu'au fond des choses.

— C'est-à-dire au fond de cette caverne, ricana Yeuse, pendant que Lienty Rag est peut-être dans une situation difficile ?

Dans la nuit, la radio du gouvernement annonça que des troubles opposaient la population à des groupes de réfugiés ayant envahi la ville pour piller les magasins d'alimentation et les entrepôts de vivres officiels.

— Nous rejoignons la capitale, annonça-t-elle à Benfield.

La mort dans l'âme, elle embarqua en compagnie de son chef d'état-major qui avait confié les opérations locales à son adjoint direct, le colonel Madrisos.

— Ils vont poursuivre la progression dans cette immense suite de cavernes. Les paysans du coin m'ont affirmé qu'ils creusent depuis vingt ans et que des centaines de pauvres diables ont péri dans ces travaux inhumains. Je vais faire exhumer certains cadavres d'un cimetière que nous avons retrouvé dans ces réseaux souterrains, pour savoir de quoi ils sont réellement morts. D'épuisement d'accord, mais peut-être aussi d'avoir approché des sources radioactives. Dans les équipements neufs de ce camp il y avait des combinaisons de techniciens atomistes.

À Punta Arenas la situation était bien plus grave qu'annoncé. On se battait non loin de la Présidence et les réfugiés étaient dotés d'armes à répétition, si bien qu'ils avaient pu balayer la résistance de la police locale et que désormais c'était l'armée qui contre-attaquait.

— Mais qui leur a fourni ces lance-micromissiles ? demanda Yeuse.

— A-t-on voulu nous éloigner des altiplanos et du complexe Ramin ? fit Benfield songeur. Dans ce cas les Aiguilleurs seraient les fomentateurs de troubles. Donc ils sont encore par ici.

## CHAPITRE 22

Cette nouvelle campagne baleinière avait déjà fort mal commencé, et l'équipage superstitieux redoutait que la *Salamandre* ne connaisse une destinée tragique. Leur capitaine Kurty avait d'ailleurs réembarqué, l'air sombre, abrégeant les travaux de nettoyage de la mâture et de la coque. Les hommes murmuraient qu'il avait éprouvé une grande déception en apprenant que ce Roux, ce sauvage venu de l'Antarctique qui prétendait être le petit-fils du président Lien Rag, était tout le temps fourré avec la fille de ce dernier, Fleur. Les gabiers en plaisantaient à mi-voix. L'un d'eux avait fait remarquer que ce Jdriège devait constamment endosser une combi-iso le protégeant du chaud et ne pouvait la quitter sans risquer sa vie, mais un autre, âgé d'une cinquantaine d'années, avait parlé des mystérieuses cryo-hormones qu'il avalait jadis quand il voulait rencontrer une fille rousse :

— Il y a trente ans certaines se prostituaient et elles-mêmes avalaient des hormones pour pouvoir rester en notre compagnie durant quelques heures.

Comble de malchance, alors qu'on s'était rapproché de la Ceinture de Feu en gagnant encore quelques degrés vers le nord, en subissant des variations de températures insupportables, on n'avait pas rempli le dixième des fûts entassés dans la cale et sur le pont arrière. On devait admettre la terrible réalité, les cachalots épuisés par la traversée sous-marine de la Ceinture de Feu se faisaient rares. Jusque-là on n'en avait tué qu'un seul de petite taille. On s'était rabattu sur des orques, mais à ce rythme-là il faudrait des mois de chasse pour rapporter une cargaison complète.

Le second de Kurty n'était autre que Grathe, le garçon redescendu sur Terre avec Gus et le docteur Isaie, et qui s'était dès lors passionné pour les navires et la navigation. Le docteur Isaie était mort dans un hôpital de Punta Arenas et Grathe ne l'avait jamais oublié. Il avait préféré embarquer pour mener une vie si dure qu'elle ne laissait aucun instant pour se plaindre. Les quarts épuisants se succédaient avec juste quelques heures pour manger goulûment et dormir d'un sommeil de brute. Ce fut lui qui annonça la nouvelle à Kurty :

— Le radio vient de surprendre une émission venant du sud mais à quelques milles de nous. Le voilier la *Chimère* fait route vers l'est-nord-est à une moyenne de vingt nœuds ce qui est considérable. Je sais qu'il possède un moteur nucléaire d'une conception originale mais à cette allure soutenue pendant des jours et des nuits, c'est l'infrastructure qui souffre, notamment la

coque.

— Que disait le message radio ? demanda Kurty.

— Il était codé. L'opérateur utilisait une langue inconnue. D'ailleurs il trébuchait sur certains mots qui pour beaucoup se terminaient par des um et des us.

— Du latin, dit soudain Kurty. Les Néos s'expriment souvent en latin pour qu'on ne comprenne pas ce qu'ils disent. Nous avons appris que la *Chimère* s'est rendue dernièrement dans l'île de la papauté. Et maintenant elle fait route vers l'est en infléchissant légèrement sa direction vers le nord et en envoyant des messages en latin. Étrange, non ?

La mer jusqu'au soir fut plate et vide. Aucun cachalot n'était en vue et pourtant sur une distance de quatre cents milles marins c'était leur zone habituelle d'émersion après des heures d'apnée à mille mètres de profondeur. La nuit arriva et l'on sacrifia du baleinisme pour faire fonctionner les projecteurs, puisant dans les maigres réserves de cette huile de cachalot. S'ils continuaient à éclairer l'obscurité pour trouver des proies ils n'auraient bientôt plus d'huile pour d'autres usages.

Il y eut de nouveaux messages venant de la *Chimère* au cours de la nuit, mais le voilier des Simone avait une centaine de milles d'avance sur le baleinier. Kurty alla se jeter sur sa couchette mais fut incapable de dormir. Il convoqua le chef mécanicien dans sa cabine, lui demanda une évaluation sur les quantités d'huile disponibles.

— Nos réservoirs sont presque vides, dit cet homme.

— Mais dans les fûts remplis combien d'heures de route à haut régime ? Disons une moyenne de douze nœuds.

— Douze nœuds ! s'exclama Hériquel. Mais combien de temps ?

— C'est ce que je vous demande, répliqua sèchement Kurty.

— On ne pourra pas soutenir un tel rythme...

— Vous ne répondez pas à ma question. Dois-je faire le calcul à votre place ?

— Eh bien, huit jours, peut-être dix mais ensuite nous serons complètement à sec, sauf si nous avons la chance de rencontrer une meute de cachalots.

Lorsque l'équipage sut que l'on fonçait vers l'est il manifesta une certaine

inquiétude, mais pensa que le capitaine espérait trouver des cachalots ailleurs. Grathe ne put s'empêcher de poser des questions à Kurty. Il le connaissait depuis longtemps et le fils du pirate l'avait souvent emmené avec lui avant d'en faire son second.

— Je cherche des cachalots, répondit le capitaine avec une froideur qui peina le garçon. Je n'ai de comptes à rendre qu'à Lien Rag, le président de la République des Kerguelen. Je dois revenir les fûts remplis de baleinium et je fais tout pour cela.

— Tu as modifié notre route depuis que nous avons eu ces messages en latin venant du voilier des Simone.

— C'est exact.

— J'y ai réfléchi. Les Simone ont certainement embarqué un ou plusieurs hauts dignitaires néos, des proches du pape. Ils possèdent trois dirigeables qui ne peuvent plus voler faute d'huile pour leur moteur, depuis que les Roux ont mis l'embargo sur la chasse aux éléphants de mer. Tu penses donc que les Simone les transportent jusqu'à un endroit où ils pourront se procurer de l'huile ? Mais pourquoi ne naviguent-ils pas vers le sud, vers l'autre côté de l'Antarctique où les troupeaux de mammifères marins se sont réfugiés ?

— Tu as posé la question et tu y réponds. Pourquoi voguer vers l'est en se rapprochant dangereusement de la Ceinture de Feu ? Nous sommes à la limite du supportable et pourtant nous sommes aguerris. Les Simone et surtout les prélats de Pie XIII ne le sont pas. Donc l'énigme est là avec ses mystères, sans explications pour le moment. Je pense que ce que font les Simone est acceptable par un équipage comme le nôtre. Mais cherchent-ils vraiment de l'huile ?

— Comment pourraient-ils la transporter jusqu'à cet îlot où vit le pape ? La *Chimère*, d'après ce que nous en savons grâce à Lien Rag, possède un moteur nucléaire et des soutes abondamment remplies de nourriture et d'équipements. Les Simone ne pourraient embarquer qu'une quantité très faible d'huile. Mais puisque les cachalots n'apparaissent plus là où nous avons pris l'habitude de les attendre depuis des années, c'est qu'ils empruntent un autre passage. Et qui dit un autre passage sous-entend moins de difficultés, moins d'épuisement. Je veux découvrir cet endroit où les animaux traversent la Ceinture de Feu.



## CHAPITRE 23

— Des îles dans l'espace, des îles lunaires ?

Au début, Opérasque pensait que le vieux savant délirait ou essayait de le bluffer, mais Charlster lui avait mis sous les yeux des rapports rédigés quelque deux mille ans avant leur actuelle époque, où tous les savants terriens analysaient l'explosion de la Lune suite à une trop forte concentration de déchets nucléaires. Et les explications de Charlster soutenaient les constatations de ces spécialistes.

— Même si la masse de la Lune n'est que le un quatre-vingt unième de la masse terrestre, ce satellite ne s'est pas totalement pulvérisé. D'après la majorité de mes collègues de jadis, quatre-vingts pour cent seraient effectivement devenus poussière, mais le reste se compose de roches, d'astéroïdes tournant autour de notre planète. Et d'ailleurs, à l'appui de cette thèse, on retrouva sur Terre et on retrouve encore des fragments de satellites artificiels dont on ne s'expliquait pas l'origine. Ils proviennent de la collision de ces îles lunaires avec les satellites de communication, de surveillance militaire ou scientifique qui se trouvaient et se trouvent encore en grand nombre dans l'espace. Des dizaines de milliers...

— Charlster, comment se fait-il que nos observatoires répandus sur la planète n'aient jamais signalé la présence de ces îles lunaires, puisqu'ils communiquaient en direct avec le Bulb ?

— Peut-être par prudence, pour éviter que des amateurs, des indépendants ennemis de votre Caste, les Rénovateurs du Soleil, ne s'appuient sur cette réalité pour lutter contre votre thèse. Cette thèse qui allait jusqu'à nier l'existence d'une Lune et du Soleil, sans parler des étoiles. D'après ce que j'ai lu en différents endroits ce sont les montagnes lunaires qui ont fourni les plus grandes îles. Et dans l'ordre décroissant on peut citer le mont Hémus qui, voici deux mille ans, était signalé comme une région de forme ovale et de dix mille kilomètres cubes, avec une superficie d'un seul tenant, environ trois mille kilomètres carrés. De petits îlots gravitent autour. Puis vient une partie des monts Rook très déchiquetés et là aussi on trouve une série de surfaces à peu près plates sur deux mille kilomètres carrés, et pour finir Altaï presque rond, presque parfait et mille deux cents kilomètres carrés de surface. Sans les brumes qui nous cachent le Soleil on pourrait les apercevoir la nuit.

— Charlster, je vais alerter ceux de nos observatoires qui fonctionnent

encore. Le plus important, le mieux équipé se trouve dans la cordillère des Andes mais l'ancienne présidente de la Panaméricaine, Yeuse, soupçonne son existence. Quinze ans que je m'obstine sur ces poussières agglutinées en masses informes, impossibles à dissocier à cette distance, mais si nous pouvions utiliser par exemple Altaï comme satellite tout serait différent.

— Et vous allez construire une navette spatiale, ricana Opérasque. Si vous y réussissez comme pour le reste...

— Si vous aviez obtenu les plans que détient Pie XIII nous aurions gagné du temps. Les Néos ont mis la main sur les travaux de la NASA au XX<sup>e</sup> siècle, et plus tard sur les archives de la Société mondiale interspatiale qui succéda à la NASA, et envoya les premiers hommes sur Ophiuchus IV. Il vous faut aussi retrouver Tharbin, l'ancien chef du Consortium des Bonzes. Lui aussi doit posséder des documents. J'ignore lesquels mais n'oubliez pas que voici quinze ans il réussit à mettre la main sur les wagons-mémoires de Karachi Station. Il s'en empara, les fit conduire dans l'extrême Nord sibérien où il a recréé un royaume, profitant de la débandade générale de la Compagnie Sibérienne.

Ce qui agaçait profondément Opérasque, c'était ce rappel constant de la part du vieux savant de ses propres échecs. Charlster était assez malin pour lui faire comprendre que lui aussi était responsable de cette stagnation de leurs travaux. Mais les relations avec Tharbin, comme avec le pape, s'étaient quelque peu dégradées. Pie XIII se trouvait bloqué dans l'hémisphère Sud où son pouvoir se limitait à bien peu de chose. De quoi s'en réjouir d'ailleurs. Tharbin, lui, avait offert à ses frères bonzes un véritable royaume découpé en pleine Sibérienne, entre la Nouvelle-Zemble et la mer des Laptev, limité au sud par le 60<sup>e</sup> parallèle. Les Bonzes y avaient reconstruit une société capitaliste qui chassait sans limites les animaux à huile. La température ne s'élevait le jour qu'à plus huit degrés en été. Des Roux habitaient ce royaume mais vivaient à l'écart tout au nord. Selon une technique nouvelle les Bonzes faisaient circuler des convois sur des rails qu'ils appelaient flottants, sans que l'on sût vraiment ce qu'ils entendaient par là. Ils commerçaient avec toutes les micro-compagnies nouvellement installées dans cette partie nord de l'hémisphère. Aucune ne s'étendait en dessous du 60<sup>e</sup>.

— Il me manque des plans, des études et aussi la technique de fabrication de céramiques spéciales capables d'affronter les hautes températures de l'espace. Aller sur Altaï, par exemple, ne représenterait pas un exploit puisqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle les hommes se rendaient en séjours de vacances sur la Lune. Les navettes ne mettaient que dix heures pour effectuer le parcours à partir d'une base de lancement. Nous n'atteindrons pas tout de suite cette facilité et je pense qu'il nous faudra miser sur une cinquantaine d'heures une fois la navette arrachée à l'attraction terrestre.

— Nous avons retrouvé les travaux des techniciens de Titan, l'ancienne base du Kid, ce gnome qui édifia cette Compagnie de la Banquise qui pendant des années fit trembler la Panaméricaine et Lady Diana. Ses techniciens fabriquaient une céramique de grande résistance, en faisaient des moteurs inusables.

— Je n'ai pas tellement suivi à l'époque le récit de ces affrontements, ricana Charlster amer. Je n'étais qu'un bagnard dans le train pénitentiaire 34, là-bas en Antarctique.

Opérasque préféra ignorer ce rappel du passé. D'ailleurs il n'était qu'un adolescent à cette époque. Il expliqua comment les Aiguilleurs fabriquaient des matériaux en silice dans certaines usines clandestines de la cordillère des Andes.

— Mais là-bas nous avons aussi un autre fabuleux projet dont je ne puis vous parler, car il est tenu secret et toute révélation entraîne la mort. Nous fondons de grands espoirs sur lui. Vous allez sans attendre étudier la possibilité d'un débarquement sur Altaï, mais un débarquement de robots et de matériel pouvant empêcher les poussières lunaires de floculer. Plus tard viendront les hommes qui installeront une base plus efficace que ne l'était le Bulb en fin de carrière.

— Dans ce cas, fit Charlster frémissant d'espoir, quand aurai-je le plaisir d'avoir à nouveau la compagnie de petites amies ? Vous m'avez promis d'y réfléchir.

Bien que conscient de ses propres dépravations, Opérasque frémit de surprendre dans le ton du vieillard le reflet glauque d'une passion sénile.

## CHAPITRE 24

L'îlot de Miserere se dressait comme un donjon austère en un seul bloc et ses sommets crénelés par l'érosion renforçaient son image de château médiéval, du moins dans les souvenirs que Lien Rag avait retenus de ses lectures. Le groupe de ses compagnons n'avait aucune de ses références mais tous examinaient Miserere avec stupeur et méfiance. Arrivant lourdement dans sa combi réfrigérée, Jdriège eut un long regard pour cette masse grisâtre veinée de quartz brillants. Puis il baissa les paupières.

— Il y a une faille minuscule de l'autre côté, au nord. À peu de distance on ne doit même pas l'apercevoir.

La grosse chaloupe de sauvetage équipée d'un puissant moteur contourna l'îlot, protégée par les brumes qui traînaient sur la mer. Jdriège guida le barreur qui put se rapprocher de la façade septentrionale. Lien Rag eut quelque peine à découvrir l'entaille en biseau dans la roche, la situa grâce à un remous à son entrée. Elle s'enfonçait obscure et mal définie dans le cœur même de l'îlot.

— Au fond il y a une grosse barque avec une colonne.

Fleur traduisait. Lien Rag avait en partie oublié le langage compliqué des Roux, n'avait pas la patience de regarder son petit-fils, perdait toutes les nuances de ses explications.

— Il s'agit d'une cheminée. Elle fume en ce moment. Le gang Percy doit utiliser la vapeur comme mode de propulsion.

— Les corps de Jdrien, Jdrou et Jdrièle sont-ils aussi dans cet endroit ? demanda Lien.

— Jdriège ne peut les voir. Il veut nager jusque là-bas, pénétrer dans ce rocher effrayant. Il dit que tu peux lui donner de quoi supporter la chaleur de la mer et de l'air.

Dans cette zone australe la température de l'air était de quinze degrés et celle de la mer de huit, mais c'était encore trop pour le jeune Roux. Lien Rag ne s'attendait pas à cette demande. Il n'avait jamais parlé des cryo-hormones à Jdriège mais ce dernier avait dû lire dans ses pensées. Son premier réflexe fut de répondre qu'il n'en avait pas emporté, mais devant le regard du garçon il haussa les épaules.

— Leur durée est limitée. Il ne peut aller là-bas, visiter cette forteresse et revenir vers nous en deux, trois heures.

— Sauf s'il peut en emporter quelques-unes.

Derrière le verre de son intégral Jdriège souriait avec innocence en regardant son grand-père.

— Je ne devrais lui en donner qu'une autre. Parce que ces hormones sont dangereuses pour l'organisme et parce que ainsi je saurai qu'au bout de cinq heures, s'il n'est pas revenu, il sera temps pour nous d'intervenir.

Avant même que Fleur n'ait traduit sa réponse, Jdriège fit signe qu'il en voulait davantage. Ses progrès étaient rapides dans la langue des Hommes du Chaud. Lorsqu'il eut pris sa première hormone il se retira dans l'entrepont, en ressortit sans sa combinaison isotherme. Sa nudité totale rendit Lien Rag furieux. Il n'osa regarder sa fille à ce moment-là. Le petit équipage de la chaloupe échangea des regards appréciateurs. Jdriège ne démentait pas la réputation de super virilité des Roux. Au moment où il allait se laisser glisser dans l'océan, Fleur s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue. Il ne parut pas surpris et Lien Rag se demanda depuis quand il s'était habitué à cette marque d'affection, insolite pour un Homme du Froid. Il refusa de trop y réfléchir.

Jdriège disparut bientôt aux regards en traversant une longue traînée de brumes, mais sa tête réapparut plus loin.

— Il nage comme un dauphin, fit un marin admiratif.

— Coupez le moteur, ordonna Lien. L'odeur des gaz d'échappement se déporte vers cet îlot.

— Président, les batteries sont en mauvais état. Ce matin nous avons dû démarrer à la manivelle et je vous jure que ce n'est pas un travail facile, protesta le patron Xavery.

— Coupez-le.

L'attente commença et Lien Rag éprouva, pour la première fois depuis que Jdriège était apparu dans sa vie, un sentiment tendre pour ce jeune Roux qui s'en allait affronter seul le gang Percy. Tous ces anciens Harponneurs menaient une vie épouvantable, attaquant les petites colonies dispersées un peu partout dans cette immensité, entre l'ancienne Panaméricaine et l'Australasienne, soit sur dix-huit mille kilomètres environ. Ce Glasker arrêté par la Sûreté des Kerguelen, lui-même ancien Harponneur, avait préféré désertier le groupe, disait-il, plutôt que de poursuivre ces massacres, ces pillages, ces viols. Mais par exemple il n'avait pas dit que l'embarcation de ces bandits fonctionnait à la vapeur, ni que leur bateau s'abritait dans un fjord

étroit. Il décida de garder pour lui ces constatations en souhaitant que ce Glasker ne les ait pas envoyés dans un piège avec de pseudo-révélation.

— Lorsque la nuit arrivera nous nous rapprocherons à la voile.

Tous les bâtiments, du plus petit au plus grand de la République des Kerguelen, devaient embarquer une mâture démontable et des voiles. La rareté de l'huile animale en faisait une obligation.

Une heure plus tard, alors qu'un bref crépuscule dissimulait Miserere, les marins installèrent la mâture, fixèrent les haubans. Et peu après la barcasse se rapprocha de ce donjon sinistre.

— Jdriège vient de me dire que tout allait bien. Le gang s'est réfugié à une trentaine de mètres au-dessus du fjord. Ils utilisent un monte-charge. Jdriège grimpe le long de la paroi abrupte.

La voix de Fleur était haletante, à la limite du sanglot qui encombrait sa gorge. Il la serra contre lui, embrassa sa tête.

— Il est rompu à toutes les difficultés. Ne t'inquiète pas.

Xavery vint leur dire que la côte approchait et qu'il devait affaler la toile, laisser filer l'ancre.

— On va essayer de s'engager dans le fjord, proposa Lien Rag. Le garçon sera peut-être à bout de forces quand il tentera de revenir vers nous.

— Il n'y a peut-être même pas la place de faire demi-tour dans cette crevasse, fit le patron de la chaloupe, hargneux. Nous allons prendre des risques énormes.

— Essayez de culer. À la voile.

— Avec notre poupe au tableau vertical ? Ça ne sera pas commode. D'autant plus que le vent s'engouffre dans ce canyon et se rabat de tous les côtés.

Mais Xavery était un maître de manœuvre capable quand il oubliait d'être un râleur constant. La chaloupe finit par s'engager à reculons dans ce défilé qui amorçait un virage sur la droite. Et lorsqu'ils passèrent ce virage ils aperçurent les lumières à ras de l'eau. En jurant le patron fit abattre la grand-voile. Mais la barcasse continua sur son erre. Par chance le vent soulevait un fort clapot dont le bruit cacha celui de la poupe rebroussant l'eau.

## CHAPITRE 25

Le Conseil du Tabernacle l'avait accepté dans sa délégation auprès du pape. Il était officieusement le représentant de sa génération des Neveuxgrands, mais Nona-Nona n'était pas du tout satisfait. D'abord personne ne l'appelait Centdix, excepté sa mère. Enfin il ignorait tout des conciliabules de Tom-Tom avec M<sup>gr</sup> Etienne de la Couronne d'épines.

L'atmosphère sereine des Simone commençait de se dégrader, ce voyage rapide vers l'est se transformant en une épreuve insupportable. La *Chimère* se rapprochait à chaque heure de la Ceinture de Feu et la chaleur croissait sans cesse. La navigation se faisait dans une puanteur de plus en plus forte et les nuées ardentes visibles au loin effrayaient tout le monde y compris les prélats embarqués. Des cadavres d'animaux marins en pleine décomposition flottaient devant l'étrave, parfois amalgamés en îlots de pourriture que le navire tranchait, soulevant des miasmes écœurants.

Les Neveuxgrands se réunirent pour demander à Nona-Nona d'intervenir auprès du Conseil du Tabernacle :

— Nous ne pouvons continuer ainsi. L'air devient irrespirable et le pont est recouvert à l'avant de chairs putrides. Lorsque l'étrave s'enfonce dans des tas de cadavres ils éclatent et souillent notre chère *Chimère*. De mémoire de Simone notre peuple n'a jamais vécu pareille épreuve. Si Tom-Tom n'y met pas un terme nous entrerons en dissidence. Pour commencer les spécialistes du Tabernacle feront grève ainsi que ceux de l'équipe de nettoyage.

L'intervention de Nona-Nona ne servit à rien. Il en fut ulcéré et ordonna la grève totale. Si bien que tous les services cessèrent, même celui des Néos. Un comité interdit à M<sup>gr</sup> Louis du Saint Sépulcre d'approcher de la cambuse.

Au bout de quarante-huit heures, alors que le navire s'était immobilisé de crainte d'une avarie du Tabernacle, Tom-Tom accepta de recevoir Nona-Nona et lorsque le garçon pénétra dans la salle du Conseil, le président se leva pour venir au-devant de lui.

— Mon cher Centdix, nous sommes l'un et l'autre victimes d'un malentendu. Nous n'aurions jamais dû nous rapprocher ainsi de la Ceinture de Feu avant d'avoir enfin établi un plan de navigation. En réalité M<sup>gr</sup> Etienne attendait des instructions sur son ordinateur, qui sont arrivées cette nuit et qui modifient totalement notre route.

Depuis son îlot, Pie XIII avait enfin fait parvenir à son cardinal le véritable itinéraire que *Chimère* devait emprunter.

— Nous allons, contrairement à ce que nous pensions, descendre vers l'Antarctique car c'est à hauteur du 58° que nous suivrons dans le détail les indications que le Vatican a communiquées.

— Ces instructions, reprit Nona-Nona, cachant mal sa satisfaction d'avoir été appelé Centdix, mais remplaçant le mot indications par celui d'instructions, ce qui laissait entendre que Tom-Tom était aux ordres, en avez-vous l'entière connaissance ? Si les prélats les gardent secrètes nous refuserons de reprendre le travail.

— Nous avons la promesse du pape lui-même que ces secrets nous seront confiés s'ils se révèlent exacts. Nous ne pouvons pas rester dans cette zone où la température avoisine les cinquante degrés, que ce soit le jour ou la nuit. Toi et tes amis des Neveuxgrands serez responsables devant les Simone si par malheur les plus faibles d'entre nous, les bébés et les vieillards devaient en souffrir cruellement, voire en mourir.

— Nous allons en discuter, déclara Nona-Nona impressionné par cette éventualité. Je reviendrai te voir. Ou bien le mieux serait que tu comparaisses devant notre assemblée.

— Le mot comparaître me blesse, fit Tom-Tom sévère. Je viendrai si je le veux.

Malgré les craintes que leur grève ne fasse des victimes, les Neveuxgrands refusèrent de reprendre leur travail et Tom-Tom dut se résoudre deux jours plus tard à les rencontrer. Il répéta que le navire devait descendre vers le sud pour retrouver une température plus clément, avoua que cette route suivie depuis le départ n'avait qu'un but, tromper le navire qui les suivait.

— Quel navire ? cria-t-on de toutes parts. C'est quoi cette manœuvre ?

— Un baleinier, la *Salamandre* appartenant aux Kerguelen et commandé par Kurty, le fils du pirate Kurts mort depuis des années. Nous savons qu'il s'est lancé dans notre sillage car les cachalots deviennent si rares que le capitaine a cru que nous avions un coin de pêche à nous.

— Comment pourriez-vous savoir que ce Kurty s'est lancé à notre poursuite ? cria Nona-Nona, incrédule comme tous ses amis.

— Les prélats néos le savent. Je ne peux vous expliquer comment ils l'ont appris, mais je vous assure qu'ils m'ont affirmé que ce baleinier est sur nos traces. Nous devons même en avoir confirmation sous peu.



— Maintenant nous allons discuter pour savoir si nous reprenons le travail.

— Je vous fais remarquer que nous sommes immobilisés depuis bientôt quatre jours et que la *Salamandre* a pu combler le retard qu'elle avait sur nous. Nous marchions à vingt nœuds de moyenne alors qu'elle atteignait péniblement les douze. Réfléchissez là-dessus, je vous laisse.

Les Neveuxgrands tombèrent rapidement d'accord pour arrêter la grève et attendre que le navire se retrouve dans une zone plus tempérée avant de représenter leurs revendications. Ils ne précisèrent pas ce dernier point à Tom-Tom qui attendait non loin de là, ne voulant pas le rassurer tout de suite, craignant que la rapidité de leur décision ne soit prise pour un manque de maturité.

— Voilà, dit Nona-Nona au président du Conseil du Tabernacle. Nous arrêtons la grève mais quand nous serons dans les 50<sup>e</sup> nous exigeons de savoir plusieurs choses. D'abord comment les Néos ont découvert que le baleinier de Kurty nous suivait et ensuite les secrets inhérents à cette navigation plutôt étrange et difficile.

— Nous essaierons de vous satisfaire, répondit Tom-Tom, car vos exigences sont aussi les nôtres et nous ne sommes pas décidés à devenir les subordonnés de Pie XIII. Notre accord a été sensiblement détourné de son objectif d'entière collaboration en confiance.

La *Chimère* prit donc la route du Sud une heure plus tard et les différents services où les Neveuxgrands travaillaient fonctionnèrent à nouveau.

## CHAPITRE 26

Le *Dragon* revint au bout de trois semaines avec des centaines de fûts remplis d'huile. Les badauds rassemblés sur les quais l'acclamèrent car jamais campagne de chasse n'avait été aussi brève. Depuis que les Roux avaient autorisé la capture des éléphants de mer, la confiance revenait dans la petite colonie et bientôt, pensait-on, les baleiniers n'auraient plus besoin d'affronter les dangers de la Ceinture de Feu pour trouver des cachalots épuisés. D'ailleurs l'huile de phoque, le fuphoc, était bien meilleure que celle des cachalots et n'encrassait pas les moteurs.

Farnelle, Danglov, Ann Suba et Liensun apprirent que Lien Rag se trouvait à l'est, du côté d'un îlot baptisé Miserere et tenu par le gang Percy. Jdriège et Fleur l'accompagnaient.

— D'après ce Glasker, le gang Percy aurait aidé à la violation des tombeaux de Jdrien et des siens et à l'enlèvement des corps.

Liensun décida d'en avoir le cœur net et retrouva ce Glasker qui travaillait dans la colonie pénitentiaire des Kerguelen en bénéficiant, sur ordre de Lien Rag, d'un régime de semi-liberté.

Au début l'homme se montra peu bavard, disant qu'il avait fourni au président Rag toutes les informations utiles mais Liensun lui montra une ancienne carte où figurait Miserere avec en dessous cette mention : « bloc de basalte inabordable ».

— S'il est inabordable, comment le gang peut-il le rejoindre et y vivre ?

Glasker se mura dans un silence obstiné et Liensun, n'ayant jamais eu la patience de son père, décida de frapper fort.

— Je ne te crois pas. Je vais demander au juge d'application des peines de rectifier sa décision, bluffa-t-il, et de t'envoyer dans un autre endroit moins agréable que celui-ci. Et avant que tu n'y arrives ta réputation sera bien établie. On laissera entendre que tu fus l'auteur de viols horribles au sein du gang Percy. Dans moins d'un mois ou tu seras mort ou tu ne vaudras guère mieux.

— Non, ne partez pas, lança Glasker, quand il le vit s'éloigner. C'est vrai que j'ai menti, enfin j'ai raconté n'importe quoi. Il y a ici d'autres Harponneurs que vous ne soupçonnez pas et qui ont fait partie du groupe

dirigé par un certain Porgest dans le temps. Ils s'étaient joints à lui quand cet homme prétendait reconquérir l'Antarctique sur les Roux. Ensuite ils ont bénéficié de l'amnistie, se sont installés dans les Kerguelen avec les autres. J'avais peur qu'ils ne me tuent pour avoir trop parlé. Miserere est, comme vous dites, un bloc inabordable, sauf que depuis que ces vieilleries ont été écrites il s'est fendu sur un côté et permet à un bateau peu important de pénétrer dans un fjord et d'approcher d'une minuscule plage de sable noir. Le gang a installé un ascenseur, un monte-charge plutôt avec du matériel volé. Ils disposent d'un armement important, jusqu'à des lance-missiles et même un radar. Depuis longtemps, ils préméditent d'attaquer les Kerguelen et m'ont envoyé pour persuader Lien Rag de se rendre là-bas. Ils veulent le capturer et faire chanter la colonie d'ici.

— Ils n'ont pas volé le corps de mon demi-frère et de sa mère ?

— Si, mais ils les ont livrés ailleurs.

— À qui ?

— Je l'ignore et même si vous me menaciez de mort je serais incapable de vous le dire.

— Tu as peut-être une idée ?

— Moi, je passais mon temps à installer un réseau électronique sur Miserere. J'ai une formation de spécialiste mais je l'ai caché à votre père. Je n'ai que rarement participé à leurs raids sur les micro-colonies du Pacifique. Mais je sais qu'à plusieurs reprises ils ont rencontré des gens importants. Je me suis mis dans la tête qu'il s'agissait d'Aiguilleurs n'ayant pu rejoindre à temps l'hémisphère Nord et qui se sont regroupés quelque part pour survivre. Mais je n'ai aucune autre information à ce sujet. Il est également possible que Tracy ait des relations avec le Vatican installé vers Euphosia. Tracy est un curieux personnage. Une véritable brute en apparence mais doté d'une intelligence exceptionnelle. Moi, j'ai découvert son petit secret qu'il cache aux autres. C'est un ancien prêtre défroqué mais qui est resté très croyant. Il a installé dans sa cellule un petit oratoire devant lequel il prie à genoux. Je l'ai surpris.

— Aurait-il des contacts avec le pape ?

— Avec la Curie plutôt. Leur bateau, contrairement à ce que j'ai dit à votre père, n'a qu'une apparence de vieux rafiote, mais possède une machine à vapeur très puissante qui peut brûler n'importe quoi dans son foyer. De l'huile, du charbon, on en trouve dans certains coins, du bois d'épave, de la graisse.

— Si mon père essaie de s'approcher de Miserere ils le repéreront ?

— J'ai installé le radar au sommet de ce bloc impressionnant qui surgit de la mer comme un piton. Et si Percy m'a envoyé ici c'était pour vérifier vos équipements électroniques et saborder vos propres radars. Mais j'ai l'impression que vous n'êtes guère équipés en matériel sophistiqué et qu'une seule parabole se trouve au port.

— Existe-t-il une autre possibilité d'approche de l'îlot ?

— Non, aucune. Le gang s'est installé sur une sorte de plate-forme où il a construit des cabanes en bois. Ils sont très bien installés et je peux vous assurer qu'on mène là-bas une vie agréable, même si l'isolement de cet îlot pèse souvent sur le moral des hommes. Il y a quelques femmes, une dizaine. Deux faisaient partie des Harponneurs dans le temps mais les autres ont été enlevées. Toutes sont jeunes et belles et ne servent qu'à une seule chose. Je ne vous en dirai pas plus.

Lorsque Ann Suba eut écouté ce récit, elle fut d'accord avec Liensun pour aller au secours de Lien Rag, de Fleur, de Jdriège et de l'équipage de la chaloupe. Farnelle accepta que les réservoirs du dirigeavion soient remplis avec l'huile que le *Dragon* rapportait de sa chasse aux éléphants de mer, même si, ce faisant, ils contrevenaient aux engagements pris avec les Roux sur l'utilisation de l'huile.

— Nous réglerons cela plus tard.

Jael décida d'embarquer avec eux. Non seulement Lien Rag était en danger, mais Fleur leur fille également. Et quand on savait le sort que le gang réservait aux jeunes femmes il y avait de quoi frémir.

Le lendemain, en milieu de journée, le dirigeavion fut remorqué jusqu'en pleine mer, d'abord par des treuils puis par une chaloupe et peu après il s'envolait en direction de l'est.

La foule des badauds n'avait jamais été si nombreuse, car l'appareil n'avait pas quitté son hangar depuis des années et chacun, ignorant son objectif, estima que cet envol était un autre signe encourageant de la prospérité revenue.

## CHAPITRE 27

Combien restait-il de caméras sur le territoire de la Patagonie occidentale ? Même pas une demi-douzaine et celle qui filmait les émeutes de Punta Arenas avait des défaillances fréquentes. Des zébrures cisaillaient l'image et des flous la masquaient entièrement. Deux autres installées sur les toits de hautes constructions auraient dû donner un aperçu général de cette masse de réfugiés confluant vers les centres vitaux de la capitale. Les magasins de vivres avaient été pillés et la population se battait désormais contre les assaillants.

— Les Néos entraînent les *ciegos* vers ici, ils sont des milliers à marcher en rang, et chaque rang est longé par une corde où ces aveugles se cramponnent. Comment voulez-vous tirer sur des aveugles ? s'emporta Benfield.

— Et sur des affamés tout court ? répliqua Yeuse également survoltée.

L'hydravion surgit soudain des anciens entrepôts de wagons où habitaient les Patagons les plus déshérités, mais eux au moins recevaient du gouvernement une ration quotidienne. Lorsque l'appareil survola la masse des manifestants, les trappes de soute s'ouvrirent et un liquide s'en échappa en une longue écharpe rouge qui peu après recouvrit des centaines de dépenaillés.

— Dans le Nord d'où viennent ces réfugiés on associe le rouge au diable ou aux esprits dangereux. De plus ce liquide urticant reste indélébile plusieurs semaines et les gens ainsi marqués savent qu'ils seront fuis comme la peste.

— Oui mais les *ciegos*, les aveugles eux ne voient pas les couleurs, ne voient rien du tout.

Les hordes d'affamés soudain paralysées se fondaient en des remous contradictoires. Des milliers de gens refluaient, se heurtaient à ceux qui voulaient poursuivre l'offensive. Depuis les fenêtres des habitations hétéroclites bâties en hâte dès la fonte des glaces, les habitants jetaient sur la foule des objets lourds, de l'eau bouillante mais certains, armés de vieilles carabines tiraient au hasard. Dans les rues ceux qui n'avaient pas été recouverts de rouge, et surtout n'avaient rien vu de ce que laissait choir l'hydravion, découvraient ces bandes effrayantes d'hommes et de femmes teints soudain de la couleur du diable et se jetaient sur eux avec rage.

— J'ai des hommes à moi dans cette foule, qui racontent qu'il y a un dépôt

de vivres à l'est de la ville et qui essaient d'y entraîner les gens.

— Ils existent, ces vivres ?

— Non. Mais pour aller là-bas il faut franchir le rio de Los Reyes qui prend sa source dans les Andes. Il n'y a qu'un seul pont et il peut se relever pour laisser passer les bateaux.

— Vous allez les coincer sur l'autre rive ? Mais il faudra quand même les nourrir. Comment ferez-vous ?

— Ce n'est plus mon problème, répondit sèchement Benfield. Moi, je mets de l'ordre dans cette pagaille.

Enfin une caméra essaya de donner des images de la marche des *ciegos* contre la capitale. Ils n'en étaient plus qu'à deux kilomètres environ, et c'était hallucinant ce spectacle de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, tous vêtus de blanc, qui marchaient lentement et en ordre discipliné. Rien à voir avec le tumulte précédent des réfugiés clairvoyants.

— Les Néos ont donc trouvé assez de tissu blanc pour les revêtir de ces sortes d'aubes ? S'ils peuvent trouver du tissu, pourquoi ne trouvent-ils pas de la nourriture ?

— C'est un complot généralisé, Présidente, avec différents promoteurs, les Néos, les Aiguilleurs et certainement d'anciens chefs Harponneurs qui se cachent en Patagonie depuis la dispersion de la Guilde.

Au centre de Punta Arenas des centaines de corps gisaient sur le sol boueux et parmi eux nombreux étaient ceux tachés de rouge. Les fuyards des premiers rangs les avaient piétinés. Arrivaient en colonnes serrées, impressionnantes dans leurs combinaisons iso et leurs cagoules intégrales, les commandos d'élite de Benfield. Une centaine seulement mais dans leur épouvante les émeutiers devaient les multiplier par dix. Yeuse elle-même était bouleversée, découvrait que s'ouvrait largement sous ses yeux le gouffre insondable où ses tentatives de démocratie allaient basculer.

— Nous nous rapprochons d'un fascisme rampant, murmura-t-elle.

Mais son chef d'état-major ignorait ce qu'était le fascisme. Il avait lutté toute sa vie contre la Caste des Aiguilleurs et croyait découvrir dans le moindre incident leur mainmise.

— Je crois que mes agents secrets ont en partie réussi. Regardez cette colonne qui se dirige vers le rio de Los Reyes. Ils sont bien un bon millier.

— Et ceux-là qui au contraire vont vers le nord ? Qu'est-ce qui les attire

par là ? Il n'y a pas grand-chose.

— Si, la nouvelle cathédrale.

Une énorme construction que Yeuse jugeait repoussante de laideur. On avait commencé de la construire en gros blocs de pierre noire avant de la terminer en adobes, ces briques de terre séchées et non cuites. Les brumes corrosives les détrempaient et plusieurs pans de mur s'étaient écroulés. Ce qui ne décourageait nullement des croyants, maçons volontaires qui recommençaient à façonner ces adobes pour remplacer celles détruites. Les prêtres exigeaient qu'un immense clocher domine Punta Arenas avec une grande croix mais celui-ci refusait de s'élever, et ce travail obstiné contre l'humidité ambiante durait depuis cinq ans.

— Un de mes agents fait circuler le bruit que le clergé y cache de grosses quantités de vivres. Vous savez, parmi les réfugiés il n'y a que trente pour cent environ de fidèles des Néos. Les autres restent soit attachés à l'ancienne Église, soit attirés par les nombreuses sectes existantes. La plus célèbre étant celle de la Ceinture de Feu.

Elle désapprouvait l'initiative de Benfield. Dans la capitale elle n'avait aucune raison de se plaindre du clergé néo. Les plus fanatiques étaient les moines qui encadraient les démunis aveugles arrivant de la Ceinture de Feu. Vers l'équateur une secte abominable avait répandu la croyance qu'en allant regarder le Soleil en face, on devenait immortel et que le corps dès lors n'éprouvait plus aucun besoin. Des milliers de pauvres paysans des altiplanos y avaient cru et s'étaient précipités, par centaines de mille, vers les hauteurs où parfois, entre deux épaisseurs de brumes, le Soleil apparaissait, alors que sur toute la longueur de l'équateur, une bande limitée par les tropiques, la couche d'ozone avait presque disparu. Le Soleil brûlait les rétines en quelques dixièmes de seconde, le corps en moins d'une demi-minute. Ces *ciegos* étaient tous porteurs de plaies profondes au troisième degré. Des cadavres jalonnaient leur exode continu vers les terres tempérées du Sud extrême.

Derrière le corps d'élite arrivaient plusieurs brigades de soldats en tenue plus légère, des véhicules de pompiers et enfin des policiers qui ayant les premiers affronté les insurgés, étaient trop démoralisés pour que Benfield ait jugé bon de les mettre en tête.

Le colonel Madrisos qui remplaçait Benfield à Nahuel Huapi venait d'envoyer un message. L'ingénieur chargé de la distribution, Lavarillez, avait enfin découvert le poste de haute tension d'où partait un réseau électrique inconnu, certainement celui qui alimentait le Complexe de l'Aiguilleur Ramin installé à six mille mètres. Fallait-il le couper, au risque de priver peut-être de courant électrique des villages isolés ?

Yeuse put entrer en communication avec le colonel. Depuis que le prophète Cyril avait été arrêté, quinze années auparavant, elle disposait de puissants émetteurs-récepteurs mais lorsque l'un d'eux tombait en panne il était pratiquement impossible de le réparer.

— Faites un essai, décida Yeuse, et informez-moi. Avez-vous des nouvelles de l'expédition de Lienty Ragus vers ce complexe ?

— Pas pour l'instant, Présidente.

Elle ne pourrait retourner dans le Nord que lorsqu'elle aurait mis fin à ces émeutes et surtout trouvé de quoi calmer la faim de ces dizaines de milliers de gens.



## CHAPITRE 28

Une semaine de perdue, rageait Charlster, une semaine perdue en discussions inutiles, en paperasseries en réticences méfiantes. Il avait fallu en référer au Conseil de la Caste pour qu'il puisse avoir accès aux archives interdites. Ces archives se composaient des saisies effectuées dans les milieux Rénovateurs du Soleil sur une période de plus de cent ans. Chaque fois qu'ils détruisaient un réseau de ces contestataires, les Aiguilleurs faisaient table rase de tout ce qu'ils trouvaient à la fois dans leur local secret et dans leurs compartiments. Durant l'époque glaciaire les Terriens vivaient dans des compartiments de chemin de fer, toute construction fixe étant interdite. Cette razzia automatique ne négligeait rien, même pas les objets usuels, les ustensiles, les jouets des enfants, les outillages. Tout était emporté puis inventorié, trié, étudié avec le plus grand soin. Des milliers de personnes travaillaient sur ces saisies et les archives des Aiguilleurs étaient fabuleuses. Lorsque Charlster eut accès aux différents catalogues il fut pris de vertige.

Au début les Aiguilleurs amalgamaient les deux ; composantes des Rénovateurs du Soleil, les scientifiques sérieux, compétents, et à côté les mystiques qui croyaient que la magie, l'alchimie, les incantations pourraient dissiper les poussières lunaires et faire à nouveau briller le Soleil. Ces gens-là utilisaient en guise de grimoires des manuels scolaires de géographie le plus souvent. Tout un matériel destiné à des enfants de moins de dix ans, car les ouvrages d'astronomie apparaissaient comme trop précis et trop difficiles à décrypter. Les Rénovateurs mystiques se méfiaient de la science et Charlster les considérait comme des illuminés aussi dangereux que les Aiguilleurs.

Mais cependant ce fut dans un fatras accumulé par une société de naïfs qui s'intitulaient les Chercheurs de Lumière, sous-produit des Rénovateurs mystiques, que Charlster découvrit ce qu'il n'espérait plus. Une revue hebdomadaire populaire de 2051. Le papier en était si fragilisé qu'il demanda qu'on plonge chaque feuillet dans une solution spéciale pour les protéger. La lecture du sommaire lui avait suffi. La Terre, après l'explosion lunaire, se trouvait alors en pleine incertitude, la fameuse Grande Panique commençait. Mais les administrations, les médias, les économies essayaient tout de même de fonctionner. Et les journalistes de cet hebdo intitulé *Match*, on appelait cela un news, ces journalistes avaient réalisé un reportage photographique depuis un satellite habité de la Terre. Le reportage s'intitulait « L'Archipel lunaire », et en sous-titre : *les trois îles qui peuvent sauver les Terriens*.

Rempli d'autosatisfaction, Charlster lut à haute voix les noms de ces trois

îles : Hemus, Rook et Altaï. Deux astronomes travaillant dans le satellite avaient affirmé aux journalistes de l'hebdo qu'à leur avis Altaï était la plus habitable, car elle possédait des réserves d'eau sous forme de glace, des réserves énormes. De plus, certaines installations humaines avaient résisté à l'explosion nucléaire. Un des astronomes expliquait ce miracle par le fait que l'épicentre des explosions était éloigné des monts Altaï. Malgré tout le problème, pour une installation de colonies, restait la radioactivité élevée.

Le reportage avait été en partie consacré à Altaï, si bien que lorsque Charlster montra ces photographies d'une excellente qualité à Opérasque, ce dernier en resta éberlué. Il alla chercher des loupes électroniques pour les examiner en détail, aperçut les entrées effondrées des anciennes installations terriennes situées dans les profondeurs de cet astéroïde.

— N'est-ce pas fabuleux, mon cher ami ? fit Charlster d'une voix onctueuse. Lorsque nous débarquerons il suffira d'un engin de terrassement pour débayer les accès de ces installations qui, d'après le texte accompagnant ces photos, étaient importantes. Nous finirons par mettre la main sur d'autres informations les concernant. Les archives interdites provenant de saisies faites chez des Rénovateurs doivent être à nouveau réexaminées et triées. La récolte risque d'être fructueuse.

— Vous parlez à votre aise d'un débarquement sur Altaï, d'engins de terrassement, mais qu'avez-vous envoyé dans l'espace sinon un satellite minuscule qui ne va pas tarder à retomber sur Terre ? Nous sommes loin d'une navette.

— Vous deviez rencontrer Tharbin et vous ne l'avez pas fait. Lui aussi dispose de toutes les archives manuelles de Karachi Station. Vous m'avez parlé d'une installation importante sur la cordillère des Andes. N'y a-t-il pas là-bas, parmi le personnel, un Aiguilleur de haut rang capable de rencontrer le pape et de négocier les plans des vaisseaux spatiaux que les Néos posséderaient ?

— Nous disposons là-bas de plusieurs dirigeables mais ils sont, sauf un, démontés et entreposés. Nous ne disposons pas de stocks de carburant pour les faire naviguer sur une aussi longue distance. Le pape lui-même, paraît-il, ne peut utiliser les siens. Là-bas la pénurie est totale à cause des Roux. Mais il est possible que cette situation insoutenable évolue vers un plus grand accès aux troupeaux d'animaux marins. Ceux-ci, après avoir été ravagés, se sont reconstitués au cours des quinze dernières années.

— On dit que les Roux de l'Antarctique se refusent à toutes relations avec les Hommes du Chaud.

Opérasque eut un petit sourire suffisant.

— On le dit mais depuis quelques semaines ils ont connu quelques ennuis.

— Comment le sauriez-vous ? Nul ne peut se rendre chez eux.

— La Caste dispose de moyens illimités pour recueillir les informations du monde entier, y compris de l'hémisphère Sud, et cela malgré la Ceinture de Feu. À ce propos...

N'allait pas tarder une allusion à un autre de ses échecs, cette faille ridicule que Charlster avait ouverte dans la fameuse Ceinture de Feu. Il avait occulté le Soleil de façon permanente sur un méridien situé approximativement entre le 110 et le 120, d'un tropique à l'autre. Le point géographique précis n'avait jamais pu être établi, le nuage de poussières lunaires que le savant avait déplacé se désagrégeant parfois pour se reconstituer ensuite, selon les variations électromagnétiques de ses particules.

— Plusieurs observateurs astronomes ont signalé l'existence de cette faille mais heureusement tous habitent l'hémisphère Nord et plus particulièrement les régions polaires. La plupart se sont livrés à des calculs très longs, très compliqués sur ordinateurs et ont fini par situer cette coupure dans la Ceinture de Feu. Par chance ils n'ont diffusé leurs découvertes que dans des émissions radio peu écoutées ou dans des bulletins confidentiels. Le Conseil de la Caste s'interroge depuis quelque temps sur l'opportunité de laisser cette coupure ouverte. Il suffit que par hasard un bateau s'y engage et réussisse à franchir l'équateur pour que la nouvelle se répande. Cette possibilité d'échanges entre le Sud et le Nord serait prématurée selon nous. Néfastes à nos projets.

Charlster aurait préféré changer de conversation mais visiblement Opérasque ne faisait que refléter l'inquiétude des hautes instances des Aiguilleurs.

— Vous serez peut-être chargé de refermer cette fenêtre entre les deux demi-mondes.

Le ton ironique blessait profondément Charlster, lui rappelant que c'était en partie par hasard qu'il avait réussi cette manipulation des poussières lunaires, les fixant en position géostationnaire sur cette infime fissure de la Ceinture de Feu. Lui-même pensait que la zone d'ombre ne s'étendait pas sur une très grande largeur. Peut-être moins de dix kilomètres. Était-ce suffisant pour que la température de la Ceinture de Feu s'y abaisse à un niveau tel qu'on puisse emprunter ce passage ? Il en doutait. Côté équateur on relevait des chiffres proches de cent degrés Celsius. Comment pourrait-on obtenir des vingt-cinq ou trente sur le parallèle zéro en empruntant cette ouverture étroite ?

## CHAPITRE 29

Cette nuit-là, Grathe, le capitaine en second, était de quart lorsqu'il aperçut ces lumières intermittentes à travers les brumes, bien au-dessus du baleinier. Avec la tombée du jour elles s'étaient quelque peu dissipées sur cette partie du Pacifique. Le garçon demanda au timonier et au navigateur s'ils voyaient la même chose que lui.

— Il y a eu plusieurs lueurs, certes, et elles se déplacent selon notre propre route, dit le timonier. Entre cinq cents et huit cents mètres d'altitude.

Grathe appela Kurty par l'interphone et la rapidité avec laquelle il arriva prouvait qu'il dormait très mal ces temps-ci, depuis qu'ils s'étaient lancés dans cette aventure insensée, la poursuite de *Chimère*. Ils avaient failli tomber en panne d'huile de moteur, mais avaient rencontré un énorme cachalot qui leur avait donné bien du mal avant qu'ils ne puissent le déborder. Le quart des fûts de leur voilier était à nouveau rempli, toutefois l'équipage se demandait comment finirait cette course interminable. Si l'on ne ramenait pas suffisamment d'huile aux Kerguelen il n'y aurait pas de primes. Et d'ailleurs comment rejoindraient-ils l'archipel ? À la voile ? En tirant des bords de plusieurs semaines à cause des vents venant du sud ? La morosité laissait peu à peu place à une certaine nervosité selon Grathe. Lorsqu'il lançait un ordre il n'était pas exécuté tout de suite ou alors il était en partie saboté.

— Un dirigeable, dit Kurty qui en avait piloté lui-même, tout comme il avait, adolescent, piloté des hydravions et plus tard le fameux dirigeavion créé par Ann Suba.

Pendant une vingtaine de minutes les lumières disparurent. Lorsqu'elles furent à nouveau visibles le capitaine expliqua que c'était le poste de pilotage qui était éclairé, peut-être aussi une cabine de passager. Mais la lumière vert pâle qu'on apercevait le plus souvent était celle du tableau de bord de l'appareil.

— Il fonctionne à l'huile comme nous ? Comment se ravitaille-t-il ?

— Il dispose d'une autonomie de dix mille kilomètres environ. Il ne peut venir que de cet îlot où le Vatican s'est provisoirement installé. C'est très intéressant pour établir nos propres prévisions. Si l'on mise sur dix mille kilomètres d'autonomie, et sachant que cette île à côté d'Euphosia est à quatre milles à l'ouest, nous pouvons en déduire que dans moins de mille kilomètres

cet aéronef sera forcé de faire demi-tour. Peut-être même avant. Il y a de grandes chances qu'il soit en liaison avec les Simone, du moins avec les prélats embarqués sur la *Chimère*. Nous approchons donc nous aussi de leur point de rencontre.

— Il faut en informer l'équipage qui commence de désespérer, dit Grathe.

— Non, fit Kurty, sans s'énervier cependant. Cela représente environ deux jours de navigation pour nous. Depuis que nous allons légèrement vers le sud la température est plus fraîche, plus acceptable. Je pense que cela suffit pour calmer les esprits.

Kurty se trompait. Le lendemain à l'aube une vigie signala un troupeau de cachalots. Le gabier, surexcité, annonça six cétacés énormes, de quoi remplir non seulement les fûts mais aussi les réservoirs du moteur. Il se crut autorisé à sonner le réveil de l'équipage, sûr d'être dans son bon droit. Une convention tacite le lui permettait, quand depuis trois jours on n'avait pas rencontré le moindre animal marin.

Furieux, Kurty bondit hors de sa cabine, se précipita vers le mât central, l'escalada pour saisir le gabier par son vêtement en toile. Grathe crut qu'il allait le balancer à la mer, mais l'équipage s'était déjà regroupé sur le pont et les harponneurs préparaient leurs canons.

Kurty, depuis la plus haute vergue continuant de secouer la vigie, essaya de hurler qu'on laisse tomber la chasse mais personne ne l'écouta. Et le premier harpon explosif alla s'enfoncer dans un énorme cachalot atteint en pleine nuque qui mourut sur le coup. Les autres s'éparpillèrent pour reconstituer leur groupe à quelques milles de là.

Lorsque Kurty rejoignit le pont on halait déjà l'animal. Fou de joie l'équipage le débitait avec enthousiasme, la fonderie chauffait les premiers quartiers de lard. Vaincu, le capitaine remonta sur la passerelle, sans un regard pour Grathe qui, son quart venant de se terminer, préféra rester à ses côtés.

Il essayait de suivre les pensées secrètes de Kurty. Ce dernier était persuadé que la poursuite des Simone les conduirait tous vers une découverte extraordinaire qui bouleverserait leur mode de vie. C'était peut-être une illusion, une utopie mais bouleversante de dignité à côté de la barbarie de cette chasse au cachalot, de ces cris de sauvages, de cette hystérie furieuse qui lançait les hommes, le bosco, les maîtres d'équipage dans une sorte d'orgie effarante. Tous se dénudaient pour éviter de salir leurs vêtements mais aussi pour se rouler dans la chair, le sang, les excréments de la bête, pour sacrifier à une cérémonie sensuelle et sexuelle dont les habitants des Kerguelen n'avaient jamais rien su. Beaucoup cherchaient le foie de la bête pour le dévorer cru, tout chaud, d'autres tétaient une artère giclant encore d'un sang

non coagulé. Et comme chaque fois une petite minorité en profitait pour s'accoupler, connaître un double orgasme.

Grathe, que l'on moquait parfois pour avoir été le petit ami du docteur Isaie et qui, revenu aux Kerguelen, partageait l'existence d'un autre garçon, était fasciné par cette débauche totale, cette union de la mort et de la frénésie sexuelle, regrettait quelquefois d'être le capitaine en second et non simple gabier. Il aurait voulu expliquer à Kurty que ces marins ne pouvaient éternellement vivre comme des ascètes, subir un travail épuisant, des nuits blanches, des privations de toutes sortes. Ils n'avaient pu accepter l'idée de passer à proximité d'un troupeau d'énormes cachalots sans les chasser. Parce que si cet animal était symbole de fête crapuleuse, de libération des instincts, de régression au stade primaire, sa puissance, sa masse inspiraient en même temps une terreur mystique.

Kurty puisait ailleurs ses propres joies. Il rongait son frein sachant que l'on perdait des heures précieuses. Le dépeçage de ce cachalot durerait jusqu'au milieu de la nuit. Les heures consacrées à ce carnage ne se rattraperaient pas. Le dirigeable inconnu aurait rejoint la *Chimère* et ensemble ils finiraient par disparaître sans qu'il puisse jamais comprendre la raison de cette rencontre dans une partie du Pacifique loin de toute présence humaine, un endroit perdu du côté du 120<sup>e</sup> méridien sud.

— Les autres cachalots ont disparu, dit Grathe, avec l'intention mal cachée de le rassurer sur les heures à venir.

L'équipage repu de sensations fortes, épuisé, n'aurait plus envie de partir en chasse.

## CHAPITRE 30

Le vent s'engouffrait trop fort dans le fjord de Miserere et le patron Xavery affala la voile déjà arrisée aux deux tiers. Un canot de quatre rameurs toua la grosse chaloupe vers ces lumières fixes, des balises invisibles du large mais destinées à guider le gang au retour de ses raids sauvages. À voix basse Fleur rapportait à son père ce que Jdriège lui communiquait mentalement. Le jeune Roux, après avoir escaladé la paroi, avait dépassé la plate-forme où les forbans avaient construit des huttes. En ce moment accroupi sur une petite corniche il les surveillait, quatre mètres au-dessus d'eux. Des femmes préparaient le repas du soir sur de longs fourneaux où brûlait du bois d'épaves. Jdriège savait ce qu'était le bois d'épaves, il en avait ramassé pour en fabriquer un traîneau et transporter ainsi le produit de ses chasses.

— Il regrette de ne pas avoir emporté son harpon en os de baleine. Il l'a laissé à Cooktown. Il dit que les pilules ne lui provoquent aucun effet désagréable. Il a prononcé cette dernière phrase dans notre langue, ajouta-t-elle attendrie.

— Nous voit-il depuis son promontoire ?

La réponse ne demanda que quelques secondes. Jdriège ne les apercevait pas mais les devinait à mi-parcours du fjord. Il précisa que les hommes du gang ne portaient pas d'armes. Il ne paraissaient pas inquiets.

— Il n'y a pas de vigie quelque part ? s'étonna Lien Rag.

Et sans attendre il ordonna que les rameurs relèvent leurs avirons et que le bateau coure sur son erre.

Il doutait.

Malgré son instinct d'Homme du Froid et de chasseur habile, Jdriège avait certainement été repéré ainsi que la chaloupe. Le gang Tracy donnait l'illusion d'être serein mais ce n'était qu'un leurre. En silence les marins s'armèrent et malgré ses protestations Fleur dut se réfugier sous le pont. Celui-ci ne laissait qu'une hauteur sous barrots d'un mètre cinquante et forçait à se courber pour y circuler.

— Nous sommes piégés ? lui demanda le patron. Si nous repartions en avant ? Le Roux peut nous rejoindre à la nage. Je ne peux exposer la vie de mon équipage.

Lien Rag lui fit signe de se taire. Ils avaient culé, la poupe vers l'ouverture du fjord, prêts à s'élancer vers la haute mer en cas d'alerte. Lien alla jusqu'à la proue, se pencha. Un courant soudain venait se jeter sur l'étrave, se transformait en remous. Il s'allongea, bascula autant qu'il le put jusqu'à toucher l'eau. Il la sentit bouillonner.

— Qu'y a-t-il ? demanda le patron.

— Une grosse vague nous est arrivée, a dépassé la ligne de flottaison. La mer s'est ensuite stabilisée mais maintenant c'est le reflux. Comme si à l'entrée du fjord on avait balancé des objets lourds, ce qui aurait agité l'eau et provoqué cette vague. Peut-être des rochers pour bloquer la sortie.

— Filons, il faudra peut-être un quart d'heure pour lancer le moteur à la manivelle.

Lien Rag le laissa repartir. Lorsqu'il se releva il éprouva un manque. Il ne comprit pas tout de suite la raison de cette sensation, revint vers le milieu de la chaloupe, vers le roof de descente, se retourna et sut ce qui lui manquait. Le vent. Ce fort courant d'air, qui s'engouffrait dans le fjord, allait frapper la falaise pour y tourner et remonter vers le haut de celle-ci. Il ne cessait jamais de souffler.

Il se déshabilla alors qu'en bas, dans le puits du moteur, le patron et deux de ses hommes juraient tout ce qu'ils savaient. Un marin le surprit ôtant son pantalon.

— Dites à Xavery que je vais voir ce qui se passe vers l'embouchure.

Il glissa dans l'eau et nagea en silence. Jadis, quand il n'était qu'un glaciologue de seconde classe, la pensée de se plonger dans l'eau le révoltait comme elle révoltait des millions d'Hommes du Chaud. Avec la fonte des glaces il avait fini par apprécier la natation et pouvait parcourir à son rythme de belles distances. Il nageait la tête mi-immersée et il heurta un mur qui barrait la sortie du fjord dans toute sa largeur. Il le vérifia en le parcourant. Un mur en bois, fait de gros madriers assemblés, haut de quatre mètres. Installé à l'endroit le plus étroit du canyon, là où il n'y avait pas dix mètres d'une paroi à l'autre. Le timonier avait dû manœuvrer royalement pour ne pas les heurter, surtout en culant. Il tâtonna, finit par sortir de l'eau en s'agrippant à un madrier. Il claquait des dents. L'air lui parut beaucoup plus chaud, agréable.

Non sans mal il se hissa sur le faite du mur qui faisait plus d'un mètre d'épaisseur. Le gang avait dû passer des mois à ratisser toutes les côtes pour ramener tout ce bois. Un bois pétrifié, d'une dureté exceptionnelle, certainement inattaquable à la scie ordinaire. Sous ses pieds nus, ses mains, il le sentait granuleux, hérissé de calcaire.



Comme il l'avait supposé le mécanisme était d'une grande simplicité. Deux câbles énormes à droite et à gauche et tout en haut, sur le sommet des falaises, des treuils. Sous l'eau le mur était fixé bien sûr, mais pouvait être relevé, couché au fond du fjord. Il ignorait quel procédé lui permettait de jouer ainsi. Comment les pirates auraient-ils pu sceller des gonds à une telle profondeur ?

Dans l'outillage de la chaloupe ils ne trouveraient aucun matériel capable de sectionner ces énormes câbles métalliques. Il retourna dans l'eau et lorsqu'il approcha de la chaloupe entendit le halètement des cylindres entraînés manuellement à la manivelle. Ils refusaient de démarrer. Le même marin qui l'avait vu se mettre à l'eau l'attendait et l'aida à remonter sur le pont, lui tendit une serviette.

— Le moteur refuse de partir.

Dans le puits moteur le patron jurait, éruçait tandis que ses deux hommes rendaient l'âme tant ils étaient essoufflés. Fleur surgit à ses côtés.

— Jdriège me dit que les bandits ont cessé de rire et de manger. Ils descendent vers la plage avec le monte-charge. Il nous conseille de fuir. D'après ses descriptions certains de ces hommes emportent des lance-missiles.

— Tu n'aurais pas dû quitter l'entrepont, lui dit-il, sans nuance de reproche dans sa voix.

— Un marin m'a dit que tu nageais vers l'embouchure du fjord et j'ai voulu en savoir plus. Je sais que le moteur ne veut pas démarrer. Serions-nous coincés ici ?

Sans se rhabiller Lien Rag inspecta les hommes qui surveillaient les abords du bateau, leur conseilla d'ouvrir l'œil, retourna enfiler ses vêtements. Sans l'obscurité il n'aurait jamais songé apparaître nu aux yeux de sa fille. Le patron à bout de forces remonta du puits moteur.

— Ce salopard renâcle.

— Nous sommes coincés, lui annonça Lien sans émotion apparente. Ils disposent d'un mur qui bloque le fjord. Ils nous ont repérés depuis longtemps tout comme mon petit-fils.

## CHAPITRE 31

Les prélats se regroupèrent à l'avant de la *Chimère* pour célébrer un office solennel et se mettre sous la protection de la mère du Christ, sainte Marie. Tom-Tom leur en avait donné l'autorisation et aucun des Simone ne fut indigné que ces Néos osent célébrer leur culte aussi ouvertement. Ils ne se sentaient pas provoqués. Ils s'étaient regroupés à distance sans trop savoir pourquoi, mais tous pensaient que ces étranges personnages, revêtus de superbes vêtements religieux, allaient peut-être faire cesser ce cauchemar par leurs prières.

Il fallut donner un peu de lumière car les cierges que les Néos allumaient s'éteignaient aussitôt dans ce vent pestilentiel qui soufflait du nord, contrairement à toute logique puisque depuis la fonte des glaces et l'apparition de la Ceinture de Feu, les vents dominants venaient du sud. Les prélats psalmodiaient et les Simone apprirent que le cardinal Etienne de la Couronne d'épines célébrait une cérémonie d'exorcisme, et que les autres étaient ses acolytes. Ils balançaient leurs encensoirs et leur eau bénite avec une volonté farouche.

Quarante-huit heures auparavant, les brumes blanchâtres avaient viré au vert puis au plus sinistre violâtre qui soit. La nuit était tombée rapidement et au matin on avait vainement attendu ce jour laiteux qui depuis la fonte des glaces donnait une lumière suffisante. L'obscurité s'était à peine délayée, limitant la vue à quelques dizaines de mètres. Au-dessus des têtes les brumes s'égouttaient comme des furoncles, peu après l'odeur apparaissait, un relent douceâtre qui s'accentua jusqu'à la puanteur. Les sages du bord dirent qu'un violent courant venait du nord et apportait cet air irrespirable. Puis les cadavres apparurent, ceux de cachalots énormes, gonflés de gaz putrides, de baleines, de dauphins, de manchots. Et puis il y eut des humains. À leur habillement on estima qu'ils avaient fait partie d'équipages inconnus, qu'ils s'étaient trop approchés à bord de leur bateau de la Ceinture de Feu, que tous avaient, bêtes et gens, dérivé jusqu'à ce que ce courant leur fasse traverser la fameuse barrière.

— Est-ce possible ? s'étaient effarés les Simone. Comment ont-ils pu traverser sans brûler entièrement ?

On avait régulièrement relevé la température de l'eau. À cette latitude elle aurait dû être de sept à huit degrés mais elle accusait cinq degrés. Le courant qui venait du nord était un courant froid qui descendait du détroit de Béring.

Les gens de *Chimère* se doutaient qu'ils s'étaient engagés dans une faille, peut-être insignifiante à l'échelle du monde, mais drainant dans ce canyon tout l'effroi de la planète. L'antre du démon, disaient certains.

La température de l'air chuta tout aussi brutalement, passa même la nuit en dessous du zéro. Le plus étrange fut l'attitude des Néos qui n'ignoraient pas ce qui les attendait dans cette région perdue du Pacifique. Ils savaient qu'un nuage de poussières lunaires masquait continuellement le Soleil sur une largeur dérisoire, mais ils étaient pris de panique, oubliaient l'explication scientifique. En fait la zone d'ombre s'étendait sur des dizaines de kilomètres, mais elle ne ménageait qu'un étroit sillon glacé de quelques centaines de mètres où la *Chimère* naviguait comme pour un dernier voyage. Le Tabernacle, le fameux réacteur nucléaire, avait fonctionné deux mille ans grâce à un refroidissement constant, puisant dans les profondeurs océanes une eau proche du zéro. Le Tabernacle pouvait supporter une eau ayant quelques degrés de plus, mais à condition de transiter par un refroidisseur qui dépensait une grande partie de l'énergie produite.

Lorsque *Chimère* s'était rapprochée un temps du tropique du Capricorne, le refroidisseur avait englouti les trois quarts de l'électricité fournie, si bien que la vie quotidienne en avait été lourdement hypothéquée. Puis on avait retrouvé une eau relativement plus froide.

La messe se poursuivait et son rite solennel calmait un peu les appréhensions des Néos. Pie XIII leur avait certifié que les risques seraient atténués même s'ils pouvaient se révéler dangereux. Et durant quarante-huit heures M<sup>gr</sup> Etienne eut des doutes sur l'infailibilité du souverain pontife et de sa suite. Cette messe, une cérémonie d'exorcisme, était aussi destinée à se faire pardonner ce doute. Les Simone n'y voyaient que des incantations mystérieuses qui peut-être auraient quelques effets sur le cauchemar en train de dérouler ses affres.

Nona-Nona, lui, se sentait bien au-dessus de toutes ces cérémonies dérisoires. Il dépassait la foule des siens de quarante centimètres en moyenne et devenait le point fixe de tous les regards. Non loin de lui, Tom-Tom avec son visage de gnome ravagé par la vieillesse et les responsabilités, commençait de lasser. La brutale plongée dans un monde aussi atroce réveillait les Simone d'une trop longue sérénité, d'une béatitude enfantine. Ils savaient qu'ils avaient besoin d'un Conseil du Tabernacle plus jeune mais n'osaient encore s'avouer que le moment était venu.

Alors que M<sup>gr</sup> Etienne élevait l'hostie, une explosion secoua le voilier et tout aussitôt une pluie de lambeaux du cachalot en décomposition recouvrit l'assistance, les chasubles, l'autel. Tout le monde s'enfuit et ne restèrent, stoïques, que les prélats néos avec Etienne de la Couronne d'épines nappé

d'une couche gluante et putride.

— Le démon résiste, crache sa pourriture, cria Louis du Saint Sépulcre.

Tom-Tom une fois douché alla sermonner les hommes de quart sur la passerelle. Ils prétendirent avoir été fascinés par la cérémonie religieuse et ne pas avoir aperçu le cétaqué. Il était vrai que l'obscurité s'était encore épaissie, et qu'un vent glacé rabattait sur les vitres du poste de navigation des débris de toutes sortes, animaux et végétaux.

Par hasard Nona-Nona releva la tête, ayant senti peser sur lui comme une menace. Il crut tout d'abord que c'était un nuage de brume qui prenait cette forme ovoïde très effilée à chaque bout, lorsqu'il reconnut un dirigeable. Il n'en avait jamais vu mais sa mère lui en avait souvent fait la description.

— Regardez, dit-il à ses amis. Vous voyez ces croix noires sur son enveloppe blanche ? C'est la marque des Néos. Non seulement ils sont à notre bord mais ils nous espionnent. Nous menacent. Tom-Tom nous avait tu que cet appareil nous survolerait lorsque nous approcherions du passage secret.

En moins d'une demi-heure, tous les Neveuxgrands se réunirent devant le Conseil du Tabernacle en réclamant des explications. Une nouvelle fois Tom-Tom dut céder et faire signe à Nona-Nona de le rejoindre, car une partie des Simone soutenaient les jeunes gens nés dans la même semaine, et qui appartenaient à l'année des 59,82, chiffre calculé selon la moyenne des tailles à cette époque.

— Rien n'était encore décidé quand j'eus cette conversation personnelle avec Pie XIII. Il espérait recevoir de l'huile pour faire le plein des réservoirs de ce dirigeable, le *Vatican-Saint-Jean*, le seul encore capable de voler. Je n'ai pas jugé utile de mentionner ce qui risquait de ne pas se produire.

## CHAPITRE 32

Le dirigeavion plafonnait dans les brumes, invisible, moteurs coupés. Par chance le vent était nul, lui évitant une lente dérive. Une caméra, descendue au bout d'un filin, transmet les images de cet îlot Miserere. La chaloupe était en partie coulée dans le fjord, mais à son bord Lien et l'équipage résistaient toujours au gang Percy. Liensun essayait d'apercevoir sa demi-sœur Fleur, mais celle-ci devait se cacher dans l'entrepont. Il savait qu'elle aurait eu le courage de rester avec son père, toutefois ce dernier avait dû la contraindre à se mettre à l'abri. Au bout de son filin la caméra pivotait lentement, filmait la plate-forme où avaient été construites les huttes. Lien Rag et le patron de la chaloupe étaient visibles mais on ne voyait pas Jdriège.

— Aurait-il été capturé par le gang ? s'alarma Farnelle.

— Nous allons bombarder la petite plage de sable noir, dit Liensun, mais je ne vous cache pas que l'objectif étant réduit nous allons courir un gros danger en perdant de l'altitude pour viser juste. Les filtres à hélium ne sont plus aussi performants qu'autrefois, et le temps que les ballonnets se remplissent ces types en bas seront à même de nous envoyer quelques missiles. C'est pourquoi il faut choisir. Ou nous les liquidons sans pitié, c'est possible avec les bombes dont nous disposons, ou nous prenons des risques.

— Aurais-tu l'intention d'utiliser des bombes incendiaires au napalm ? lui demanda Ann Suba, visiblement opposée à cette solution.

— La chaloupe a coulé, par chance sa quille la maintient en partie hors de l'eau. Lien Rag et l'équipage ne tiendront pas longtemps encore.

Ces gens-là ne l'ont pas incendiée.

— Ils espèrent en récupérer la coque. Vous avez bien remarqué qu'il n'y avait aucun bateau dans le fjord, contrairement à ce que m'a raconté ce Harponneur capturé aux Kerguelen.

— Une partie de ces pirates est sortie pour attaquer d'autres innocentes colonies ?

— Peut-être, mais ceux qui attendent dans Miserere n'ont plus d'embarcation. Et je suis sûr qu'ils désirent s'emparer de la chaloupe, raison pour laquelle ils ne tirent pas au lance-missiles.

— Si un seul en réchappe, prédit Danglov, il fera sauter la chaloupe.

— Je t'en prie, Liensun, gémit Jael, Fleur est à son bord ainsi que Lien Rag. Et tout cet équipage... Le patron Xavery est souvent en train de râler mais c'est un brave homme.

— Moi, je pense que Liensun a raison, décréta Farnelle, les surprenant tous. Il faut d'abord les décompter avec précision.

— Ils sont une dizaine, dit Ann Suba.

— Ça ne suffit pas. Une dizaine c'est neuf ou peut-être onze. Il nous faut des images plus précises. Et nous devons aussi surveiller la plate-forme. Mais avant d'envoyer du napalm il faut descendre les porteurs de lance-missiles avec nos armes de précision. Je me charge de repérer ma victime. Danglov est bon tireur aussi, capable de tuer un cachalot en visant son œil. Mais il nous faut quitter l'abri de ces brumes. En lâchant doucement l'hélium nous devons pouvoir gagner cent mètres avant qu'on ne nous repère.

— Dès qu'un de ces salopards relèvera la tête je balance le napalm, déclara Liensun. Et pas question de traiter ces types avec courtoisie.

— Je rappelle, répliqua Ann Suba résignée, que nous vivons assez paisiblement depuis plusieurs années, et que la reprise d'actes de violence est toujours suivie d'une explosion encore plus effrayante. Ne l'oubliez pas.

Liensun commença de vider les ballonnets en maintenant l'assiette du dirigeavion. Ce dernier pouvait voler sans le support de ce gaz plus léger que l'air, mais cette disposition originale lui permettait de rester en vol stationnaire, comme un de ces hélicoptères admirés sur des photos et gravures anciennes et dont on n'avait jamais retrouvé le mode de fabrication.

Farnelle examina son fusil à lunette avec attention. Elle avait vanté l'habileté de son ami Danglov, mais elle-même avait plusieurs cachalots à son tableau de chasse. Tirer dans l'œil d'un de ces animaux, à quatre ou cinq cents mètres de distance relevait de l'exploit. L'angle devait être tel que le spermaceti ne soit pas détruit. Danglov, à côté d'elle, se livrait aux mêmes vérifications. Liensun, tout en laissant échapper l'hélium par plusieurs soupapes, essayait l'ouverture des trappes bombardières.

— Hé, il y a une bagarre sur la plate-forme des huttes, cria Jael qui surveillait l'écran de la caméra, le dirigeavion n'étant pas encore sorti des brumes. Les femmes se sont réfugiées à l'autre bout, dans la hutte la plus éloignée.

— Un type vient d'être projeté en dehors d'une hutte. Ces bandits ne sont même pas capables de s'entendre entre eux. On ne devrait pas avoir de mal à

les obliger à se rendre, ajouta-t-elle.

Un inconnu sortit de la hutte principale en titubant. Ils crurent qu'ils assistaient à une bagarre d'ivrognes mais une apparition les confondit de stupeur.

— Mes c'est Jdriège... murmura Jael. Il est nu. Comment peut-il supporter la température ambiante ?

— C'est vraiment un beau mec, murmura Farnelle, tandis que Danglov fronçait les sourcils.

Cette appréciation lui rappelait qu'autrefois Farnelle avait eu des relations fréquentes avec les Roux. Deux fils en étaient nés, l'un était mort et Gdami, lui, vivait toujours.

— Bon sang, vous croyez qu'il va le balancer dans le vide ?

Jdriège avait saisi un des gangsters, le soulevait au-dessus de sa tête et le jetait sans hésiter en bas de la plate-forme.

Ils suivirent, effarés, la chute du corps qui s'écrasa sur un rocher derrière lequel veillait un des membres du gang. Ce dernier, oubliant le danger, sortit de sa cachette, n'en croyant certainement pas ses yeux, se pencha pour s'assurer si le gisant était encore en vie. Une balle étoila son front et il s'abattit sur le mort.

Le dirigeavion sortait de la couche de brumes et sans attendre Farnelle fit coulisser une vitre, visa un homme qui se cachait derrière une pile de fûts. Celui-là appuyait un lance-missiles à son épaule.

Sur la plate-forme Jdriège apparaissait seul. Il venait de jeter deux autres corps dans le vide. Juste à cet instant Farnelle fit sauter le front du porteur de lance-missiles et Danglov atteignit un autre, caché plus loin et qui essayait de se rapprocher de la chaloupe en partie immergée.

— Lien Rag a dû donner des cryo-hormones à son petit-fils, dit Ann Suba, sinon il ne pourrait supporter l'air ambiant. Mais combien en a-t-il pris ? La chaloupe devait se trouver dans le fjord au début de la nuit.

— Regardez, s'exclama joyeusement Jael, ces deux types à droite qui lèvent les bras. Ils se rendent.

— Je crains qu'il n'en reste encore quelques-uns, dit Farnelle.

— Ils ne semblent pas nous avoir repérés, fit Liensun sur le qui-vive.

— Lien a brièvement regardé vers nous mais n'a pas insisté, de crainte

d'attirer le regard des autres vers le ciel.



## CHAPITRE 33

Avait-il jamais connu pareil confort de voyage lorsqu'il était un jeune professeur de physique plein d'avenir mais démuné d'argent ? Était-ce par dépit qu'il était devenu un des Rénovateurs du Soleil les plus célèbres et le plus recherché par la police des Aiguilleurs ? Jalousait-il alors tous ceux qui pouvaient se prélasser dans des trains de luxe, occuper tout un wagon pour y vivre fastueusement avec une famille ?

Dans ce train qui roulait vers le cercle polaire arctique il profitait sans remords des avantages de la situation, commandait des boissons fortes, se gavait de petits plats que lui apportaient les hôtes. De jeunes femmes charmantes mais éloignées, par leur âge d'au moins vingt-cinq ans, de ses fantasmes érotico-sentimentaux. Malgré ses avancées dans le domaine des îles lunaires, Opérasque n'avait pas encore cédé à ses demandes, prétextant que le Conseil de la Caste s'y opposait au nom de la morale.

— Mon cher Charlster, lui avait dit ce grand maître Aiguilleur, vos collaborateurs sont tous chargés de famille, ont des enfants, des garçons et des filles. Comment justifier à leurs yeux que vous viviez en concubinage avec un trio de... de préadolescentes impubères ? Nous entretenons chez nous le sens de la famille qui est le principal soutien de l'esprit de caste. Les enfants d'Aiguilleurs sont fiers d'appartenir à notre ordre. Jusqu'ici vos collaborateurs ont plus ou moins fermé les yeux, mais je sens très bien chez eux une désapprobation très ferme, et même la volonté de ne plus accepter vos... votre mode de vie.

Furieux, Charlster n'avait pas trouvé le moyen de protester. Refuser de travailler dans les laboratoires aurait entraîné des sanctions sévères. Il se souvenait avec horreur de la dernière qui durant des jours l'avait totalement isolé, le privant de son confort habituel.

— Voyageuse Cristella est prête à oublier votre différend et à revenir vivre avec vous.

— Souhaiteriez-vous que je l'étrangle d'exaspération ?

— Eh bien, je puis vous recommander auprès de plusieurs autres charmantes personnes qui s'arrangeront pour vous donner satisfaction.

— Des douairières qui se déguiseront comme le fameux trio qui m'a honteusement trompé à Lacustra City ?

— Regrettez-vous de les avoir accompagnées ? Elles vous sauvèrent de la catastrophe qui frappa cette zone.

— Oh, pas du tout, je suis heureux de travailler dans des laboratoires aussi performants, mais je n'ai jamais compris par quelle aberration j'ai pris ce trio de prostituées pour des écolières friponnes. Mon cerveau à cette époque était celui d'un vieillard atteint de gâtisme.

Ils savaient bien l'un et l'autre qu'une série de traitements médicaux avait apporté au savant un renouveau mental de haut niveau, si les atteintes de l'âge sur le corps n'avaient pu être effacées. Et lui-même confectionnait des cocktails surdosés pour soutenir ses désirs les plus secrets.

— Il s'agit de jolies filles pleines d'entrain et de vitalité. L'une d'elles, Aumélia, n'a que dix-huit ans et je vous assure qu'elle vous donnerait amplement satisfaction.

— Une de ces filles entraînées sexuellement pour collaborer à vos petits complots dans le monde, riposta Charlster, qui regretta ensuite d'en avoir trop dit.

Mais Opérasque ne parut pas s'en offusquer.

Lorsque le grand maître lui demanda de se rendre dans une station polaire simplement nommée Point 87° 7, où un observatoire astronomique fonctionnait depuis seulement deux ans, il accepta, ravi. Des siècles durant les Aiguilleurs s'étaient méfiés de cette science du ciel, si bien qu'il n'existait aucun centre de formation d'astronomes et que cette discipline avait été improvisée à l'aide de vieux documents, de cartes utilisées jadis. Par contre on avait su construire des télescopes électroniques, obtenir des clichés assez prometteurs. De gros progrès devaient se poursuivre pendant des années pour rattraper le temps perdu. Charlster se rendait à Point 87° 7, c'est-à-dire quatre-vingt-sept degrés sept minutes (moins de deux degrés cinquante-trois du pôle géographique) pour déchiffrer certaines images et galvaniser ces néophytes.

Au fur et à mesure que le convoi remontait vers les régions arctiques, la lumière du jour devenait crépusculaire alors qu'il n'était que midi. Une première explication parlait d'un amas de poussières lunaires concentrées au-dessus du pôle, mais depuis que Charlster avait parlé de ces grandes îles lunaires, terme poétique pour désigner des fragments du vieux satellite de la Terre, on révisait cette théorie. Les reproductions que le vieux savant avait eues sous les yeux ne lui avaient pas suffi pour faire un diagnostic et il préférait aller voir sur place.

Son wagon était attelé à un train régulier qui s'arrêtait dans de grandes stations ayant survécu au réchauffement, des stations sous coupoles

transparentes avec des écluses d'entrée et de sortie, tout un système ferroviaire bien en place, des Aiguilleurs en grande tenue noir et argent, des employés de la Traction également en uniforme. Rien n'avait changé et bien qu'il appréciait son wagon douillet, ces installations sophistiquées et les services du personnel, Charlster ressentait une terreur sourde. La Caste était encore puissante dans ces territoires du Grand Nord et même du cercle polaire, et depuis ces bases solidement implantées elle serait capable en cas de refroidissement d'étendre ses réseaux vers les régions que la glace recouvrirait. Et la pensée qu'il serait en quelque sorte le dénominateur de ce retour vers un monde crépusculaire, difficile, autarcique le révolta. Il ferma le volet de sa fenêtre, alla s'asseoir à son bureau pour s'absorber dans ses dossiers. Il se souvenait de ses joies lorsque les glaces avaient commencé de fondre, là-bas dans le Pacifique et que la navigation de bateaux hâtivement construits avait pu reprendre. Il y avait eu les énormes tankers conçus par Lien Rag, des tankers de glace propulsés par des moteurs en céramique fabriqués par les ateliers du Kid, toute une effervescence, toute une économie pleine d'enthousiasme, avide, cruelle parfois mais créant des dynamiques dans tous les domaines, et de ce fait une liberté d'entreprise assez anarchique qui abandonnait sans remords des centaines de milliers de miséreux. Mais il y avait aussi la liberté d'aller, de venir, de penser.

Dans cette station intacte, vestige brillant des siècles passés dont il voulait ignorer le nom, la vie ferroviaire se poursuivait sous la haute direction sourcilieuse des Aiguilleurs. En apparence il existait un conseil de station qui gérait les affaires courantes, mais aucune décision, aussi insignifiante fut-elle, n'échappait à la Caste. Aux confins de ces stations fournies en chaleur, électricité et nourriture, vivaient des miséreux. Mais pour éviter leur révolte on leur garantissait un minimum vital, en général du 15-15. Les stations les plus riches offraient du 17-17, c'est-à-dire dix-sept degrés de chaleur et 1 700 calories jour de nourriture. Ce dernier point était nettement insuffisant mais la nouvelle société solaire n'avait pas su nourrir ses affamés, estimant que la chaleur naturelle revenue, le reste pouvait aisément se trouver.

Le train repartit et, passé les illuminations des grands quais et des écluses de transit, plongea dans une nuit épaisse. Comme pour conjurer cette fatalité le mécanicien actionna sa sirène qui ulula comme un loup rouge des banquises.

Peu après une hôtesse pleine de gaieté et fort jolie lui apporta son repas, poussant un chariot copieusement garni. Elle ne portait qu'une tunique très courte, délaissant l'uniforme de la Caste, une combinaison isotherme. Normalement elle aurait dû appartenir au personnel de la Traction mais Charlster savait qu'elle n'était qu'une agente des Aiguilleurs.

— Désirez-vous autre chose ? demanda-t-elle d'une voix exagérément

érotique. Je suis à votre entière disposition.

— Je n'en doute pas un seul instant, répondit le vieil homme, mais je vais déjeuner et ensuite je me remettrai au travail. Je vous demande d'accrocher à ma porte l'écriteau : *Ne pas déranger*.

— Comme vous voudrez, voyageur professeur, répondit-elle avec un regret parfaitement bien imité.

## CHAPITRE 34

Songe préférait ne pas se souvenir qu'elle avait quitté les Échafaudages depuis cinq semaines, qu'une cabine de téléphérique l'avait embarquée pour Evrest Station où un fonctionnaire lui avait appris que Fangh, le président de la Tibétaine, se trouvait au nord, du côté de la Mongolie pour aider une petite Compagnie à résister aux envahisseurs venus de l'Est. Si elle voulait le rejoindre son voyage avait été organisé selon trois modes de transports successifs. Elle atteindrait les frontières de la Compagnie en cabine téléphérique, puis serait accueillie par une caravane de yaks transportant du riz vers le nord. Le voyage sur le dos de cet animal durerait quinze jours et pour finir elle emprunterait un train de la Tachuan Company. Elle en référa à Helmatt, le chef occulte des Échafaudages qui l'encouragea à accepter ce délit. Fangh voulait savoir si elle était prête à affronter cette longue traversée sud-nord de l'Asie continentale pour le rejoindre. Elle se doutait que le pire serait la caravane de yaks. Au lieu des quinze jours annoncés, le cheminement lent de ces animaux à poils longs demanda vingt-trois jours. Les bouviers sauvages et violents essayèrent de la séduire puis tentèrent d'abuser d'elle. Ils lui offraient de l'opium pour amoindrir sa résistance mais elle se garda bien de le fumer. On l'avait installée dans une sorte de guitoune arrimée sur le dos soyeux d'un yak indolent qui se balançait sans cesse sur ses pattes courtes. Toute la caravane empestait et devait laisser un sillage d'odeurs insupportables qui ne se dissiperaient pas de quelques jours. Elle en avait assez du beurre rance dans le thé et du fromage aigre. De plus le froid devenait de plus en plus vif sur ces hauteurs entre quatre et cinq mille mètres. Des bandits dacoïts attaquaient sans cesse les animaux attardés, et une douzaine de yaks disparurent, avec leur cargaison de riz et quatre jeunes femmes voilées appartenant au chef bouvier.

Sans cesse sa tente s'ouvrait soudain pour laisser passer la tête aux yeux exorbités d'un berger qui détaillait son visage nu comme il l'aurait fait de ses seins ou de ses fesses. Elle ne supportait pas d'être constamment voilée, mais lorsqu'elle descendait du yak elle faisait comme les autres femmes, elle s'ensevelissait sous une robe au capuchon entièrement fermé avec juste deux trous pour les yeux, un tissu grillagé à hauteur du nez et de la bouche. Et le pire était que ses compagnes la jalousaient féroceement, essayaient de la repousser lorsqu'elle voulait se servir de riz et de viande de mouton séchée, mais elle rendait coup pour coup.

Enfin au marché de Bara-Narin, terminal de la Compagnie voisine

Tachuan, elle découvrit ravie qu'un compartiment entier avait été mis à sa disposition avec un poêle brûlant de la bouse de yak séchée, un réservoir d'eau et un tub. Elle verrouilla portes et fenêtres et se doucha longuement mais eut l'impression que l'odeur rance de la crasse persistait. Elle fit cuire du riz et de la viande de mouton séchée pendant que le train s'ébranlait. À la frontière de la Tachuan elle dut descendre. Elle oublia de se voiler et fut accueillie par des huées de femmes et un soldat la rejeta en direction de son compartiment. Puis on apprit qu'elle était l'une des épouses du président Fangh qui réorganisait l'armée de la Compagnie et le chef de station vint lui présenter ses excuses, apportant du beurre rance et du fromage aigre, mais aussi un flacon d'alcool parfumé au jasmin.

Elle était furieuse de passer pour une des épouses de Fangh, mais plus tard celui-ci lui expliqua qu'il avait dû utiliser cette ruse pour qu'elle puisse voyager tranquille. Mais en attendant elle renifla avec soupçon son flacon d'alcool au jasmin, sachant que le parfum pouvait dissimuler une décoction d'opium. Pourtant elle mourait d'envie d'en boire quelques gorgées. Elle finit par céder à la tentation, n'éprouva aucune somnolence. Le voyage en train se prolongea une semaine car le pont sur la rivière Shuleck avait été saboté par les minorités mongoles qui soutenaient par la guérilla l'attaque de leurs compatriotes du Nord-Est.

Elle fut très surprise en découvrant des trains blindés dans différentes stations, des wagons surmontés de batteries de lance-missiles, des tourelles hérissées de canons. Les locomotives étaient d'une grande modernité, de véritables ogives sur rails alors que celle qui tirait son wagon datait de plus de cent ans, et était la réplique grossière de motrices de la glaciation.

Désormais, à chaque arrêt le chef de station ou son délégué venait la saluer et lui apporter les cadeaux rituels, du sel, une denrée extrêmement rare dans ces contrées éloignées de la mer, des galettes de riz. Puis peu à peu le riz céda la place à du maïs ou du soja cultivé sous serre. Les glaces tenaient bon dans ces territoires, même si dans la journée les plateaux d'altitude se transformaient en marécages où les rails s'enfonçaient. Parfois le convoi stoppait en pleine solitude, attendant le refroidissement nocturne.

Sur les quais des stations, si elle apercevait encore des femmes voilées, d'autres travaillaient en salopette, des marchandes de nourriture, de bijoux ou d'oreillers étaient en robe assez courte. La société lui apparaissait comme religieusement moins coincée, et en même temps elle découvrait des miséreux entassés dans de vétustes wagons de bois. Par contre les convois militaires occupaient tous les réseaux, retardaient la progression de son train. Elle apprit que les Mongols, en réalité elle se demandait si le terme était bien adapté, reculaient vers la frontière est. Le général Fangh passait pour un grand soldat. C'était la première fois qu'elle entendit ce terme de général. Mais plus elle

avança plus il se confirma que le président de la Tibétaine dirigeait les opérations en cours.

De sa rencontre avec Fangh, Helmatt attendait une autonomie pour les Échafaudages de la Vallée des Morts, avec la possibilité de récolter le lichen, nourriture préférée des yaks sur un périmètre très étendu. En échange il se faisait fort d'obtenir de la Caste des Aiguilleurs qui dominait encore tout le nord de la planète, y compris la nouvelle Compagnie créée par le Consortium des Bonzes, une aide efficace pour détourner les Mongols de leur projet d'invasion de l'Ouest asiatique. Ceux que l'on traitait de Mongols rassemblaient aussi bien des originaires du Grand Altaï, du désert de Gobi, que des Mandchous et même des Japonais.

Enfin elle parvint à Tachuan, dans une station sous verrière où régnait durant la journée une canicule naturelle. Les brumes protectrices apparaissaient fixées à haute altitude, si bien que la lumière était éblouissante et la température élevée. Une draine militaire vint la chercher et les témoins durent penser qu'elle était une espionne qu'on venait arrêter, car six soldats en tenue de combat l'encadrèrent. Elle en ressentit une grande fureur qui explosa lorsqu'elle se trouva en présence de Fangh. Celui-ci, quittant son conseil d'état-major pour la saluer, subit une agression verbale qui le surprit.

— Nous avons appris que nos ennemis veulent te capturer parce que tu passes pour l'ambassadrice de la Caste des Aiguilleurs.

— Je ne représente que les Échafaudages, fit-elle désarçonnée, et encore je n'ai pas de grands pouvoirs.

— Les Mongols redoutent une attaque des Compagnies nordiques, sibériennes en majorité, sur lesquelles la Caste a remis le grappin.

Il la quitta et elle fut conduite dans un compartiment du train spécial de Fangh où elle découvrit une baignoire et une table surchargée de nourriture et de douceurs. Elle passa agréablement le temps jusqu'à onze heures du soir en lisant des revues écrites en anglais.

Fangh avait toujours été amoureux d'elle et à chaque rencontre, la dernière remontait à de très nombreuses années, il se montrait extrêmement attentionné et ne la rejoignait dans son lit que si elle l'en priait. Était-ce la vie militaire ou la trop longue séparation ? L'habitude de fréquenter chaque semaine, quand il était présent à Evrest Station, des prostituées complaisantes ? Toujours est-il qu'il se montra odieux et qu'elle faillit se révolter. Il l'obligea à lui retirer ses bottes, sa combinaison de combat, exigea qu'elle lui fasse sa toilette puis qu'elle lui donne du plaisir. L'eût-elle aimé, désiré qu'elle n'aurait jamais éprouvé ce sentiment d'être humiliée, traitée comme la dernière des filles de joie.

## CHAPITRE 35

Yeuse raccompagna l'évêque de Punta Arenas et sa suite. Les Néos sortirent en silence, certainement mécontents de ses explications. Benfield avait eu une idée malheureuse en faisant répandre le bruit, par ses agents, que la cathédrale était remplie de vivres stockés par les prêtres, ce qui était faux. Les réfugiés venus du Nord qui pratiquaient un catholicisme archaïque s'en étaient donné à cœur joie, saccageant l'intérieur de l'édifice et provoquant même l'effondrement des murs latéraux en adobes. Si bien que l'armée avait dû les déloger et qu'ils n'avaient pas trouvé un seul morceau de pain. Elle s'était excusée auprès de l'évêque, avait expliqué qu'elle n'avait pu défendre la cathédrale faute de dégager des hommes de troupe.

Les émeutes avaient cessé et les colonnes d'aveugles qui marchaient sur la capitale avaient fait demi-tour. Les moines néos qui les dirigeaient avaient disparu des camps où les soldats étaient allés patrouiller. On y avait découvert d'énormes quantités de nourriture, principalement de la farine de maïs provenant des moyens plateaux où cette céréale poussait en abondance dans les zones humides. La chaleur séchait peu à peu ces grands lacs mais pour l'instant la production restait constante. Le ministre de l'Économie Suarez s'était depuis longtemps posé la question de savoir où passaient ces céréales, et il découvrit tout un trafic organisé par de gros propriétaires terriens qui achetaient les consciences des Néos avec des quantités énormes de farine. Les *peones* étaient durement exploités sur ces champs boueux et les prêtres fermaient les yeux. Prévenu, l'évêque entra dans une grande colère et, au cours d'une autre entrevue, avoua à Yeuse que ces nouveaux venus du clergé arrivaient d'anciennes compagnies religieuses des ex-réseaux de l'Australasienne, la Compagnie de la Sainte-Croix en tête.

— Ils cherchent à s'implanter, lui confia-t-il à voix basse, dans le but déclaré d'offrir un territoire au pape, un vaste territoire. Ils ne supportent pas que Pie XIII soit coincé dans son îlot d'Alone là-bas, à l'autre bout de l'océan Pacifique. Mais ils oublient que le Vatican, lorsqu'il se trouvait en Transeuropéenne, n'occupait qu'une minuscule enclave. Ce sont des exaltés qui n'ont pas hésité à déplacer des milliers de pauvres gens et surtout les aveugles, victimes de cette horrible secte qui sévit du côté de la Ceinture de Feu. Si je pouvais rencontrer le Saint-Père je suis certain que leur action serait immédiatement désavouée.

Yeuse put enfin s'envoler avec Benfield pour le Nord, le silence de Gus l'inquiétant de plus en plus. Elle se demandait si Lien Rag pourrait en être



prévenu. Ses émetteurs radio avaient désormais une grande portée quand ils fonctionnaient, ce qui n'était pas toujours le cas. On répétait que les Kerguelen avaient reçu des Roux l'attribution de zones de chasse aux éléphants de mer, aux phoques ordinaires et aux manchots. Peut-être qu'Ann Suba et Liensun pourraient à nouveau utiliser ce merveilleux appareil, le dirigeavion. Pour rechercher Gus sur les altiplanos, l'hydravion dont elle disposait était inutile.

Deux jours plus tard elle se retrouvait dans le *Ferrocarril de Noche*, roulant de nuit à plus de quatre mille mètres vers une petite station accrochée à un glacier d'où s'échappaient des dizaines de torrents. Un viaduc extrêmement fragile, construit au cours des dernières années, franchissait ces rios à soixante mètres de hauteur, et même en roulant à dix kilomètres à l'heure le convoi engendrait un balancement effrayant. Dans cette station de Fulmente, baptisée ainsi depuis toujours à cause des orages spectaculaires qui sévissaient le tiers du temps, ils emprunteraient de nuit un sentier de montagne à dos de mulet.

Dès leur arrivée ils visitèrent les écuries de ces animaux que les gens du pays élevaient de tout temps. Ils possédaient des poulinières et des ânes très ardents. Cent hommes et leur matériel seraient dirigés vers le Complexe de l'Aiguilleur Ramin, ce qui nécessiterait la réquisition de cent cinquante de ces animaux, seuls capables de grimper les étroites corniches au-delà de cinq mille mètres.

— Un montagnard de ce pays ne s'y risquerait pas sans mulet. Lui seul ne glisse jamais dans les abîmes.

— Je demande à voir, murmura Yeuse inquiète.

Ils ne grimpèrent que la nuit, sans lumière. Les mulets allaient à leur rythme sans se soucier de l'obscurité et Yeuse finit par se rassurer et par dormir la plupart du temps. Avant que le jour et la chaleur féroce ne se manifestent ils campaient dans des refuges, en général creusés dans la montagne, voire dans les glaciers. Ceux-ci fondaient et bougeaient, mal accrochés sur les pentes. Certains finissaient par glisser d'un coup et ensevelissaient parfois tout un canton de villages. Mais les Indiens refusaient de quitter ce pays.

Le troisième jour de cette lente escalade, le mulet de tête s'immobilisa et les guides surent très vite la raison de cet arrêt brutal. Ils vinrent dire qu'un cadavre barrait le sentier. Un cadavre que le froid de la nuit enrobait de glace mais qui avait subi la décomposition des journées de chaleur. Pour le regarder ils avaient allumé une torche. Benfield alla aux nouvelles et revint dire à Yeuse qu'il s'agissait d'un sergent nommé Granados, qui faisait partie de l'escorte de Lienty Ragus, alias Gus.

Le médecin de l'expédition établit assez vite un diagnostic : radioactivité. Granados était brûlé à hauteur du ventre. Il avait dû souffrir énormément et essayait de redescendre vers le premier village venu pour se faire soigner. Peut-être ignorait-il la vraie nature de son mal, et pensait-il être atteint de dysenterie.

— On ne peut le laisser sur le sentier car l'eau de fonte va ruisseler dessus au jour et contaminera toute la vallée en dessous. Je sais que le processus est déjà commencé depuis deux semaines environ mais inutile qu'il se poursuive.

On découvrit une grotte minuscule, juste un tombeau qu'on mura soigneusement. Ils campèrent à bonne distance dans un refuge exceptionnel, une suite de cabanes en bois ayant jadis abrité des mineurs de cuivre clandestins.

— Je suis au courant, dit Yeuse. Du temps de ma présidence de la Panaméricaine on m'a signalé l'existence de ces coopératives de mineurs dissidents qui refusaient de travailler pour la Compagnie, en réalité pour les Aiguilleurs. Ces derniers les pourchassaient sans pitié, mais comment se seraient-ils risqués sur ces hauteurs ?

— Pensez-vous la même chose que moi au sujet de cette radioactivité puissante qui a tué ce malheureux sergent ?

— Les locomotives nucléaires de ce réseau souterrain, murmura-t-elle songeuse, à une telle hauteur ?

— Les chemins de fer à crémaillère ont été inventés au XIX<sup>e</sup> siècle, précisa-t-il sèchement.

— Je le sais, répondit-elle en haussant les épaules, mais croyez-vous qu'un tunnel gigantesque puisse se trouver ici dans ces montagnes, à cette altitude ? Moi, je reste sceptique. Même si du temps de ma présidence j'ai eu connaissance d'une telle réalisation. Mais on prêtait trop de légendes à la Caste.

— Le sergent Granados n'est quand même pas redescendu vers les altiplanos pour se faire contaminer, c'est par ici qu'il est tombé sur une source mortelle. J'ai pu examiner le cadavre et je suis persuadé que ce garçon était chargé de nous prévenir de quelque chose, que c'était Lienty Ragus qui nous l'envoyait porteur d'une information très importante.

— L'absence d'émission radio ne signifiait donc pas que lui et son escorte auraient été liquidés ou capturés ?

— Ces six hommes dont le sergent étaient très expérimentés. Croyez-vous que nous risquons à notre tour de tomber sur cette effroyable source de

radioactivité ?

— Je l'ignore mais nous devons redoubler de précautions.

Mais le lendemain les guides indiens refusèrent de repartir, disant que ce cadavre bizarrement mort et trouvé en travers du sentier était un signe d'avertissement des esprits. On ne devait pas aller plus loin sous peine de danger mortel.

## CHAPITRE 36

Avant qu'elle n'entre dans la chambre froide de la cabane, Lien Rag vérifiait soigneusement la combinaison isotherme de sa fille et comme à regret la laissait aller. Plus tard viendrait le médecin qui soignait Jdriège mais Fleur avait acquis rapidement un rôle d'infirmière.

— Ce n'est pas un refroidissement que tu crains pour elle, mais que Jdriège ne la touche. Avec cette carapace isolante sur le dos que risque-t-elle ? se moqua Liensun un jour où il assistait à ces préparatifs.

Lien Rag préféra ne pas répondre, se refusant à analyser ses sentiments. Il se répétait que Jdriège était le neveu de Fleur et qu'il n'y avait entre eux que de l'affection familiale. Cependant il reprochait à Jael d'avoir trop de complaisance envers cette situation.

— Le capitaine Homélas a terminé ses interrogatoires. Les membres du gang Percy ont reconnu avoir ouvert les tombeaux de l'Antarctique pour s'emparer des cadavres qu'ils contenaient. Ils les ont ramenés jusqu'à la côte, jusqu'à la banquise où les attendaient Percy et son bateau, un ancien bâtiment, un aviso de guerre de la Guilde des Harponneurs. Depuis Percy n'a plus reparu et le reste du gang ignore ce qu'il est devenu. La perquisition de l'îlot Miserere n'a pas donné grand-chose.

Le bilan de cette opération s'établissait à six morts, trois blessés et cinq prisonniers côté malfrats, un marin de la chaloupe avait été tué, le capitaine Xavery blessé à une jambe. Les femmes prisonnières des pirates avaient été ramenées à Cooktown. On essaierait de leur faire rejoindre leurs colonies d'origine où elles avaient été enlevées, mais l'une de ces communautés avait été entièrement détruite par le gang. Les deux femmes du gang se trouvaient, elles, en prison.

La chaloupe était toujours à Miserere où une équipe essayait de la renflouer. Jdriège avait failli mourir d'avoir absorbé de nombreuses cryo-hormones. Toute la nuit il avait surveillé le gang attendant l'occasion de l'attaquer, ne l'avait fait que lorsque les deux tiers de ces forbans étaient descendus par le monte-charge pour partir à l'assaut de la chaloupe.

— Je ne peux oublier la sauvagerie de mon petit-fils, confia Lien Rag à Jael. Jamais son père Jdrien n'aurait ainsi jeté dans le vide ces malheureux. Et autrefois jamais un Roux ne se serait livré à des actes aussi cruels.

— Après des décennies, des siècles d’humiliation, les Roux ont compris que leur pacifisme faisait d’eux des victimes, aussi l’éducation des nouvelles générations est marquée par ce réflexe d’autodéfense. Jdrien fut élevé en grande partie dans le monde du Chaud, par toi puis par Yeuse et le Kid. Leur système d’éducation fut totalement différent.

L’apparition du dirigeavion avait été déterminante et le combat s’était rapidement achevé. Il revoyait sa fille Fleur utilisant le monte-charge pour atteindre la plate-forme des huttes, appelant Jdriège d’une voix désespérée. Lorsque son père l’avait rejointe elle faisait du bouche-à-bouche au jeune Roux sans connaissance. Il ne pouvait oublier cette scène et la nuit se réveillait dans une sueur d’angoisse.

— Que va-t-il arriver maintenant avec les Roux si jamais Jdriège se remet difficilement ? lui demanda Liensun un matin. Ne faudrait-il pas aller leur expliquer ce qui s’est passé, leur annoncer que les cadavres de mon frère et de sa mère restent introuvables. Nous ne savons même pas qui avait embauché Percy pour cette mission.

Lien Rag songeait à se rendre aux tombeaux ouverts et y attendre que les Roux lui donnent une réponse. La Voix seule pouvait prendre une décision, la Voix, cette expression extrasensorielle qui seule délivrait la pensée collective du Peuple du Froid. Il n’existait aucun groupe responsable, ni conseil des Anciens comme dans certaines tribus primitives de jadis, ni organisation politique. Il avait fallu le réchauffement pour découvrir que tous les Roux étaient télépathes et communiquaient à l’insu des Hommes du Chaud. D’après ce qu’avait cru comprendre Lien Rag, la Voix résumait en quelque sorte l’opinion générale, la volonté du peuple en choisissant un moyen terme satisfaisant chaque individu. Il n’était pas vraiment sûr que ça se passe ainsi. Il s’interrogeait sur ce sixième sens des Roux que leur esclavage auprès des Hommes du Chaud paraissait avoir occulté.

— Le seul qui puisse entrer en contact avec les Roux c’est Gdami, expliqua-t-il aux siens. Mais nos radios n’ont pas la portée suffisante pour l’atteindre. Le *Dragon* va entreprendre une nouvelle campagne de chasse aux éléphants de mer et Farnelle, sa mère, essaiera de le rencontrer. Si par malheur Jdriège ne sortait pas de cette léthargie, les Roux nous accuseront de ne pas l’avoir protégé. Ils sauront qu’il a absorbé des substances responsables de cet état. Vous connaissez comme moi la prévention des Roux contre tout notre système de soins. N’oubliez jamais que pour eux nous ne sommes que des créatures de cauchemar, et que tout ce que nous pouvons offrir est marqué d’un sceau maléfique. Que ce soit les médicaments, l’alcool ou les armes. Ils n’utilisent ces dernières qu’avec répugnance mais le fait de les retourner contre nous les rassure, justifie leur usage.

Lien Rag savait que Fleur effectuait toutes les tâches déplaissantes d'une infirmière et d'une aide-soignante, qu'elle nettoyait Jdriège, lui fixait sa perfusion, le veillait durant de longues heures, ne prenant guère de repos. On n'avait pu trouver d'infirmière prête à revêtir une combi-iso pour soigner un Roux, fut-il le petit-fils du Président. Des agitateurs répandaient la rumeur que le grand-père de ce primitif préparait une installation de Roux dans une île, passant sous silence l'impossibilité pour eux de survivre par une température moyenne de dix degrés au-dessus de zéro.

Au Conseil de gouvernement un élu posa la question précisément sur les relations avec le Peuple du Froid. Il se félicitait qu'un accord permette l'approvisionnement en fuphoc mais jusqu'où iraient ces nouvelles relations avec des gens si différents ?

— Vous posez la question en y répondant, lui fit remarquer Lien Rag. La barrière de la température nous garantit les uns des autres. Nous vivons dans deux mondes différents sans désirer empiéter sur le voisin.

— Faut-il espérer qu'un jour les Roux nous accorderont une concession assurant notre ravitaillement constant en huile ?

— N'y songez pas. Les Roux ne nous accorderont jamais cette possibilité, et à moins de leur déclarer la guerre nous devons accepter leurs conditions. Même si cette situation n'est pas en harmonie avec vos complexes de supériorité.

Il y eut des protestations véhémentes, mais quand l'assemblée se fut calmée une autre femme s'enquit de la *Salamandre*.

— Ne devrait-elle pas être de retour depuis deux semaines ?

— Nous sommes encore dans les délais. Les cachalots ne sont pas toujours présents là où on les attend. Je comprends votre inquiétude et le capitaine Kurty sera touché de votre sollicitude.

La jeune femme rougit discrètement. Lien Rag savait qu'elle portait à Kurty un intérêt tout à fait personnel. Mais le garçon n'avait d'yeux que pour Fleur. Lien Rag soupira. Fleur paraissait n'y attacher aucune importance.

Le baleinier de Farnelle et Danglov quitta les Kerguelen le lendemain pour chasser les éléphants dans la mer de Weddell. Leur retard, dû à cette intervention en dirigeavion sur Miserere, allait contraindre Lien Rag à rationner l'huile si Kurty ne revenait pas avec ses fûts remplis à ras bord de baleinium.

Chaque soir le médecin-chef des hôpitaux des Kerguelen présentait le bulletin de santé de Jdriège au Président.

— Je note un léger mieux, infime, mais je tiens surtout à vous féliciter pour être l'heureux père d'une fille aussi dévouée. Elle n'a que seize ans mais a le comportement d'une adulte.

Lien Rag fit mine d'être flatté mais son sourire disparut dès que le docteur eut tourné les talons.

Deux jours plus tard Jdriège sortit de son inconscience et en moins d'une semaine retrouva toute sa vitalité.

## CHAPITRE 37

La plupart des marins et des gabiers nés alors que la fonte des glaces était déjà bien avancée, n'avaient connu ni la lumière crépusculaire de la Terre vingt années auparavant, ni le froid intense qui y régnait. Par contre ceux qu'on appelait les fondeurs ou les landiers, tous beaucoup plus âgés, n'étaient pas aussi terrorisés de naviguer dans un monde de ténèbres glacées.

— Nous ne pouvons aller au-delà, dit Grathe à Kurty. Les hommes grelottent dans leurs vêtements légers. Nous ne disposons pas d'équipement pour lutter contre cette baisse brutale de la température.

— Un simple petit zéro démoralise mes hommes ? rétorqua Kurty agacé. Ne me dis pas que l'équipage ne peut supporter une fraîcheur aussi relative ?

— Il n'y a pas que le froid mais cette semi-obscurité agit sur le moral. Ils ne voient que des ombres fantomatiques se déplaçant sur le pont et le manque de visibilité devient dangereux. Nous pouvons heurter un récif.

— Il n'y en a pas dans cette partie du Pacifique, tu le sais bien.

— Nous utilisons de très vieilles cartes marines. En deux mille ans les fonds marins ont changé. Des îles volcaniques nouvelles ont surgi, d'autres ont disparu. La pression des glaces fut telle que la planète n'est plus la même. Et puis l'odeur de charogne est insupportable.

Beaucoup d'animaux marins morts dérivait, encombraient cette gorge étroite, virtuelle qui franchissait la Ceinture de Feu. Grâce au radio de bord qui avait su utiliser les émissions du dirigeable espion et de la *Chimère*, ils avaient atteint cette bande étroite, sombre, ce chenal au courant très fort venant du nord et charriant peut-être, depuis le détroit de Béring, tous les cadavres d'animaux et d'humains de l'hémisphère Nord. Marins tombés accidentellement à l'eau, habitants enlevés par des déferlantes, agglomérations ravagées par des tsunamis. Le mystère du bébé Roux dans l'estomac d'un cachalot n'était pas résolu pour autant. Une tribu avait-elle emprunté cet étroit passage ? L'obscurité d'un long tunnel en formait la seule structure. Au-delà de ce noyau épais de nuit c'étaient la lumière et la chaleur torride.

Ils avaient récupéré le lard de deux cachalots morts depuis des semaines. Pour les approcher on leur avait tiré dessus avec des micro-missiles, afin que les gaz de décomposition s'échappent en sifflant sans que les cadavres



n'explosent. À plusieurs reprises ils avaient eu cette désagréable surprise de heurter un cétaqué qui éclatait en projetant sa pourriture à grande hauteur.

On avait fondu le gras dans l'odeur atroce de la mort et la *Salamandre* puait. Sans la rencontre de fortes pluies, ils ne pourraient jamais accoster à Cooktown. Durant la fonte de ce lard décomposé, les hommes ne respiraient plus qu'à travers des épaisseurs de linge. Pris de nausées, ils vomissaient sans toujours avoir le temps d'atteindre la rambarde. Kurty lui-même avait restitué son précédent repas.

Grathe ne savait ce que recherchait son ami et capitaine en poursuivant cette navigation abominable. Kurty avait-il l'intention de franchir la Ceinture de Feu puis de faire demi-tour juste pour la gloire, pour pouvoir annoncer aux habitants de l'archipel que l'hémisphère Nord n'était plus inaccessible ? Un jour il avait posé une question indirecte, n'espérant pas une réponse franche et d'ailleurs Kurty, après un long silence, s'était contenté de lâcher :

— C'est une odyssée expiatoire.

Il n'avait pas compris ce qu'il entendait par là. De quelle expiation voulait-il parler ? S'il entraînait dans cette aventure macabre des dizaines d'hommes, il ne pouvait vouloir parler seulement de lui mais de tout l'équipage. Quels crimes l'obsédaient : la mort des cachalots, ces monstres mythologiques, les orgies de sang et de sexe assez rares, seulement quand les nerfs étaient tendus à craquer ? Ou bien fallait-il chercher encore plus loin dans le passé ?

Grathe se souvenait de ce que lui racontait Gus de la vie sur Terre durant la glaciation, alors que tous deux survivaient encore dans ce satellite animal : le froid, la lumière filtrée par les poussières lunaires, une lumière chiche mais encore acceptable et non cette noirceur qui étouffait le baleinier dans une étreinte glacée.

Des projecteurs balayaient la mer sans grande portée utile, leur faisceau se heurtant vite à un mur impénétrable. Tous savaient que peut-être parvenue au-delà de la Ceinture de Feu, libérée de ce monde funèbre, la *Chimère* les avait précédés, les Simone ayant eu le courage d'affronter cette malédiction bien avant eux. Alors, devait penser Kurty, cet exploit accompli par ces nains ridicules en serions-nous incapables ? Non, Kurty ne raisonnait pas ainsi. Il ne méprisait personne sinon lui-même.

Et un matin le bosco se posta en bas de la passerelle et apostropha le capitaine dans son porte-voix de manœuvre :

— En voilà assez, nous n'irons pas plus loin. Nous voulons rentrer aux Kerguelen. Nous avons encore de l'huile à trouver pour que nos réserves soient bien pleines. Je vous le dis, capitaine, l'équipage n'ira pas plus loin.

Il s'était entortillé dans des vêtements disparates, car le thermomètre descendait régulièrement et que le petit zéro insignifiant dont parlait Kurty était depuis longtemps abandonné par l'aiguille.

Kurty fit coulisser la vitre.

— Tout se mérite dans la vie, bosco Kandini, nous sommes en train de relier deux mondes séparés depuis quinze ans. La gloire de notre découverte vous recouvrira bien mieux que des décorations.

— En attendant nous sommes recouverts de froid, de nuit et de la merde de ces animaux qui explosent bruyamment et nous aspergent de leurs saloperies.

Grathe allongé sur sa couchette sauta sur ses pieds et accourut à la rescousse. Non pour soutenir le capitaine dans sa folie, mais pour apaiser les uns et les autres. Les timoniers venaient de placer le chadburn sur stop et le moteur cessa de gronder. La *Salamandre* courait sur son erre.

— Capitaine Kurty, continuait Kandini, nous vous respectons et nous vous aimons, mais notre mission c'est de remplir les fûts de baleinium et de retourner auprès de nos familles. Les Kerguelen ont besoin de notre huile pour survivre et je me permets de vous faire la remarque suivante. Vous nous dites que les Simone nous ont précédés, que ces nains sont en quelque sorte plus courageux que nous, puisque apparemment ils n'ont pas fait demi-tour et ont poursuivi leur route jusqu'au bout de la Ceinture de Feu. Mais souvenez-vous, capitaine Kurty, du nom de leur bateau.

Il marqua une pause et dans le silence tombé avec l'arrêt du moteur et des vibrations la tension fut extrême.

— La *Chimère*, capitaine Kurty, c'est tout à fait significatif. Nous poursuivons une chimère. Ces Simone appartiennent à un autre monde que le nôtre et peut-être ont-ils pactisé avec des puissances inconnues. Nous ne sommes que des hommes ordinaires, des chasseurs de baleines, et nous ne voulons pas aller au-delà.

Grathe pensa alors que tout pouvait arriver. Kurty pouvait fort bien dissimuler une arme sous sa vareuse d'officier et abattre le bosco. Le second imagina plusieurs suites inquiétantes à cette harangue, mais certainement pas celle qui le concerna.

— Lieutenant Grathe, prenez le commandement du baleinier. Je me retire dans ma cabine. Je ne veux pas assister à la retraite honteuse de mon bateau. Je ne veux pas qu'aux Kerguelen on dise que j'ai failli à mon devoir en ne traversant pas la Ceinture de Feu. Les préoccupations les plus basement matérielles vous agitent tous, mais vous êtes en train de passer à côté d'une

épopée sublime, à côté de la légende. Et le petit peuple des Simone recueillera seul pour un long avenir les bénéfices moraux et triviaux de leur témérité.

Grathe prit le commandement et ne tarda pas à remarquer que les derniers mots du capitaine Kurty avaient eu un impact considérable sur le comportement de l'équipage. Ils ne parurent pas vraiment enchantés d'avoir gagné, d'avoir obligé leur chef à se retirer. Lorsque quelques jours plus tard ils abandonnèrent cette zone d'ombres et de glaces, les premiers icebergs minuscules apparus, les marins se retournèrent et restèrent les yeux fixés sur cette faille effroyable qui réunissait deux mondes.

## CHAPITRE 38

Après une nuit de discussions alternant les promesses et les menaces, Benfield avait obtenu des guides qu'ils reprennent le travail mais le lendemain, dans l'après-midi, un autre corps fut retrouvé en contrebas d'un sentier. Il s'agissait encore d'un soldat qui paraissait avoir déroché de la corniche, mais le compteur de radiations de l'expédition donna l'alerte. Le corps, pourtant enveloppé d'un cercueil de glace, était trop dangereux pour qu'on l'approche. Cette fois les guides, malgré la colère du chef d'état-major, décidèrent de revenir au village de Fulmente avec les mulets.

Après des heures d'affrontements on faillit en venir aux mains, mais Yeuse s'interposa et obtint que deux des guides les accompagnent avec une vingtaine de bêtes de somme. Quinze soldats formeraient leur escorte, les autres retourneraient à la dernière étape pour attendre des nouvelles de cette patrouille. Les guides acceptèrent, mais dirent qu'au bout de huit jours ils retourneraient à Fulmente quoi qu'il arrive.

Lorsque le jour se leva la petite troupe n'avait pas encore atteint le refuge d'étape et tous subirent les premières chaleurs. Yeuse sentit flamber son visage, comme si une flamme l'avait brûlé. Elle en souffrit durant les heures de repos. À ces hauteurs les brumes protectrices paraissaient sur le point de se fractionner, de s'ouvrir pour libérer un flot de rayons mortels. Les yeux protégés par d'épaisses lunettes noires elle détecta, depuis la caverne où ils attendaient la nuit, des fissures flamboyantes.

Deux jours plus tard le radio surprit une émission très faible provenant, semblait-il, du nord-ouest. Le technicien essaya de la situer exactement et la nuit venue, laissant le reste de l'expédition dans un refuge, Yeuse, Benfield, le radio et deux hommes s'engagèrent dans une escalade à flanc de paroi. Le chef d'état-major avait emporté un émetteur-récepteur gonio. À la fin de cette nuit éprouvante, ils avaient eu le plus grand mal à dénicher un trou de rocher pour s'abriter du jour, la voix de Gus leur parvint. Alors que Yeuse sur le point de sangloter essayait de lui arracher des explications, il se contenta de quelques mots. Faute de réserves de courant il n'émettrait qu'un signal leur donnant la direction à suivre. Les deux jours suivants furent pires et ils faillirent renoncer. Ils franchirent de nuit des parois invraisemblables, s'encordèrent pour gagner quelques mètres avant de découvrir un passage d'une facilité déconcertante. La nuit durant ils l'avaient côtoyé sans s'en rendre compte.

Ils aperçurent la silhouette de Gus durant le court crépuscule du deuxième jour, et malgré leur fatigue ils voulurent le rejoindre. Les deux hommes de l'escorte ouvrirent leur itinéraire, placèrent des cordes, taillèrent des marches dans les retombées d'un glacier que la chaleur du jour fragilisait. Des pans de centaines de tonnes s'en détachaient et roulaient à l'infini dans un bruit de tonnerre.

Gus les guida enfin à la voix. Put dire qu'il avait une jambe cassée et qu'il était seul. Successivement les hommes de son groupe étaient partis chercher du secours sans qu'il sût ce qu'ils étaient devenus.

Lorsqu'il vit Yeuse dans la lueur d'une lampe torche que Benfield braquait sur lui il ne put dissimuler son émotion.

— Lequel de ces hommes courageux a réussi à vous atteindre ? demanda-t-il ensuite. Le sergent ne voulait pas me quitter mais j'ai exigé qu'il descende vers les vallées.

— Aucun ne nous a rejoints, dit Yeuse quand elle put parler.

— Et Granados a succombé à une trop forte dose de radioactivité.

Gus serra les poings.

— Il n'a pas voulu me croire et a dû vouloir couper au plus court. Il y a une énorme source de radioactivité au sud-ouest, en partant d'ici. Et, bien entendu, sur l'accès le plus facile à emprunter. Je leur avais dit de suivre le cône d'éboulement en plein est mais cela imposait un détour d'un jour et demi. Ne me dites pas que tous ont été brûlés ?

— Nous n'en avons trouvé que deux, murmura Yeuse.

Un des soldats secouristes défaisait les attelles qui soutenaient la cheville cassée et recommença toute l'opération. Il ne cacha pas que Gus devrait être réopéré au plus vite. Mais d'abord il fallait lui faire rejoindre la petite escorte avant de retrouver le gros de l'expédition.

— Cette jambe fut créée sur le satellite Bulb, fit Gus, avec une ironie désenchantée. Je l'ai ramenée sur Terre et je l'ai brisée. Cette technique de reconstitution de membres est perdue pour tout le monde aujourd'hui. Je ne me suis jamais vraiment interrogé sur la nature de cette jambe neuve. Peut-être ne s'agit-il pas d'un péroné osseux mais d'une matière inconnue. Le chirurgien sera-t-il forcé de m'amputer ?

— Cette dangereuse masse radioactive d'où sort-elle ? demanda Benfield.

— J'ai passé mes journées de solitaire handicapé à essayer de l'examiner.

J'ai des appareils optiques très puissants puisque je voulais surveiller le Complexe de l'Aiguilleur Ramin. À propos il doit se trouver quelque part derrière cet énorme pic qui ressemble à un bonnet d'âne.

Il sortit des feuillets de son sac.

— Je n'avais plus assez d'électricité pour m'enregistrer alors j'ai écrit. Quand le jour reviendra il faudra nous planquer jusqu'à midi, bien sûr. Ensuite l'ombre portée de ce pic énorme nous permettra de sortir de nos trous. La température ne sera que de quarante degrés mais nous ne recevrons pas directement le rayonnement du Soleil. Vous pourrez apercevoir l'énorme bouche maudite de cette radioactivité. Une bouche de six cents mètres de haut sur quatre cents de large. Il en sort encore des fumées lorsqu'un malheureux condor ou un lama s'égare là-dedans. Je crois même qu'un once y a grillé l'autre jour.

Il accepta un verre d'alcool allongé d'eau que lui tendait un soldat.

— Il y a un tunnel. Est-ce une usine nucléaire enfouie dans la roche, je l'ignore.

— Gus, c'est certainement un tunnel, un immense tunnel qui traversait longitudinalement la cordillère du sud au nord. Un tunnel éboulé en différents endroits que des Aiguilleurs, coincés dans l'hémisphère Sud par la Ceinture de Feu, essaient de dégager pour rejoindre la Caste. Un tunnel où circulaient dans le plus grand secret des convois tirés par des locomotives à moteur nucléaire. Des moteurs peu fiables, utilisant la fission. Certaines de ces motrices ont dû exploser. Ce que tu appelles la Grande Bouche n'était peut-être qu'un dépôt de machines qui auraient sauté en série. Nous pensons avec Benfield que les Aiguilleurs font construire un tunnel parallèle pour contourner cet obstacle mortel en radiations. Ils utiliseraient des manœuvres locaux qu'ils traiteraient en esclaves.

## CHAPITRE 39

En quelques années, une station de moyenne importance s'était créée autour de l'observatoire d'astronomie dont la haute coupole apparaissait de loin, comme le clocher ou le minaret d'une religion nouvelle. Et n'était-ce pas en fait une nouvelle croyance que cette science retrouvée cherchant à percer les secrets de l'espace ? Des siècles d'interdiction, des mots tabous, les étoiles, le ciel, le Soleil et désormais un revirement complet de tous les acteurs, aussi bien les Aiguilleurs que l'Église des Néo-Catholiques. Et Tharbin le maître du Consortium des Bonzes, offrant des instruments, des calculateurs, des télescopes découverts dans les montagnes de la Sibérienne. Tharbin dont on annonçait la prochaine visite et sa rencontre avec Charlster.

Dans l'amphithéâtre creusé sous la glace, Charlster était reçu solennellement par tous ces astrophysiciens dont le savoir bégayait encore et qui attendaient de lui des cours magistraux, des schémas directeurs.

Déjà le directeur de Point 87° 7 avait eu un geste plein de compréhension à son arrivée en gare de la station. Un tapis rouge, la police ferroviaire en grande tenue, une adolescente lui apportant le bouquet de fleurs *réelles* cultivées à grands frais dans les serres voisines. Une très jolie adolescente qui, à la grande surprise du vieux savant, lui avait décoché un clin d'œil plein de promesses. Promesses tenues puisque le soir même il la retrouvait dans son compartiment en train de chanter dans la baignoire. Il doutait qu'elle fut aussi jeune qu'elle le prétendait mais de la part de Henkel, le directeur, c'était tout de même sympathique. Il avait dû prospecter tout le cercle polaire pour découvrir la perle noire, une prostituée ayant l'air d'une gamine. Malgré ses efforts méritoires, rompu de fatigue, Charlster ne put donner suite à ses invites mais apprécia qu'Alterra, la jeune fille, le réchauffe de son corps souple qui s'enroulait avec grâce autour de sa vieille peau.

Dans cet amphi rempli à ras bord, l'ovation dura tant qu'il la trouva suspecte et dut presque se fâcher pour y mettre un terme. Et sans attendre il attaqua les derniers travaux de ces équipes, leur reprochant de n'avoir obtenu que de médiocres résultats.

— Depuis deux mois on vous incite presque chaque jour à concentrer vos recherches sur le satellite Altaï dont vous n'ignorez pas l'importance cruciale. Bien sûr, vous vivez ici à l'intérieur du cercle polaire nordique dans des conditions excellentes. Pas de Ceinture de Feu à proximité, pas de lumière aveuglante, autant d'énergie que vous le souhaitez, des serres produisant une

abondante nourriture, etc. Pour vous rien n'a changé dans votre vie et le réchauffement vous laisse indifférents, alors que les quatre cinquièmes de la planète sont en train de brûler, de se consumer. Les populations, des millions d'êtres ont péri, et des millions de réfugiés remontent vers le nord dans cet hémisphère, descendent vers le sud dans l'autre. La Ceinture de Feu s'étendait, disait-on voici deux ans, entre les tropiques mais aujourd'hui elle déborde, et les 40<sup>es</sup> parallèles ne sont plus vivables au nord, les 45<sup>es</sup> au sud. J'arrive et tout ce que je trouve ce sont des photographies floues, grotesques, illisibles et des calculs approximatifs. Dans mon laboratoire avec un matériel dix fois moins performant voici ce que j'ai obtenu.

Il saisit sur sa tablette une télécommande. Les lumières s'éteignirent et une série d'images furent projetées sur l'écran géant dans son dos. Il se mit sur le côté pour les commenter. Le satellite Altaï, fragment de Lune échappé de l'explosion, tournoyait dans l'espace, dévoilant ses différentes faces, ressemblant à un morceau de charbon aux méplats luisants comme du diamant sous les feux du Soleil.

— Il s'agit d'un montage utilisant les photographies, les spectres électroniques, les calculs, le tout confié à un ordinateur géant qui nous a restitué ce bijou tournoyant autour de la Terre dans son écrin bleu. Ce qui est certainement faux. Mais vous avez devant vous la station orbitale qui sauvera la Terre d'un barbecue géant.

Les rires furent plus gênés que libérateurs. Tous les gens présents restaient sous le coup de l'algarade véhémence du vieux professeur. Tous se sentaient coupables de légèreté, d'impéritie, de manque d'enthousiasme. Ils n'avaient pas compris l'importance de cette découverte et certains persistaient à dire qu'il ne s'agissait pas d'un fragment de Lune mais d'un agrégat de poussières, genre pouzzolanes.

Charlster arrêta le défilé des images sur une zone de couleur verte, l'agrandit jusqu'à ce que l'on distingue les contours en traits épais, de couleur rouge, d'une construction.

— Voici les restes d'une base humaine, base militaire qui était chargée de la sécurité et de la surveillance de l'espace. Bâtie en profondeur avec des matériaux extrêmement résistants elle est restée pratiquement intacte. Elle nous attend, peut-être même avec tous ses aménagements, ses stocks de vivres, d'oxygène, d'énergie. Et surtout de l'eau que les militaires ont captée dans des glaciers internes. J'attendais de vous d'autres images, d'autres résultats pour les comparer et il n'y a rien. Rien du tout. Demain le chef du Consortium des Bonzes débarquera ici et vous n'aurez rien à lui montrer alors qu'il vous a richement dotés en calculateurs géants et en matériel optique et électronique d'observation. Vous ne l'ignorez pas, Tharbin vient pour une



série d'entretiens uniquement dirigés vers la construction d'une navette, d'un astronef capable de relier la Terre à Altaï.

Quinze ans auparavant quand le Bulb, cette énorme station spatiale d'origine animale, s'était abîmé dans le Pacifique, les cargos du Consortium des Bonzes avaient repêché une grande quantité de documents d'une importance énorme. Par la suite Opérasque avait, effectué en compagnie du même Tharbin une autre expédition, sur le lieu même où le Bulb s'était englouti, et d'autres renseignements en avaient été tirés. Mais, Charlster avait compris qu'Opérasque s'était en réalité fait rouler par le bonze. Celui-ci avait négocié ses documents pour pouvoir s'installer dans une nouvelle concession entre la Nouvelle-Zemble et la mer de Lapteu, avec pour limite au sud le 60<sup>e</sup> parallèle.

Lorsque la projection cessa et que la lumière revint, Charlster radouci invita les assistants à retourner leurs postes de travail avec pour seul objectif le satellite Altaï, ce Coal-Block, comme il le désigna pour détendre l'atmosphère. Mais l'admonestation reçue avait du mal à passer. Le directeur lui-même paraissait dans ses petits souliers. Il essaya de ramener l'harmonie en parlant de la jeune Altera, mais une physicienne d'une trentaine d'années s'approcha timidement, tendant une dizaine de feuilles d'imprimante. Charlster y jeta un regard condescendant, puis sursauta.

— Comment pouvez-vous ?...

— J'ai vérifié vingt fois mes calculs et chaque fois ils étaient corrects. Il y a un satellite artificiel à proximité d'Altaï.

## CHAPITRE 40

Surprise que Liensun ait accepté aussi facilement d'utiliser le dirigeavion pour rejoindre la mer de Weddell, Ann lui demanda si son bon sens habituel ne se révoltait pas contre l'irrationnelle vision de son neveu Jdriège.

— Dans le temps j'eus également des dons de télépathie, et même je pouvais agir sur le comportement des gens. Mais c'était dans mon adolescence, du temps de ma concurrence avec Jdrien. Puis ces possibilités diminuèrent, disparurent. J'étais trop occupé à réaliser mes ambitions pour m'en inquiéter vraiment.

— Tu t'en es servi assez souvent, remarqua-t-elle malicieuse, ne serait-ce que pour me séduire. Tu encombrais mon cerveau d'images érotiques dont nous étions les acteurs. Tes interventions surnaturelles bouleversaient mon caractère rationaliste, et j'avais la certitude avec effroi, colère mais volupté de régresser et de n'être plus qu'une femelle avide.

Il vérifiait le système de gonflage à l'hélium de l'enveloppe du dirigeavion, ce qui lui permit de cacher son embarras. Il avait séduit de nombreuses femmes de la sorte, soit parce qu'il les désirait, soit pour les utiliser cyniquement, comme cette Murmose, laideron empâté de mauvaise graisse qu'il avait prostituée aux riches bonzes de China Voksal.

Alors qu'il pensait avoir perdu ces merveilleuses facultés la vision de Jdriège les avait en partie réveillées. Lui aussi avait cru surprendre les pensées d'un inconnu. Un individu en train de se remémorer la nouvelle cachette des cadavres de Jdrien, de sa mère et du clone de son père. Et il avait alors uni ses réflexions secrètes à celles de Jdriège et ensemble, sans échanger un mot, un regard, ils avaient découvert où se trouvait cet inconnu. Pour le moment il émettait ses ondes cérébrales depuis la mer de Weddell. Là précisément où devaient depuis peu se trouver à l'ancre le *Dragon* et aussi le *Gdabel* de Gdami, le fils de Farnelle, sa compagne Zabel et leur fils dont le nom était le même que celui de leur bateau. Et cette coïncidence l'effrayait, l'empêchait de se confier entièrement à son père ou à Ann Suba.

— Lien Rag a refusé à Fleur de nous accompagner, lui dit sa compagne. Elle veut se faire greffer une pompe à cryo-hormones négatives qui diffusera en continu son produit dans son corps, et lui permettra d'affronter les températures basses dans lesquelles Jdriège vit à l'aise. Le contenu de ces pompes est de six mois environ mais depuis des années on en a perdu et

l'usage et le secret de fabrication. Lien Rag en a quelques-unes en stock mais ne laissera jamais Fleur faire une telle folie.

— Elle aime Jdriège et il l'aime.

— Il est son neveu. Ils ont un ancêtre commun, Lien Rag. Il est son père à elle, son grand-père à lui. Le lien de parenté est trop élevé pour que Lien et même Jael laissent faire. Il y a aussi les cinquante degrés Celsius qui les séparent, un mur de température quasiment infranchissable.

La veille, lui-même aurait raisonné de la sorte, figé dans son matérialisme qu'il considérerait depuis trop longtemps comme mode de vie. Mais pour l'instant il ne savait que répondre, préférerait fuir l'intransigeance que tous ses amis, son père, Jael manifestaient.

Ce fut un départ à la sauvette pour éviter un drame avec Fleur, mais ce fut Jdriège qui, découvrant son absence, refusa d'embarquer. D'ailleurs il considérerait l'appareil avec suspicion. Il avait voyagé à bord dans un semi-coma au retour de Miserere, à nouveau dans sa combinaison isotherme tout comme ce matin-là. Liensun lui fit comprendre que Lien Rag ne céderait pas et que mieux valait accepter la situation actuelle.

Plus tard, alors qu'Ann Suba pilotait avec l'aide de Lien Rag, l'oncle et le neveu échangèrent quelques réflexions sur ce qui les attendait du côté de la mer de Weddell. Faute de mots anglais pour visualiser cette face de l'Antarctique, Jdriège présentait des images télépathiques à Liensun. Puis apparurent le bateau de Gdami et celui de Farnelle. Dans l'esprit de Jdriège c'était de ces deux navires que s'étaient échappées les pensées confuses d'un individu sur les cadavres de Jdrien, Jdrou et Jdrièle. Mais profondément choqué Liensun refusait cette hypothèse et, oubliant même de le faire mentalement, protesta si fort avec une telle irritation que Lien Rag vint aux nouvelles.

— Vous vous chamaillez ? demanda-t-il surpris.

— Non. On essaie de discuter.

Lien Rag regarda, à travers la vitre légèrement fumée de son intégral, le visage de son petit-fils. Ce dernier souriait et apaisa ses craintes au moyen d'ondes lénifiantes. Lien Rag se souvint que Jdrien son fils, le messie des Roux, agissait aussi de la sorte pour le calmer, pour empêcher les gens de s'entre-déchirer. Des larmes lui vinrent aux yeux et aussi le remords d'avoir laissé la Guilde des Harponneurs assassiner son enfant.

Il retourna dans le poste de pilotage. Grâce à sa mixité le dirigeavion était d'une grande contenance. Son volume intérieur permettait de disposer de

plusieurs cabines, de salons comme celui où se trouvaient Liensun et Jdriège, et de soutes énormes. On aurait pu embarquer plusieurs wagons, à l'époque où les trains sillonnaient la Terre. Mais en République des Kerguelen il n'y avait plus de véritables moyens de transport, sinon des plates-formes autopropulsées au fuphoc.

— Gdami, Zabel, Farnelle, tous sont innocents. Ils n'ont pas dérobé les corps de mon frère, de sa mère et de ce Jdrièle. Tu ne connais pas encore très bien ta famille et les amis de celle-ci. Nous formons une grande communauté car nous nous connaissons depuis de longues années. Certains manquent à l'appel mais ceux-là seraient incapables d'une telle saleté.

Les yeux fermés, Jdriège ne paraissait pas s'émouvoir de cette transmission de protestations. Liensun plaidait avec force en faveur de ses amis. Jadis, son frère Jdrien n'aurait jamais pu accuser ces mêmes personnes, mais son fils était d'une autre origine. Sa roussitude l'empêchait de comprendre les sentiments des Hommes du Chaud, leur individualité, contrairement à Jdrien. Il les soupçonnait tous, y compris son grand-père, son oncle, de comploter contre le Peuple du Froid. Il ne connaissait que la pensée collective, la Voix qui régissait la nation rousse, loi unique mais sans concession quand elle pénétrait dans les cerveaux de chacun. Et puis que signifiait le mot famille pour lui ? Déjà la notion de grand-père était floue, celle d'oncle pouvait le laisser indifférent.

## CHAPITRE 41

Personne ne pouvait dire ensuite combien de temps allait demander la traversée de ce tunnel d'un noir d'encre de seiche, parcouru de vents glacés et de puanteurs, encombré de glace, si bien qu'à hauteur de l'équateur une épaisse banquise ne put être tranchée par l'étrave en titane de la *Chimère*. On avançait à très faible allure, on glissait dans l'attente d'une catastrophe, sous la lumière souffreteuse des projecteurs recouverts d'un givre épais que les jeunes Neveuxgrands grattaient, comme ils grattaient les ponts, les superstructures, les baies de la passerelle. Nona-Nona se distingua particulièrement en sautant le premier sur la banquise, pour y déposer des explosifs qui la fracturèrent sur de courtes distances. Sans prendre la peine de remonter à bord, il courait dans la nuit placer d'autres charges et ainsi durant des heures. Debout à l'étrave sa mère Tuna-Tuna, sans un mot, semblait vouloir le protéger de son regard fixé sur l'endroit invisible où il creusait la glace à coups de pic pour y enterrer sa mine. Lorsqu'il remontait à bord au bout de quelques heures il était acclamé par sa génération, et aussi par les prélats et par une partie du Conseil du Tabernacle. Tom-Tom le président avait alors un petit sourire résigné, sentant venir la fin de son règne et à peu près disposé à ne pas faire de résistance sénile. Que pouvait-il prétendre avec ses cinquante centimètres en dessous des cent dix de Nona-Nona ?

Ce dernier comprit que son destin basculait lorsque plusieurs personnes l'appelèrent Centdix. Lorsqu'il revenait de ces missions périlleuses, il prenait sa mère par l'épaule, elle lui arrivait à la poitrine, et ensemble ils rejoignaient leur cabine. Il ne voulait pas assister à son triomphe ni en abuser.

Les Néos basculaient dans une terreur sans nom, croyaient que leur Dieu, son fils et la mère de celui-ci les avaient abandonnés. Ce fut M<sup>gr</sup> Louis du Saint Sépulcre qui émit l'idée qu'ils n'avaient pas accompli ce que le Seigneur attendait d'eux.

— On nous dit qu'une épaisse concentration des poussières lunaires en une bande étroite suffit à occulter le Soleil, à ramener le froid et la nuit perpétuels, mais comment ne pas y voir plutôt la volonté de Dieu. Dieu qui nous plonge dans cette terreur parce que nous avons supporté trop longtemps le sacrilège. Et ce sacrilège, vous le connaissez tout comme moi. Il est le cœur de ce navire maudit. Oui, ce que les Simone, ces gnomes hideux, émanations du démon appellent le cœur sacré de leur sinistre *Chimère* mais surtout le Tabernacle. Voilà ce qui déplaît au Seigneur, voilà ce qu'il ne peut supporter, voilà ce qu'il attend des humbles et fidèles serviteurs que nous sommes. Que nous

obligions les Simone à la repentance et à une appellation moins sacrilège de cette centrale d'énergie nucléaire. D'ailleurs n'est-elle pas elle-même le mal total ? Faut-il en plus qu'on lui donne ce nom sacré de Tabernacle, le réceptacle sacré des hosties ?

Le jeune M<sup>gr</sup> Eloi de la Compassion essaya de rappeler que le tabernacle était dans l'Ancien Testament la tente des Juifs anciens avant d'abriter les objets du culte et l'Arche d'alliance. Mais M<sup>gr</sup> Louis balaya d'un geste coléreux cette précision, disant que l'Ancien Testament devait être lu avec circonspection et que seuls les Évangiles faisaient loi. Pour un peu il aurait traité M<sup>gr</sup> Eloi de relaps.

— Les Simone doivent se soumettre à la volonté de Dieu, renoncer à ce terme de Tabernacle et même, j'irai plus loin, nous devons détruire la centrale nucléaire qui jusque-là s'est tapie sous ce nom sublime. Il faut arracher les racines du mal si nous voulons retrouver la lumière.

M<sup>gr</sup> Etienne de la Couronne d'épines, chef de la délégation, n'eut pas le courage d'intervenir et d'opposer un veto ferme aux divagations de son évêque. Lui-même était plongé dans les affres de l'épouvante et du doute, craignait qu'effectivement le Seigneur ne les abandonne s'ils ne lui prouvaient pas leur attachement. Il demanda donc audience à Tom-Tom qui le reçut à titre privé. Mais dès la première phrase un peu alambiquée du prélat, le vieux chef Simone sursauta.

— Ai-je bien compris votre demande ? Nous sommes restés deux mille ans isolés sur ce bateau et notre langue est devenue un peu archaïque, voire anachronique. Je crains de ne pas vous avoir totalement compris.

— Il faut changer le nom de votre réacteur nucléaire. Celui de Tabernacle blesse profondément Dieu. C'est pourquoi il prolonge notre séjour dans cet enfer couleur de nuit, empestant la mort et diffusant un froid horrible. Si vous ne le faites pas je crains que nous ne terminions tous nos vies dans cet endroit.

En apparence indigné, Tom-Tom que les pratiques des Néos au cours de ce long voyage avaient impressionné, voire attiré, se demanda si le fait de supprimer provisoirement ce nom de Tabernacle pour désigner le cœur du navire, en ordonnant aux Simone de ne plus jamais le prononcer, n'aiderait pas leur destin. Ils se traînaient dans ce tunnel étrange. Ce n'était pas vraiment un tunnel mais l'obscurité ambiante en donnait l'illusion. Ils essayaient de croire qu'à quelques dizaines de milles de part et d'autre la mer bouillonnait, la lumière éblouissait mais c'était difficile à imaginer.

— Mais, Monseigneur, que devient votre dirigeable *Vatican-Saint-Jean* qui nous survole depuis que nous nous sommes engagés dans ce passage dangereux ?

— Justement nous restons sans nouvelles et vos projecteurs ne portent pas assez loin pour que nous l'apercevions au-dessus de nos têtes. Peut-être a-t-il renoncé, fait demi-tour, peut-être s'est-il abîmé ou bien a-t-il explosé.

— Je ne pense pas que le Conseil du... le Conseil quoi, accepte de modifier cette appellation fort ancienne. Nous n'en connaissons même pas l'origine. Le couple qui donna naissance à notre lignée d'origine l'appelait peut-être déjà de la sorte.

— C'est un nom soufflé par le démon pour se moquer de notre foi, pour désacraliser notre religion. Frère Louis du Saint Sépulcre est très ferme là-dessus et si je ne parviens pas à vous convaincre, c'est lui qui entraînera les autres à des actes que je désavoue officieusement.

— Que voulez-vous dire par là ? Nous menacez-vous de l'intolérance de votre compagnon ?

— Je crois surtout en la prière et en la contrition. Mais je suis âgé et incapable de m'opposer à M<sup>gr</sup> Louis.

Tom-Tom faillit se laisser aller à des confidences plaintives sur sa propre faiblesse, sa petite taille face à la force, à la jeunesse et la taille de Nona-Nona que peu à peu les Simone s'habituèrent à appeler Centdix.

— Quand allez-vous réunir votre conseil ?

— Ce soir. Nous attendrons que Nona-Nona remonte à bord. Il fait sauter la banquise, nous ouvre un chenal que notre étrave ne pourrait seule entailler. C'est un héros et il doit assister à ce conseil extraordinaire, car un changement de nom de notre Ta... pour notre centrale nucléaire ne peut se faire sans lui.

— Vous savez bien que ce garçon est équivoque, il nous déteste et je crains... Il nous apparaît comme le fils d'un démon très dangereux que nous appelons...

Soudain un technicien du moteur nucléaire fit irruption dans la cabine de Tom-Tom. Il avait tout un côté du visage en sang et son oreille pendait, détachée de son crâne. Il titubait et il s'appuya contre le chambranle. Derrière lui de nombreux Simone se regroupaient.

— Ce fou de Louis de je-ne-sais-quoi nous a attaqués à coups de hache et maintenant s'en prend au Tabernacle.

— Mon Dieu, s'écria Etienne, que vous avais-je dit ! Ce malheureux prélat n'a pas su patienter jusqu'à mon retour. Il faut dire que nous sommes plongés dans la plus grande terreur.

Le technicien s'écroula et toute une bande de Simone vint à son secours. Et d'autres se saisirent de M<sup>gr</sup> Etienne de la Couronne d'épines, prêts à lui faire un mauvais sort.



## CHAPITRE 42

Au cours du retour en deux étapes, la première pour rejoindre le petit groupe qui attendait à moins de deux jours de marche, et ensuite la descente vers le gros de la troupe et des mulets, Yeuse, malgré sa fatigue extrême, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle savait qu'elle abandonnait la partie, que la présence de cette énorme source de radioactivité l'empêcherait d'accéder aux secrets de la Caste. Elle ne disposait pas du matériel, des équipements nécessaires pour envoyer des expéditions dans le ventre de la cordillère des Andes, à la recherche du fameux tunnel longitudinal.

Lorsque les guides les prirent en charge pour descendre vers Fulmente et le *Ferrocarril de Noche*, elle s'endormit le plus souvent sur sa monture, sinon elle se déplaçait dans un état de somnambulisme. Benfield lui-même paraissait dans un état second.

Elle redevint elle-même une fois dans son compartiment spécial, lorsqu'elle eut pris plusieurs douches, désespérant de laver toute la crasse de ces jours épuisants. Lorsqu'elle retrouva son chef d'état-major pour un repas de nuit elle aurait aimé éviter le sujet, mais Benfield n'y était pas disposé.

— Il faut que tous les Andins retenus comme esclaves dans différents chantiers soient libérés. Je laisserai des brigades dans le coin pour mettre fin à ce travail forcé. Les Aiguilleurs auront disparu mais ces pauvres bougres seront toujours dans les profondeurs de la terre, travaillant sous les ordres de kapos le plus souvent originaires du même village qu'eux.

S'appuyant sur des béquilles, Gus les rejoignit. En définitive on n'avait pas jugé utile de lui casser la jambe, ses os s'étant naturellement remis en place. Le médecin, à la vue des radiographies, n'avait pas caché sa perplexité. Il n'avait jamais rencontré dans sa carrière un cas d'aussi rapide consolidation osseuse.

— Je ne lui ai pas raconté que j'avais passé des semaines dans une machine, le temps qu'elle recrée mes deux jambes dans le Bulb, et moi-même j'ignore tout de ces deux jambes que j'ai reçues. Tout ce qu'a grommelé le docteur c'est : on pourrait parler d'autogreffe, de renouvellement spontané de l'os.

Lui-même estimait que pour l'instant il était impossible d'atteindre le Complexe de l'Aiguilleur Ramin.

— D'autres explosions nucléaires ont dû se produire dans cet incroyable tunnel. À moins de crapahuter en combinaisons antiradiations sans pouvoir les quitter de jour comme de nuit, je ne vois pas comment faire.

— J'ai une arrière-pensée, dit Yeuse. Peut-on créer une source radioactive sans pour autant en subir soi-même les effets mortels ? Je veux dire, est-ce que la Caste n'a pas trouvé ce moyen pour nous écarter de ses activités mystérieuses ? D'accord, il y a eu des accidents avec ces machines à réacteur atomique. Du temps de ma présidence j'ai essayé de les faire interdire mais la Traction, une autre caste opposée aux Aiguilleurs mais moins arrogante, me fit remarquer qu'on allait supprimer avec ces motrices plus d'un tiers des convois de marchandises, sans pouvoir remplacer leurs locos avant des années. C'étaient des machines extrêmement fragiles, dangereuses. Certaines n'étaient jamais admises dans les stations, ne pouvaient passer les écluses de transit, se trouvaient isolées à l'extérieur.

— Je n'ai jamais entendu parler de diffuseur de radioactivité qui fonctionnerait comme une sorte de laser, polluant une zone mais dans des limites raisonnables. La radioactivité n'obéit à aucune règle. Une fois libérée elle devient incontrôlable.

— Laissons tomber mon ignorance scientifique, dit Yeuse. Je reste quand même sur l'impression d'avoir été manipulée, mais pour rien au monde je ne retournerai là-bas et je n'y enverrai plus personne. Maintenant si des expéditions de volontaires se montrent décidées à tenter l'aventure, je ne m'y opposerai pas.

À Nahuel Huapi, Lavarillez lui fit un rapport complet sur le réseau électrique clandestin, soupçonné d'alimenter non seulement les excavatrices du fameux tunnel mais aussi le Complexe Aiguilleur. Il avait pu le couper après avoir la certitude qu'aucun village des altiplanos ne serait privé de courant.

— Ça nous fera gagner du temps, fit Yeuse avec lassitude.

Et le nouveau chef de la distribution comprit qu'elle renonçait pour l'instant à poursuivre son enquête.

— Il y a autour de Punta Arenas des milliers de réfugiés qui attendent que l'on s'occupe d'eux, qu'on les nourrisse, qu'on les soigne et éventuellement qu'on leur trouve du travail. Qu'irais-je faire dans ces hauteurs sinon y perdre mon temps et mon énergie ? Je dois prendre des mesures concrètes sans d'ailleurs espérer réussir complètement.

— Ne nous abandonnez pas, sinon cette région tombera dans les mains de quelques aventuriers ou de gros latifundistes qui n'attendent que le moment

favorable pour récupérer de grands domaines, avec si possible des villages déshérités qui donneront une main-d'œuvre gratuite ou presque.

— Peut-être faudrait-il un gouverneur directement nommé par la capitale, fit-elle songeuse. Je vais étudier cette possibilité.

Elle rentra rapidement à Punta Arenas, espérant comme toujours avoir des messages de ses amis lointains, notamment de Lien Rag. Mais leur radio ne possédait pas de grande portée et ils auraient dû installer des relais pour atteindre la Patagonie. Pourquoi l'auraient-ils fait d'ailleurs ?

Reiner, son plus ancien conseiller, déjà en poste du temps où elle présidait la Panaméricaine, avait appris que les corps de Jdrien, Jdrou et Jdriële, le pseudo-père du Messie, n'avaient pas été retrouvés. D'après quelques aventuriers assez téméraires pour aller chasser sur la banquise, les Roux se déplaçaient vers la mer de Weddell.

— La mer de Weddell ? Mais c'est à moins de mille kilomètres de Punta Arenas. Ils peuvent ensuite remonter la péninsule Palmer pour réduire encore la distance. S'imaginent-ils que nous avons profané ces tombeaux pour nous emparer des corps ?

Des braconniers fort bien équipés ravageaient certains sites d'éléphants de mer et de morses. Sans eux on aurait totalement manqué d'huile. Le gouvernement de Yeuse fermait les yeux tant que ces raids restaient dans une certaine limite qu'elle n'osait taxer de raisonnable. Elle préférait le mot prudent. Ces braconniers vendaient leur huile très cher et rapportaient des informations sur l'Antarctique, payant de la sorte l'indulgence des autorités patagones.

— Je compte m'embarquer prochainement avec eux pour me rendre compte de la situation, dit Reiner.

Ce n'était pas la première fois, pensa-t-elle.

## CHAPITRE 43

— Mais, voyageur professeur, je n'ai fait que mettre en application vos méthodes de travail, et bien avant de faire des recherches au télescope j'ai attendu les résultats de très longs calculs. Si longs que les ordinateurs de la base travaillèrent dessus des nuits entières. Je ne pouvais les monopoliser le jour, alors chaque soir vers minuit je les chargeais en données et j'attendais jusqu'au réveil de mes confrères les résultats. C'est ainsi que j'ai commencé à soupçonner la présence de ce satellite artificiel tout comme vous aviez découvert jadis, là-bas dans les laboratoires pourtant modestes des Échafaudages, qu'existait en orbite géostationnaire un objet de très grandes dimensions.

Charlster en avait les larmes aux yeux. Cette jeune femme physicienne avait retrouvé dans son dossier comment il était parvenu à cette conviction. Les Aiguilleurs détenaient sur lui des renseignements détaillés. Il avait été leur ennemi numéro un, l'idole des Rénovateurs du Soleil mais depuis quinze ans son dossier était devenu accessible à tous les Aiguilleurs occupant un poste scientifique. Seulement tous, pour diverses raisons, le snobaient, sauf cette femme.

— Louria Finister, dit-elle. Je n'ai pas tout de suite choisi l'astronomie mais lorsque le Bulb, ce satellite animal tomba dans le Pacifique je compris que le reste de ma vie en serait transformé. Dès que j'ai pu en obtenir l'autorisation, je me suis plongée dans les banques de données que les Aiguilleurs possédaient de toute éternité sur les Bulbs, ces fantastiques animaux de l'espace[2]. J'ai su comment des colons terriens venant d'Ophiuchus avaient chassé ces animaux des années durant, dans l'intention d'en capturer un pour en faire le satellite de la Terre. Sa structure, son anatomie correspondaient exactement aux ambitions de scientifiques désirant retourner dans le voisinage de notre planète. Je me suis passionnée pour les récits, les rapports de plusieurs générations de ces aventuriers, qui n'ont pas hésité à se rendre dans les confins de l'espace pour capturer ces merveilleuses créatures. J'ai la plus grande difficulté à les traiter d'animaux, car ce sont des êtres vivants particulièrement intelligents, d'une complexité inouïe.

— Mais rien ne vous permet d'affirmer que cet objet spatial appartient à cette race d'êtres vivants ?

— Il est vrai que mes photographies sont vraiment floues, mais cet objet se dissimule derrière Altaï et je ne parviens pas à obtenir des clichés

présentables. J'en arrive même à me demander si cet objet ne gère pas la position d'Altaï, ce Coal-Block comme vous l'avez appelé, pour se cacher derrière.

Il fut un temps où Charlster eût été dépité, furieux de se laisser ainsi distancer par une jeune femme. Il avait découvert les trois îles lunaires, particulièrement Altaï, sans avoir le moindre soupçon sur la présence d'un quatrième objet. Et il n'éprouvait aucune rancune envers Louria Finister. Au contraire, il la regardait avec une émotion qui s'apparentait presque à de la tendresse, pensa furtivement qu'il aurait aimé avoir une fille aussi passionnante, aussi enthousiaste.

— Voulez-vous dire que l'objet inconnu aurait le pouvoir de modifier la rotation d'Altaï sur lui-même par sa seule présence ?

— Je vais même plus loin dans mon hypothèse, je soupçonne cet objet d'agir volontairement sur la mécanique céleste de ce morceau de Lune.

— Mais comment pouvez-vous être sûre qu'il ne s'agit pas d'un énorme flocon de poussières lunaires ?

— Le spectre de cet objet ne révèle aucun de ces éventails de poussières, tantôt positives tantôt négatives qui accompagnent chaque agrégat un peu important.

— Bien, c'est ainsi que j'aurais procédé mais de là à penser qu'il pourrait s'agir d'un Bulb il y a des précautions à prendre. Vous, vous enjambez littéralement les manques de preuves en émettant le soupçon que cet objet utiliserait Altaï à sa guise, s'en ferait un paravent, un écran pour se dissimuler derrière. Vous allez trop vite, Louria Finister, mais vous avez effectué un travail colossal. Si les autres savants de cette base en avaient fait autant nous aurions des milliers de renseignements sur ces deux corps célestes.

Non loin d'eux le directeur de la base 87° 7 s'impatientait silencieusement et quelques astrophysiciens sortis les derniers s'étonnaient de cet entretien de leur confrère féminine avec le grand Charlster. Mais les autres, furieux de l'admonestation reçue par ce traître, cet ancien suppôt des Rénovateurs du Soleil, s'étaient regroupés pour exhaler leur ressentiment. Et plusieurs attaquèrent Louria Finister, l'accusant d'être une lèche-bottes. Certains firent allusion à un esprit carriériste de la physicienne en même temps que le goût bien connu de ce vieux vicieux pour les toutes jeunes adolescentes.

— Qu'imagine-t-elle ? Elle n'a aucune chance.

Aussi, quelle ne fut pas leur stupeur de voir sortir le couple discutant avec passion. Charlster tenait même le bras de Finister et derrière eux suivait le

directeur qui levait les yeux et les bras au ciel, en signe d'incompréhension.

— Je dois rencontrer ici même Tharbin le chef du Consortium des Bonzes. Ce n'est pas un savant, juste un patron de société économique, mais il dispose de certains moyens et de certains secrets. Je voudrais que vous assistiez à ces entretiens.

— Sortie de la recherche scientifique je ne suis pas à même de me montrer compétente dans d'autres domaines. N'avait-il pas aussi été question que le Vatican participe à ce projet baptisé Permafrost ?

— En référence à la nature du sous-sol de la planète, qui a subi durant ces millénaires de glaciation, des pressions énormes mais qui pourtant en cet instant, même à l'équateur où règne la Ceinture de Feu, reste encore glacé. Si nous intervenons avant dix ans le retour à un climat froid plus supportable en sera facilité. Plus tard la possibilité s'en éloignera. Vous savez l'océan, dit-on, bout à l'équateur mais c'est faux et même si sa surface bouillonne un brin, à quatre ou cinq cents mètres de profondeur l'eau est à la même température depuis toujours.

Elle s'arrêta de marcher, regarda autour d'elle avec méfiance.

— Professeur, le projet Permafrost ira-t-il jusqu'à recouvrir la Terre entière d'une épaisse couche de glace pour que la société ferroviaire puisse à nouveau enserrer la planète de ses réseaux ?

Charlster haussa les épaules.

— L'homme ne peut vivre sous la menace d'un Soleil brûlant puisque la couche d'ozone est en grande partie détruite. Seules les poussières lunaires peuvent tamiser ces rayons meurtriers, mais comment obtenir une juste proportion de poussières pour établir un climat supportable, tempéré ? Dans ce programme nous aurons besoin d'utiliser Altaï ou même votre objet non identifié. Sa conquête ne sera pas effectuée par des savants. Ils se contenteront d'accompagner les soldats dans les fourgons de l'armée, comme disait Napoléon.

— Nous ne pourrions nous y opposer ?

— Vous êtes une brillante astrophysicienne, Louria Finister, et vous avez une vie entière devant vous à consacrer à la science. J'ai cru qu'en m'engageant dans les Rénovateurs du Soleil je finirais par collaborer à un programme redonnant un climat plein de charmes à la Terre. Nous étions des scientifiques, mais comme les Rénovateurs mystiques nous avions l'esprit encombré de fausses images, de scènes idylliques, paradisiaques. Nous nous sommes trompés. Le Soleil est devenu notre pire ennemi et les Terriens

meurent par millions de ses brûlures. Peut-être y réfléchirez-vous pour trouver un juste milieu, mais alors il faudra détruire la Caste, seule condition pour l'empêcher de reconstruire son royaume.

Peut-être que Louria Finister n'était qu'une provocatrice, mais il s'en moquait.

— La Caste est-elle destructible ? ajouta-t-il tranquillement.

## CHAPITRE 44

Le dirigeavion se posa sur la banquise de Filcher par une température extérieure de moins vingt-huit degrés, et fou de joie Jdriège se précipita vers le sas de sortie, se débarrassa de sa combinaison isolante et sauta sur la glace. Il acheva de se dévêtir en courant mais par respect pour ses amis garda son caleçon court. Depuis le poste de pilotage, Lien Rag le suivait, un sourire mélancolique aux lèvres. Ann Suba le laissa à ses pensées, rejoignit Liensun qui lui au contraire s'équipait pour affronter ce grand froid. Dans le fond découpé de la baie ils apercevaient les deux navires de leurs amis, le *Dragon* et le *Gdabel*. À l'est la masse mouvante et grise des éléphants de mer s'étendait à l'infini, alors qu'à l'ouest achevait de rouiller la flotte commerciale de la Guilde des Harponneurs, immobilisée là depuis bientôt vingt ans.

L'appareil navigua en eau libre vers les navires, stoppa à proximité de la grosse barcasse de Gdami, en hivernage pour des mois alors que le baleinier de Farnelle et Danglov avait creusé son chenal et pourrait repartir avant qu'il ne se referme. L'hiver austral commençait et la température avait perdu une dizaine de degrés.

Lorsque Lien Rag monta à bord du *Gdabel*, Jdriège venait de plonger dans l'eau qui n'était pas encore prise autour des cargos démantelés. Gdami avait largement contribué à leur dépeçage mais il n'avait pas été le seul. Des Patagons avaient participé à la curée.

— Pourquoi s'est-il jeté à l'eau ? demanda Gdami à Lien Rag, tandis que Zabel embrassait tout le monde.

— Parce qu'il a trop souffert de la chaleur, supposa Ann Suba.

— Non, dit Liensun. Je sais ce qu'il cherche et il se dirige droit vers cet ancien transporteur d'huile. La Guilde l'avait construit autour d'une série de cuves. Il ne tenait pas très bien la mer mais il pouvait emporter trente mille tonnes de baleinium. Il faisait la navette entre l'Antarctique et l'Africana.

— Mais que cherche-t-il donc ? s'étonna Gdami.

Étonné que Liensun ne réponde pas, le fils de Farnelle quitta la rambarde pour les regarder. Lien Rag n'osait le fixer mais Liensun supporta son interrogation muette.



— Qu’avez-vous à me regarder ainsi ?

— Ce transporteur d’huile tu le connais bien, non ?

— Si tu m’accuses de l’avoir pillé, tu ne te trompes pas. Mon rafiote est composé de pas mal de ses équipements et même de ses matériaux composites. Mais ce n’est pas un crime. Les Roux m’ont donné l’autorisation de faire ce que je voulais.

— Et tu dis que des Patagons viennent aussi se servir dans ce cimetière de bateaux ?

— Sans arrêt. Ce sont des braconniers qui viennent tuer à la va-vite quatre ou cinq éléphants de mer. Ils ne s’attardent pas à les dépecer ni à les fondre sur place, de crainte des Roux. Ils les attachent en remorque, gagnent la haute mer pour en faire de l’huile. Si bien que les requins leur en dévorent la moitié. Je les ai mis souvent en garde, leur disant que les Roux un beau jour se fâcheraient. Je les ai aussi menacés de prévenir leur présidente et vous savez ce qu’ils m’ont répondu ?

Mais les autres ne s’intéressaient plus à lui, regardaient tous dans la direction du transporteur d’huile. Jdriège venait de réapparaître en équilibre instable sur l’un des plats-bords encore en place.

— S’il bascule, il se déchiquette sur les tôles éventrées, dit Gdami. Ce qu’il fait est imprudent. Mais que fait-il donc ? Je vais aller l’aider.

De tous il était le seul qui ne portait pas de combinaison isotherme mais juste un pantalon de toile et une tunique.

— Laisse-le faire, dit Liensun. Il s’en tirera.

Le jeune Roux balançait une grande plaque à l’eau et Gdami dit que c’était la porte de la salle à manger des officiers. Jamais personne n’avait pu la soulever pour l’emporter. Maintenant elle flottait sur la mer. Le petit-fils de Lien Rag disparut à nouveau mais lorsqu’il réapparut il pliait sous le poids d’un paquet enveloppé de blanc, ficelé semblait-il.

— C’est quoi ce truc, je l’ai pourtant fouillée cette épave et je n’ai jamais rien vu de tel.

— Ce n’est pas tout, murmura Lien Rag.

Il recommencera par trois fois.

Zabel sursauta, se retourna. Derrière la lucarne de sa cagoule son visage exprimait la stupeur. Jdriège pendant ce temps glissait vers la mer le long d’un

plan incliné, avec sa charge qu'il déposait précautionneusement sur la porte servant de radeau. Gdami à son tour devina la nature de ce long paquet.

— Les morts de Jdriège, murmura-t-il assommé. Les morts volés aux tombeaux. Les trois ? Ici, à côté de mon port d'attache ?

— Oui, répéta Liensun, à côté de ton port d'attache. Tu n'as rien entendu, rien vu ?

— Des braconniers, je vous l'ai dit. Mais dites, vous n'allez pas imaginer un seul instant... Vous êtes venus ici pour... Vous me soupçonniez ?

— Non, dit Lien Rag, nous étions intrigués. Tu allais nous dire quelque chose au sujet de ces braconniers ? Lorsque tu les as menacés de prévenir la présidente Yeuse, quelle fut leur réaction ?

Mais Gdami ulcéré s'éloignait d'eux, se dirigeait vers le roof qui dépassait largement du pont. Zabel se précipita pour le retenir mais d'un geste brutal il la repoussa. Elle revint fixant Liensun avec colère.

— Fous le camp, descends de notre bateau. Jamais plus de ma vie je ne te parlerai. Et vous autres vous ne valez guère mieux.

— Zabel, je t'en prie. Liensun était furieux qu'on ait volé le corps de son frère Jdrien, fit Lien Rag d'un ton conciliant.

Liensun se dirigeait vers l'échelle de coupée sans se retourner.

— Ce sont certainement les braconniers qui ont profané les tombeaux de Jdrien, Jdrou et Jdrièle, murmura Zabel en larmes. Quand Gdami les a menacés de prévenir Yeuse de leurs ravages sur les troupeaux d'éléphants, ils ont répondu qu'ils travaillaient pour elle, que le gouvernement achetait l'huile un bon prix.

— Ça ne veut pas dire que Yeuse a ordonné que les corps de mon fils, de sa mère et de mon clone soient volés tout de même, protesta Lien Rag avec calme.

Poussant le radeau devant lui, Jdriège ramenait les trois cadavres enveloppés de linceuls. Là-bas dans les tombeaux ils étaient nus mais leurs voleurs avaient choisi de les cacher sous des linges, parce qu'ils avaient honte de leur forfait ou peur de ces trois personnages célèbres.

— Mais comment Jdriège pouvait-il savoir ? fit Zabel éperdue.

— Il a surpris une conversation par télépathie voici quelques jours. Un homme qui parlait justement de ces trois corps. Et cet inconnu se trouvait

exactement dans ce coin.

Jdriège abordait la banquise mais très loin d'eux. Ann Suba vit le visage de Lien Rag devenir douloureux. Son petit-fils se méfiait-il aussi de lui ? Il aurait aimé revoir une dernière fois le visage de Jdrien et celui de Jdrou. Mais celui de son clone l'aurait trop impressionné.

— C'est étrange, murmura Ann Suba. On dirait que les glaciers bougent.

Comme par miracle l'horizon quelque peu montagneux se déformait, se gonflait en monticules nombreux. Une tribu de Roux arrivait. Lien Rag pensa que son petit-fils les avait alertés pendant qu'ils volaient vers cet endroit.

— Nous avons besoin de Gdami pour tendre un piège à ces braconniers. Je suis certain qu'ils reviendront tôt ou tard. Nous saurons pourquoi ils ont profané les tombeaux et emporté les cadavres, dit Lien Rag. Et s'ils mettent en cause le gouvernement de Patagonie occidentale et plus particulièrement Yeuse, j'irai à Punta Arenas l'interroger.

## CHAPITRE 45

La délégation pontificale se trouvait consignée sous haute surveillance et lorsque M<sup>gr</sup> Etienne de la Couronne d'épines regardait par l'un des hublots, une terreur sourde le faisait frissonner. Toute la génération des Neveuxgrands leur interdisait de sortir. Tous ces nains en armes, le visage farouche, soutenus par le peuple des Simone, paraissaient prêts à massacrer les prélats. M<sup>gr</sup> Louis du Saint Sépulcre se trouvait aux fers dans la cale la plus profonde et devait passer en jugement, pour tentative d'assassinat sur le technicien du Tabernacle et sabotage du Cœur sacré de la *Chimère*. M<sup>gr</sup> Etienne ignorait quel était le code pénal des Simone mais s'attendait au pire. Depuis cette crise de démente de leur frère en religion, les seules visites qu'ils recevaient étaient celles du service des cuisines. C'est en vain que le chef de la délégation avait sollicité une entrevue avec le président Tom-Tom.

Le navire continuait de se frayer un passage dans cette banquise inattendue qui suivait approximativement le méridien proche de 120°. La nuit surtout, quand il essayait de dormir, l'écrasement des glaces rappelait à M<sup>gr</sup> Etienne celui d'un moulin à grains que sa mère utilisait jadis.

— Il n'y a plus d'explosions, nota M<sup>gr</sup> Eloi de la Compassion. Les Simone ne font plus sauter la banquise pour s'ouvrir un chenal. Est-ce le signe que nous avons passé la zone la plus difficile ?

— La nuit persiste cependant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, répondit Etienne.

Mais le lendemain ils remarquèrent que le chauffage de leurs cabines était coupé mais qu'ils n'avaient pas froid. La température extérieure devait donc augmenter. Puis le fracas de l'étrave sur la banquise cessa également. Par contre les ténèbres persistaient.

Le même jour un des garçons de service annonça à M<sup>gr</sup> Etienne que Tom-Tom le recevrait après le repas, qu'on viendrait le chercher. Ce fut encadré par quatre Neveuxgrands armés jusqu'aux dents que le prélat fut conduit dans la salle du Conseil. Tom-Tom s'y trouvait en compagnie du plus ancien membre du Tabernacle et de Nona-Nona, qu'on appelait désormais Centdix et qui avait été nommé sous-lieutenant d'honneur.

— Je vous annonce que nous avons vécu les jours les plus effrayants et que nous remontons désormais vers le nord-ouest. La Ceinture de Feu a été

vaincue et nous approchons du Cancer. Notre route se déporte peu à peu vers l'ouest pour gagner directement les côtes de la Sibérienne, à hauteur du 60<sup>e</sup> parallèle. C'est bien là que vous avez rendez-vous avec ce Tharbin qui dirige le Consortium des Bonzes ?

M<sup>gr</sup> Etienne ne savait s'il devait se montrer enchanté de ces nouvelles ou bien méfiant. Le coup de folie de M<sup>gr</sup> Louis était-il donc oublié ?

— Votre compagnon Louis a été jugé coupable et restera aux fers jusqu'au terminus prévu. Nous le libérerons mais il sera hors de question qu'il réembarque pour le retour à bord de la *Chimère*.

— Mais que va-t-il devenir ? Le Saint-Père l'aime beaucoup et sera fâché de ne pas le voir revenir dans l'île d'Alone, le nouveau Vatican.

— C'est une décision irrévocable. Son crime a mis en péril notre peuple et notre navire. Celui-ci nous est aussi cher que pourrait l'être un pays pour un patriote. Les Simone n'accepteront jamais qu'il soit du voyage du retour.

Lorsque ces quatre Neveuxgrands l'avaient conduit jusque-là Etienne n'avait pu apercevoir le ciel puisqu'ils avaient suivi une cursive. Il demanda avec une grande humilité des nouvelles du dirigeable *Vatican-Saint-Jean*.

— Il nous survole à nouveau mais il est difficile de l'apercevoir, car au-dessus de nos têtes c'est encore le noir absolu. La clarté qui nous environne vient de la mer qui reflète une luminosité venue d'ailleurs. La radio de cet aéronef est toujours muette, les composants électroniques ne supportent pas cet environnement chargé en électricité statique. Nous ne pouvons communiquer avec lui. Mais parfois nous pouvons entendre ses moteurs. À ce propos combien de temps pourront-ils encore fonctionner ? Leurs réserves d'huile doivent être épuisées.

— Le contrat que vous avez signé avec le Saint-Père...

— Nous tiendrons parole et lui fournirons l'huile nécessaire pour poursuivre le voyage. Mais nous ne pouvons le faire dans cette nuit épaisse. Dès que la clarté sera suffisante il pourra larguer sa buse aspirante que nous plongerons dans nos citernes.

— Il ne sera donc pas possible d'aborder l'ancien terminal du Consortium ?

— Il est situé en dessous du 40<sup>e</sup> parallèle, c'est-à-dire dans une zone torride. C'est à partir du 50<sup>e</sup> que l'air deviendra moins brûlant.

— Sommes-nous toujours consignés dans nos cabines ? demanda l'archevêque.

— Pour l’instant c’est préférable pour votre sécurité.

— Je voudrais apporter à notre malheureux frère Louis du Saint Sépulcre le secours de la religion. Ne pourrais-je pas le visiter ?

— Votre compagnon a dû être soumis à un traitement médical qui le rend somnolent. Sa violence était telle que nous avons dû recourir à de forts calmants. Dès qu’il sera en état de recevoir des visiteurs je vous en aviserai.

Par la suite, lorsque M<sup>gr</sup> Etienne fit le récit de cet entretien, aucun des autres prélats ne parut consterné par le sort réservé à Louis du Saint Sépulcre, comme s’ils avaient toujours su que l’évêque aurait un jour de graves ennuis avec son intransigeance et son intégrisme.

— C’est un moindre mal que cette interdiction de revenir sur ce navire, dit Eloi de la Compassion. Il embarquera à bord de *Vatican-Saint-Jean*.

— Je me demande, dit alors Etienne, si le poste de nonce apostolique auprès de Tharbin et des bonzes ne lui conviendrait pas. Je sais qu’il risque de se livrer à d’autres manifestations violentes, mais les bonzes possèdent infiniment de patience envers des gens au caractère bien trempé comme le sien.

Aucun des trois autres prélats ne se permit un seul sourire, mais tous pensèrent que M<sup>gr</sup> Etienne se débarrassait ainsi d’un homme proche du Saint-Père alors que lui, archevêque et cardinal, n’avait droit qu’à une simple considération polie de la part de Pie XIII. Mais aucun ne regrettait que Louis fut éloigné d’eux.

Deux jours plus tard les ténèbres s’éclaircirent et puis le dirigeable put envoyer un message radio que Tom-Tom fit transmettre à la délégation.

## CHAPITRE 46

Ces intrus barraient une bizarre embarcation qui tenait plus du radeau que du bateau, et flottait surtout grâce à d'énormes bidons de cinq cents litres sur lesquels étaient vissées des planches non rabotées. La longueur totale devait être de vingt-cinq mètres pour une largeur de quatre. Lien Rag qui les observait avec une lunette aux infrarouges estima que les bidons devaient être au nombre d'une trentaine soit une capacité de quinze mille litres. Une fois remplis, le radeau devait s'enfoncer dangereusement dans la mer. Sur ce plancher on avait construit un habitacle assez bas, un poste de pilotage et à l'arrière se trouvait la machine à vapeur monocylindre, servant à la fois à la propulsion et à la fonte du lard d'éléphant de mer.

— Ils marchent au charbon, vous sentez cette odeur de soufre ? C'est celle du charbon de Los Tres Pentes où existe une mine inondée. De pauvres diables plongent dans les galeries avec un tuyau dans la bouche pour aller attaquer au pic le filon. Leurs copains se relaient pour leur envoyer de l'air avec une pompe à main, expliqua Lien.

Ils dénombrèrent une demi-douzaine de silhouettes mais peut-être y avait-il d'autres individus couchés dans l'habitacle. Ils avaient stoppé leur machine et naviguaient avec une voile de fortune.

— Ils ne vont pas vers la colonie d'éléphants de mer, dit Liensun. Il ne faudrait pas qu'ils découvrent le dirigeavion. Les autres bateaux les laissent indifférents, ils pensent que ce sont des braconniers comme eux. Celui de Gdami et Zabel est une vieille connaissance.

Le fils de Lien ferma les yeux, enfoncé dans son fauteuil. Ils surveillaient le cimetière marin depuis le salon du dirigeavion camouflé par une épaisseur de glace, ayant l'apparence d'un petit iceberg coincé dans le fond de la baie. Il essaya de communiquer avec Jdriège mais son neveu fermait son esprit. Il lui avait fallu deux jours pour le convaincre que ni Gdami ni Farnelle n'étaient responsables de la violation des sépultures. Et il avait dû parler des connivences éventuelles entre les braconniers de phoques et le gouvernement de Patagonie occidentale. À quoi Jdriège avait lancé : « Est-ce cette amie de mon père, Yeuse, qui aurait ordonné le vol des morts ? » Liensun n'avait su que répondre. Il avait supplié Jdriège d'interroger ces profanateurs avant de les entraîner on ne savait trop où.

— Toi, tu leur poseras des questions mais je veux qu'ils répondent avec

des mots que je connais, que Fleur m'a appris. Sinon nous repartirons avec ces démons.

— Cette fois ils se dirigent vers l'ancien transporteur d'huile, prévint Ann.

Il avait aussi fallu convaincre Gdami et Zabel de participer à ce piège tendu. Le fils de Farnelle avait d'abord refusé, répétant qu'il n'avait pas à se justifier ni à prouver son innocence en participant à ce guet-apens. Sa mère avait fini par obtenir son accord. Ils avaient fabriqué des mannequins de glace, taillé des linceuls pour tromper les Patagons. Gdami et son fils Gdabel se cachaient dans la barge avec des carabines automatiques.

— On n'aperçoit pas les Roux, dit Ann Suba qui venait de prendre la lunette à infrarouges. Ah, ils accostent avec leur radeau. Ils commencent à grimper. Ils sont six. Il y a une vague lueur dans l'habacle avec un bonhomme. Et à côté de lui se tient un autre type en combinaison isotherme alors que les Patagons sont en vêtements ouatinés... Lien, il me semble que je le reconnais... Regarde toi-même.

Le silence de Lien fut si éloquent que Liensun ouvrit les yeux et se leva malgré sa fatigue. Cette longue conversation télépathique avec son neveu Jdriège l'avait épuisé, par manque d'habitude.

— Tu le reconnais aussi, pa' ?

Lien soupira :

— Je voudrais bien me trouver ailleurs. Ce type c'est Reiner, le conseiller principal de Yeuse, le plus ancien d'ailleurs en qui elle a entièrement confiance. Nous ne sommes pas frais, savez-vous ? Jdriège saura tout de suite qui il est, même s'il ne l'a jamais vu et n'a jamais vu Yeuse. Il t'a quand même parlé de l'amie de son père ? Est-ce Fleur qui lui a raconté leur longue amitié ? Yeuse a élevé Jdrien, l'a sauvé quand il était recherché par les Transeuropéens et plus tard les Sibériens. Aurait-il dans ses gènes des souvenirs de Jdrien ?

— Ils reviennent avec les mannequins, dit Ann qui avait repris la lunette. Si par hasard la glace qui les leste se met à fondre...

— Aucune importance, ils sont cernés par deux cents Roux et Gdami et son fils sont juste à côté.

— Le radeau peut abandonner les braconniers pour gagner le large, dit Ann Suba.

— Des dizaines de Roux nagent vers leur embarcation. Ils la bloqueront, s'accrocheront.



Les braconniers qui portaient l'un des mannequins trébuchèrent et le mannequin leur échappa, s'écrasa sur le plancher du radeau où il se brisa en mille glaçons.

— Merde ! dit Liensun. Ça va chauffer.

Les Patagons crièrent et presque aussitôt la haute cheminée du rafiôt commença de projeter étincelles et fumée noire. Un des Patagons venait de relancer la machine. L'énorme volant d'inertie commençait de tourner lentement, entraînant le piston unique. Depuis le *Gdabel* des rayons éblouissants de projecteurs éclairaient la scène. Zabel avait réagi sans attendre.

Sur la mer des dizaines de têtes de Roux cernaient le radeau, le retenaient. Ils apprirent plus tard que les Hommes du Froid avaient plongé pour attacher des lanières en cuir de phoque reliant le radeau au transporteur d'huile. La machine s'emballa mais l'embarcation refusait d'avancer. Et des Roux par dizaines sautaient sur le radeau, surgissaient sur l'épave du transporteur. Un des braconniers sortit un antique pistolet de son holster pour viser un Roux mais Gdami l'abattit. Dans l'habitacle Reiner se précipita pour plonger dans l'eau. Ce n'était pas un homme susceptible de paniquer. Lien Rag fut toujours certain qu'il chercha à mourir dans l'eau glacée pour ne pas compromettre la présidente. Il avait toujours pensé que cet homme taciturne mais d'une grande efficacité était amoureux de sa patronne. Il travaillait pour elle du temps de la Panaméricaine, mais ne l'avait jamais abandonnée quand elle avait dû se replier vers la Terre de Feu et la Patagonie.

— Je vais le chercher avec le canot, déclara Liensun. On ne peut pas le laisser se noyer et nous avons des comptes à lui demander.

— Tu risques de nous brouiller définitivement avec les Roux, dit simplement Lien. Mais effectivement on ne peut le laisser en finir avec la vie.

## CHAPITRE 47

Peu de dirigeables atterrissaient sur la base 87° 7 et toute la population accourut à proximité du pylône tripode d'amarrage pour assister à la manœuvre. La Caste possédait quelques appareils achetés au Consortium au début du réchauffement, mais ne les utilisait qu'exceptionnellement. Dans sa volonté de maintenir en place la Société ferroviaire elle privilégiait le train pour ses déplacements. Tant que ceux-ci s'effectuaient dans les régions polaires il n'y avait aucune difficulté particulière, mais lorsque les maîtres Aiguilleurs voulaient atteindre le Sud ravagé par la chaleur, ils découvraient avec rage que leur empire avait disparu.

*Vatican-Saint-Jean* fut halé lentement vers le sol tandis que l'équipage dégonflait en partie les ballonnets.

— Mais, fit Charlster surpris, pourquoi un dirigeable du Vatican ? Pourquoi Tharbin ne navigue-t-il pas à bord d'un de ses appareils ?

Le chef de base n'en savait pas plus que lui. Ils attendaient dans le wagon-salon d'honneur où les hôtes seraient conduits par une draisine couverte. Charlster reconnut Tharbin court et rond dans sa combinaison frappée d'un disque rouge, symbole du Soleil. Les bonzes avaient tous été des Rénovateurs dans le temps et en avaient conservé ce symbole. À côté de lui se tenait un personnage revêtu d'une combinaison pourpre frappée sur la poitrine et le dos d'une croix noire.

— Un prélat, un envoyé du Vatican ?

Lorsque le chef de base présenta Tharbin, Charlster en échange désigna Louria comme sa principale collaboratrice, ce qui fit lever un sourcil au chef de base.

— Voici l'envoyé spécial de Sa Sainteté Pie XIII, le cardinal archevêque Etienne de la Couronne d'épines qui m'a dit être enchanté par la perspective de vous rencontrer. Il vous racontera son épopée, comment il a réussi à parvenir jusqu'ici et cela grâce à vous.

— Grâce à moi ? fit Charlster surpris. (Puis son visage s'éclaira.) Voulez-vous dire que vous avez trouvé, réussi à emprunter cette infime césure dans la Ceinture de Feu que j'ai ouverte voici déjà quelque temps ? Oh, ce n'est qu'un travail médiocre, j'en espérais plus, mais il me permettra peut-être grâce à votre témoignage d'en tirer des enseignements.

Puis soudain perplexe :

— Mais comment en connaissiez-vous les coordonnées ?

— Peut-être est-ce un miracle, fit Etienne souriant. Mais Sa Sainteté n'a-t-elle pas l'oreille de Dieu ? Pourquoi pas aussi ses confidences ? Non, je plaisante mais nous possédons un corps d'excellents scientifiques, des astronomes, des experts en toutes matières. Ils ont fini par découvrir cette faille qui ouvre littéralement la Ceinture de Feu... Encore ne faut-il pas s'égarer lorsqu'on l'emprunte. On y rencontre ténèbres, glaces et puanteur. Bon nombre de cadavres d'animaux sont attirés par cet entonnoir parcouru par un vent et un courant puissants.

— Mon œil, dit plus tard Charlster à Louria. Personne ne pouvait découvrir ce passage étroit sans en avoir d'abord eu l'information. Opérasque a dû en confier le secret à Pie XIII pour qu'il envoie son cardinal. En espérant en tirer lui aussi des informations et l'utiliser, une fois certain que c'était possible.

— Mais, demanda Louria Finister, comment auraient-ils pu communiquer ? On dit que la Ceinture de Feu empêche le cheminement des ondes.

— Ça, c'est un autre mystère, dit Charlster.

Les conversations entre Tharbin, le prélat d'une part, et Charlster, Louria de l'autre commencèrent le soir même et se prolongèrent tard dans la nuit. Les deux invités furent effarés par les découvertes du vieux savant et de sa collaboratrice.

— Deux satellites, l'un naturel, l'autre artificiel ?

Charlster et Louria d'un commun accord avaient décidé de ne pas évoquer l'hypothèse que le satellite artificiel fut en réalité un Bulb. Ils n'avaient pas assez d'arguments pour le prouver, et les dernières photographies prises par l'observatoire ne parvenaient pas à cerner ce mystérieux objet spatial.

Tharbin dès le début de la rencontre avait mis les choses au point.

— Nous sommes donc bien d'accord sur la nécessité de retourner à un mode de vie qui fut le nôtre durant des siècles à savoir une société bien structurée, supportant sans faiblir un climat rigoureux. Celui qui ravage actuellement la Terre ne peut être un cadre aménageable comme le fut la période glaciaire. Nous avons su lutter contre le froid, nous ne savons pas lutter contre la chaleur. Et quand je parle de chaleur je n'évoque pas une canicule encore aimable, comme on en découvrait le spectacle dans des images anciennes. Cette chaleur est invivable puisque à l'équateur elle frôle les cent degrés et que la partie comprise entre le 55<sup>e</sup> nord et le 40<sup>e</sup> sud n'est

plus habitable par l'homme.

— Nous parlons bien du projet Permafrost, ajouta Charlster en regardant M<sup>gr</sup> Etienne qui opina :

— Tout à fait. Nous formons une trinité, les Aiguilleurs, les Bonzes et le Vatican ou, si vous préférez, les Néo-Catholiques. Nous sommes prêts à tous les efforts, à toutes les ententes pour parvenir à rétablir un climat acceptable sachant que nous avons les moyens de lutter contre un abaissement brutal de la température, que cette modification climatique sera moins meurtrière que le réchauffement de la planète avec ses millions de morts, d'exclus, de déshérités qui ont tout perdu et qui ne parviennent même pas à se nourrir.

Plus tard, quand Louria et Charlster se retrouvèrent seuls, ce dernier évoqua la belle hypocrisie qui scella cette alliance des trois composantes.

— Nos efforts pourraient certainement nous permettre de lutter contre cette chaleur extrême, mais où trouver des volontaires ? Les trois principales forces de la planète ne désirent que le retour vers le froid. Nous devons donc obéir, nous soumettre à cette exigence.

Tharbin estimait, tout en s'excusant, qu'il était le seul chef au sommet présent, et que pour concrétiser l'accord il aurait fallu le pape en personne et aussi le Maître Suprême des Aiguilleurs. Mais ce dernier n'existait plus. Il n'y avait qu'un Conseil que dirigeait Opérasque. Celui-ci assisterait le lendemain à une autre rencontre, mais Pie XIII ne serait pas présent.

— Je propose donc, dit Tharbin, que nous nous rendions au Vatican sur l'îlot d'Alone. Opérasque et moi, bien sûr, mais aussi vous, Charlster.

— Le pape veut vous connaître et vous confier certains documents, ajouta M<sup>gr</sup> Etienne. Et je puis vous assurer qu'après votre double découverte de ces satellites vous ne regretterez pas le voyage.

## CHAPITRE 48

Songe prit sa décision une semaine après son arrivée auprès de Fangh, dans la Tachuan Cie en guerre contre les « Mongols ». On désignait ainsi un ensemble de peuplades venues du Nord-Est, qui cherchaient à s'emparer des réseaux ferroviaires de montagne reliant l'ancien Sinkiang à la Sibérienne. Toutes les lignes construites en dessous de deux mille cinq cents mètres avaient été détruites et ne restaient que ces constructions audacieuses à plus de trois mille mètres en moyenne. Plus au nord, passé le 55<sup>e</sup> parallèle, les glaces recouvraient encore ces régions, même si dans la journée une constante de trente degrés transformait le ballast en bourbier. La jeune femme entendit dire que la nouvelle concession du Consortium des Bonzes commençait au 60<sup>e</sup>, approximativement là où les grands fleuves, l'Ob et le Ienisseï, après avoir ravagé de leurs crues les plaines basses, se mettaient à geler en remontant vers le nord. On racontait aussi, surtout chez les employés du rail, que les bonzes avaient mis au point un système de ballast perméable aux eaux de fonte, qui leur permettait de maintenir leurs réseaux en bon état malgré les différences de température. On les accusait de tentatives pour coloniser le sud du 60<sup>e</sup> mais Fangh, interrogé par Songe, n'en croyait rien.

Donc Songe prit sa décision. Elle n'obtiendrait rien du président de la Tibétaine, trop occupé à agrandir son empire sous prétexte de fédérer les petites Compagnies de haute et moyenne altitude, et de les aider contre l'invasion mongole. Songe se demandait si cette invasion existait réellement, du moins avec l'envergure que lui prêtait l'état-major de Fangh. Elle pensait qu'il s'agissait plutôt de ces petites incursions, fréquentes tout au long de l'histoire, effectuées par des cavaliers venus piller des stations isolées, charger leur butin et les femmes jeunes sur des chameaux avant de se retirer dans le Nord-Est, Mongolie, Mandchourie voire Sibérie. Ils ne se déplaçaient que de nuit à cause de la chaleur du jour, attaquaient aux heures les plus sombres.

Fangh n'avait nullement l'intention d'installer un régime autonome à la Vallée des Morts comme elle était venue le lui demander. Lorsqu'il aurait établi l'unité de ces concessions multiples, il retournerait à Evrest Station et concentrerait toutes ses troupes dans le règlement de la révolte des Échafaudages. Elle perdait son temps et avait décidé de continuer son aventure vers le nord, de rejoindre le Consortium pour essayer de rencontrer Tharbin. Elle connaissait bien le maître de cette nouvelle concession à laquelle on donnait le nom pas du tout officiel de Compagnie du Consortium. Elle avait accepté de coucher avec lui pour obtenir des avantages matériels,

des commandes, des dirigeables, des moteurs lorsqu'elle trafiquait dans le Sud, amassant une fortune qui aujourd'hui ne valait plus rien. Certes, elle avait alors quinze années de moins mais Tharbin l'appréciait fort dans le temps. Si l'Asiatique décidait que Fangh se montrait trop ambitieux et menaçait son expansion, il le considérerait comme un adversaire à abattre et la colonie des Échafaudages pourrait bénéficier de cette hostilité. Fangh ne laisserait pas dans son dos un noyau de résistance pouvant le prendre à revers. Il serait contraint d'accorder l'autonomie et de négocier avec Helmatt et les Aiguilleurs.

L'état-major de Fangh, composé de Tibétains et d'une minorité d'officiers locaux, décida d'attaquer vers les plaines du désert de Gobi. Avant la glaciation de la Terre, c'était une région froide et sèche et depuis le réchauffement elle retrouvait ces caractéristiques, même si les journées y étaient torrides. Ces dernières années des marchands nomades y avaient construit non sans mal une ligne de chemin de fer à voie unique, se dirigeant vers le nord-est. Le ballast en pierres sèches essayait d'épargner aux rails les fréquentes inondations dues au débordement de lacs glaciaires. Les ennemis l'utilisaient pour se rendre rapidement vers le sud et se livrer à leurs razzias.

Fangh avait si peu de considération pour elle, ambassadrice des Échafaudages, qu'il la logeait dans le compartiment miteux d'un caravansérail situé en périphérie de la station, où vivaient des nomades réfugiés avec leurs chameaux et leurs petits chevaux. Elle n'était pas surveillée, pouvait aller à sa guise. Si Fangh de retour d'une expédition désirait coucher avec elle, il envoyait une patrouille à sa recherche.

Elle embarqua donc en pleine nuit dans un train se dirigeant vers le nord-est, avec pour terminus hypothétique Tomsk Station en Sibérienne ancienne. Dans ces régions au-delà des dernières hautes montagnes, des potentats se partageaient l'ancienne concession en partie inondée par l'Ob et l'Ienisseï. Tomsk, installée sur le Tom affluent de l'Ob, subissait des températures de quarante degrés le jour et de moins vingt la nuit, d'après les récits qu'on en faisait dans le convoi. Aucune construction ne résistait à cette différence de température, sinon le bois. Les habitants vivaient sur de grands radeaux soumis à des crues subites ou à des assèchements et des glaciations tout aussi brutaux. Mais les voyageurs autour de Songe se pâmaient d'envie en racontant que sur ces immenses radeaux on cultivait des céréales diverses, on faisait pousser de l'herbe pour nourrir des moutons. Au-delà de Tomsk Station nul n'avait jamais entendu parler de continuité des réseaux ferroviaires.

— Tomsk est sur le 57<sup>e</sup> parallèle, fit-elle remarquer. On dit que non loin commence la Compagnie du Consortium.

Les gens de son compartiment étaient des marchands se rendant à Tomsk

pour acheter du blé, du maïs et de la viande de mouton. Ils n'allaient jamais au-delà et d'ailleurs n'y étaient pas encouragés par les autorités de la Tomsk Company.

— Mais quelle est votre monnaie d'échange pour obtenir le blé, le maïs et la viande de mouton ?

Ils parurent ravis de cette question et ne répondirent que d'un seul mot : les armes. Des armes archaïques, des armes de poing comme des revolvers à barillet, des fusils sans chargeur, des petits canons lançant des obus rudimentaires, des mines grossières. Ils lui firent voir leurs stocks dans les wagons de marchandises accrochés en queue du train. Des ateliers artisanaux fabriquaient manuellement ces armes dans les petites stations de la Tachuan Company.

— Sans nous, sans ces échanges, la ligne de chemin de fer n'existerait plus, car avec les chutes, les hausses brutales de la température, elle subit de constantes dégradations. Nous investissons beaucoup dans sa maintenance. Chaque jour cinq trains partent pour la Tomsk Cie et en reviennent.

Elle n'avait jamais pensé que son voyage pourrait s'arrêter définitivement à Tomsk, alors qu'au-delà du 55<sup>e</sup> parallèle les réseaux étaient intacts.

## CHAPITRE 49

Pour se poser sur l'aéroport de Punta Arenas, Liensun dut utiliser la partie dirigeable de l'appareil. Le tarmac était encombré par la flotte d'hydravions de Patagonie, condamnée par le manque d'huile à rouiller sur place. Le seul hydravion qui volait encore se posait habituellement sur un lac marin. Le personnel de l'aéroport se réduisait à quelques personnes émerveillées par l'appareil, qui envahirent la tour de contrôle et donnèrent toutes à la fois des instructions à Liensun. Le dirigeavion se posa lentement en se balançant jusqu'à ce que les soupapes libèrent l'hélium.

Une sorte de truck, ces gros chariots ferroviaires autopropulsés et dotés de boudins en plastique, arriva à toute vitesse, se rangea face à la porte d'accès du dirigeavion. Yeuse en descendit et Lien Rag remarqua qu'elle avait revêtu une robe légère élégante. Elle restait très désirable.

— Elle n'a pas changé, fit Ann Suba sèchement. Je la trouve même plus belle qu'autrefois.

Yeuse vit Lien descendre la tête auréolée de cheveux blancs hirsutes, puis Ann Suba. Elle ne savait si Jael était du voyage. Mais le suivant, à sa grande surprise fut Reiner, son principal conseiller et elle comprit que ses anciens amis venaient en visiteurs amicaux. Liensun fut le dernier à rejoindre le sol.

Reiner avait le visage tiré, marchait avec peine. Lorsqu'il avait voulu se suicider en se jetant à l'eau, il avait ouvert sa combinaison, et le temps que Liensun le secourût, il avait subi de graves brûlures de froid. L'infirmier du *Dragon* lui avait donné les premiers soins mais, comme le dit Lien à son ancienne compagne, il devait être hospitalisé sans tarder.

— Désolée, Présidente, murmura Reiner. Je vous ai compromise à votre insu. En déplaçant les corps de Jdrien, Jdrou et ce Jdrièle je pensais que les Roux abandonneraient une partie de l'Antarctique pour les rechercher vers la mer de Davis. Mais au contraire ils se sont rassemblés pour venir vers la mer de Weddell et le long de la péninsule Palmer.

Très droite, le visage blanc, Yeuse regardait son fidèle collaborateur sans marquer ni désapprobation ni complicité.

— Je me suis acoquiné avec des braconniers d'éléphants de mer et une bande de pirates, le gang Percy. Les braconniers ont été capturés par les Roux qui les ont tous noyés avec leur bateau. J'ai voulu mourir mais Liensun m'a



repêché. Je le regrette profondément. Ces braconniers, mais ils n'étaient pas les seuls, nous garantissaient la fourniture d'un minimum d'huile animale, de fuphoc pour l'hydravion, pour ces trucks individuels qu'utilisent les membres du gouvernement. Je n'ai nulle envie de survivre en faisant soigner mes brûlures dues au froid mais je me sou mets totalement à votre décision. Si je dois être condamné j'accepterai le verdict.

— Nous avons grand besoin de ce minimum d'huile, fit-elle d'une voix hautaine, et nul ne vous le reprochera. Il n'y aura pas un juge pour vous condamner. Nous sommes un État souverain.

— Mon but précis était de dégager un territoire pour tous ces réfugiés que nous ne pouvons plus nourrir, soigner. Je pensais les introduire dans la péninsule Palmer par petits groupes avec de quoi survivre et se protéger du froid. Les premiers auraient établi les fondations d'une station nouvelle pour accueillir d'autres colons.

— Je vous en félicite, mon cher Reiner, dit-elle en détachant chaque mot. Vous n'avez fait qu'anticiper ce que je projetais de faire dans les prochaines semaines. Les réfugiés crèvent de faim et de maladies. Nous ne parvenons pas à les sauver de la mort et chaque jour on relève une centaine de cadavres. Cette situation ne peut durer.

Si Liensun, Ann Suba, et Lien Rag parurent stupéfaits de cette déclaration, Reiner n'en parut pas surpris. Il se redressa malgré ses terribles plaies non refermées, regarda sa présidente avec des larmes dans les yeux.

— J'ai sacrifié la vie de onze Patagons, des braconniers, dira-t-on, mais qui bravaient les Roux pour gagner quelques litres d'huile. Ils ne tuaient que quatre ou cinq éléphants de mer, les traînaient en haute mer, suivis de centaines de requins, ne remontaient à bord que le quart de leurs proies pour les fondre dans leur chaudière primitive. Ils subissaient les effroyables tempêtes du détroit de Drake, étaient menacés par les Roux, les requins, les orques. L'un d'eux un jour sauta sur leur radeau et faillit le faire couler après avoir écrasé trois des leurs. J'ai partagé plusieurs fois leur vie dangereuse et je ne le regrette pas. Le périmètre de l'Antarctique n'est plus qu'un énorme bourrelet d'éléphants de mer, de morses, d'otaries, de manchots. Des millions d'animaux qui peuvent nourrir des millions de gens. On a voulu nous culpabiliser avec des mensonges sur les troupeaux décimés. Les huit cent mille Roux n'en prélèvent qu'un trentième environ. Mais ils ont aussi des rennes, des ovibos à l'intérieur du pays. Parce que Jdrien engendra un fils, Jdriège, ceux-là, vos amis ont un droit préférentiel de chasse, peuvent se fournir en huile. Leur République des Kerguelen commence à connaître la prospérité grâce à cette faveur des Roux et ici on crève.

Il grimaça de douleur mais poursuivit :

— Les Roux m'auraient noyé avec les braconniers patagons. Ceux-là m'auraient peut-être jugé s'ils n'avaient comploté de vous demander des comptes. Je n'ai pas réussi à mourir mais j'en fus heureux car il n'était pas question pour moi de vous laisser accuser. Il n'y a plus de CANYST[3], c'est-à-dire plus de tribunal international pour vous mettre en accusation. Vous n'avez jamais projeté d'envahir la péninsule Palmer. Vous l'inventez pour me protéger, j'en suis profondément touché mais vous ne nous convaincrez pas.

— Venez, je vous conduis à l'hôpital central.

Elle vint le prendre par le bras pour le conduire jusqu'au truck autotracté par un moteur Diesel à huile. Lorsqu'il fut installé sur la banquette rudimentaire elle revint vers ses amis.

— Je vous remercie de l'avoir sauvé et ramené ici. Je regrette de ne pouvoir vous sacrifier plus de temps mais j'ai à faire. Malheureusement je ne peux vous restituer la quantité d'huile que votre appareil a dû consommer pour faire ce détour jusqu'à Punta Arenas. Je suppose qu'il consomme beaucoup mais vous avez un droit de chasse sur les animaux à huile, profitez-en.

Elle s'adressait surtout à Lien Rag et parvenait à ne pas pleurer. Liensun avait aussi été son amant mais pas cette Ann Suba qu'elle n'aimait guère. Elle se trouva stupide d'ajouter cette précision.

Alors qu'elle roulait lentement vers l'hôpital, évitant les cahots à cause de Reiner, le dirigeavion les survola dans le tonnerre de ses moteurs. Alors seulement ses yeux s'emplirent de larmes.

## CHAPITRE 50

— C'est un complot, s'emporta Charlster, lorsqu'à bord du *Vatican-Saint-Jean* on leur attribua une minuscule cabine avec double couchette. J'ai exigé de M<sup>gr</sup> Etienne deux cabines séparées, mais il a pris un air de grande indulgence et m'a souri comme si je n'étais qu'un gamin capricieux. Tharbin et Opérasque ont dû lui souffler de nous mettre ensemble.

— Mais, cher professeur, fit Louria Finister amusée, je ne me plains pas de cette situation. Me trouvez-vous désagréable, repoussante ? Sentirais je mauvais ?

— Ma chère petite, j'ai horreur que l'on ait pour nous deux des égards complices comme si nous fricotons ensemble. Je vous considère comme une collaboratrice hors pair. Je n'ai jamais eu la même de toute ma vie. D'ailleurs, lorsqu'on me confiait des élèves un peu trop jeunes j'avais tendance à les considérer comme des offrandes du destin et j'en abusais. Vous voilà renseignée. Plus j'allais en âge plus il me les fallait jeunettes. Mais sachez une chose, je vous considère comme...

Elle souriait gentiment.

— Comme quoi ?

— Ma fille, dit-il brutalement, un peu de rougeur sur son visage flétri. Voilà. Je ne voudrais pas qu'ils supposent un seul instant que je vais me livrer avec vous à mes vices habituels, vous demander de vous déguiser en fillette pour stimuler ma libido.

— En fillette ! s'esclaffa-t-elle. Comme ce serait amusant.

— Je vous en prie, soyons sérieux. Vous avez remarqué comme Opérasque est furieux bien qu'il se domine. Il a dû embarquer dans un dirigeable, appartenant à des Néos qui plus est, et nous allons nous retrouver dans le voilier de ces étranges nains, les Simone. Aviez-vous déjà entendu parler des Simone ?

— Vaguement. Ce sont des survivants de la préglaciation si j'ai bien compris ?

— Dans les années 2050 le voilier, le yacht d'un couple, les Simone, naviguait dans les îles paradisiaques du Pacifique lorsque la Lune explosa. Ils

se retrouvèrent assez vite forcés d'hiverner dans la banquise sud. Leur voilier était équipé d'un moteur à fusion thermonucléaire.

Louria, en train d'ôter sa combinaison isotherme, sursauta.

— Vous êtes sûr ? Cette énergie était donc maîtrisée ?

— Absolument. Nos ancêtres avaient accompli cette prouesse.

— Et ces Simone sont assez égoïstes, antisociaux pour en garder le secret ?

— Ni eux ni personne ne sait comment ça marche et nul ne se risquerait à pousser les investigations trop loin. Nous naviguerons sur la *Chimère*, nous pourrons visiter cette centrale d'énergie mais nous n'en verrons pas grand-chose. Ce moteur à fusion thermonucléaire transformerait son énergie en électricité. Directement.

Le vol de *Vatican-Saint-Jean* dura trois jours car il dut traverser la Consortium Company pour refaire ses pleins. Tharbin se rendit à une réunion de son conseil des Bonzes avant de remonter à bord. Ils survolèrent enfin la *Chimère* un matin et avant midi se retrouvèrent embarqués. Bien entendu, Charlster et Louria reçurent une seule cabine avec une très grande couchette.

— C'est intolérable. Même ce Tom-Tom m'a fait un clin d'œil libidineux quand j'ai protesté. Tharbin avait dû lui faire parvenir un message.

— Cher professeur, dois-je vous mettre à l'aise en vous racontant mes propres turpitudes et vous détailler avec qui j'ai passé de nombreuses nuits, et comment je m'y suis comportée ? Il y eut quelques professeurs, certains peu fringants, de jeunes confrères parfois agréables, des étudiants intimidés.

— Taisez-vous, dit-il fâché. Je ne vous imaginai pas... ainsi.

— Vous me considérez comme votre fille et m'auriez souhaitée vierge ? J'ai tout de même trente-deux ans. Même si j'ai commencé tard à m'intéresser à l'amour, disons au sexe, je n'ai pas perdu mon temps. Je me demande si votre attitude n'est pas un calcul retors. Car plus le temps passe, plus nous partagerons notre intimité et plus j'éprouverai pour vous de l'attrance. Je n'ai pas exactement besoin d'un père.

— Je vous en prie, restons deux scientifiques sans états d'âme, sans désir, forcés de voyager ensemble. Si j'ai découvert votre intimité, vous ne pouvez en dire autant de moi.

— Vous êtes d'une pruderie incroyable, se moqua-t-elle. Nous pourrions nous doucher ensemble pour économiser l'eau douce mais non, vous attendez que je sorte de la cabine pour y entrer. N'empêche que l'autre jour vous

bandiez.

Il crut défaillir. Depuis que cette excellente scientifique partageait à son corps défendant sa vie, il oubliait ses égarements anciens, avait l'impression de renaître à une autre vie, saine, sereine, de découvrir les relations normales entre homme et femme, des relations qu'il souhaitait platoniques, peut-être filiales mais Louria était trop femme pour accepter une tutelle paternaliste.

— Me prenez-vous pour une sotte ? Je suis assez avisée pour me rendre compte si un homme est excité ou pas.

— Vous n'étiez pas en cause... Je songeais à une de ces Simone. On a dû vous dire que j'avais un faible pour les fillettes, eh bien, les nabotes qui nous servent, nous entourent me paraissent tout à fait conformes à mes secrètes envies.

Il était assis sur l'extrême bord de la double couchette, aussi loin que possible d'elle. Il n'y avait dans cette cabine aucun autre siège. Elle contourna la couchette, s'assit à côté de lui. Son peignoir de bain découvrit ses cuisses d'une jolie couleur ocre.

— Je suis métissée d'Asiatique, précisa-t-elle, surprenant son regard rapide.

Charlster bascula en arrière, se retrouva sur l'autre versant du lit, lui tournant le dos.

— Qu'espérez-vous, Louria Finister, me guérir de mon penchant de pédophile ? Vous vous comportez comme ces femmes qui pensent détourner un homosexuel de ses tendances pour les garçons. Je trouve votre attitude désobligeante et stupide. Je vais faire un tour sur le pont.

— Parce que votre allusion aux petites Simone est moins désobligeante et moins stupide ? Vous n'en pensez pas un mot. Voulez-vous que je vous dise, professeur Charlster, vous êtes en train de rajeunir, certainement sous l'effet de vos brillantes recherches et de la découverte d'Altaï. Ce faisant, vous ne comprenez plus vos attirances d'autrefois. Je ne suis pas la plus jolie femme du monde mais vous découvrez la féminité et des désirs normaux. Seulement un brin de perversité et un résidu d'entêtement, normal avec un tel caractère de cochon, vous rattachent encore à ces gosses dont vous abusiez.

Il claqua la porte de la cabine derrière lui et Louria s'allongea sur la couchette, bombant la poitrine dont la jeunesse ferme fit sauter l'ouverture de son peignoir de bain. Elle sourit, sûre de son pouvoir de séduction comme elle était sûre de son savoir.

## CHAPITRE 51

Avant que l'Assemblée élue des Kerguelen n'entende Kurty, Lien Rag l'invita à sa table la veille. Il pria Liensun, Ann Suba de venir également. Il avait lu le rapport du capitaine de la *Salamandre*, mais avait dû le relire deux autres fois, essayant de garder son sens critique. Mais le récit de Kurty, sobre et froid, ne se prêtait à aucune controverse. Il en donna des extraits aux deux autres invités, les priant d'attendre qu'ils soient tous réunis pour en discuter.

Kurty vint en compagnie de Grathe, son second. Le repas se déroula calmement puis ils se retrouvèrent dans le salon de cette grande maison. Fleur fut autorisée à rester. Depuis le départ de Jdriège elle s'éloignait physiquement et moralement de ses parents, effectuait des recherches sur la géothermie.

— D'abord, dit Lien Rag, le bosco Kandini doit être jugé par ses pairs et sanctionné. Si la discipline est combattue à bord des baleiniers nous n'obtiendrons jamais le quota de baleinium nécessaire à notre survie.

— Kandini ne s'est pas révolté. Il ne fut que le porte-parole des marins et je suis certain qu'ils se seraient mutinés si nous avions poursuivi cette expédition. Je ne vous cache pas que moi-même, lorsque je prenais mon quart, j'étais tenté chaque fois d'ordonner barre au cent quatre-vingts.

— Nous avons choisi la solution la plus adaptée à cette crise, ajouta Grathe. Nous avons un équipage de chasseurs de baleines, de gabiers et de marins tout court. Nous ne pouvions leur demander d'aller au-delà de leurs rôles déterminés. D'autre part la *Chimère* avec son indépendance énergétique peut se permettre n'importe quelle aventure et les Simone naviguent depuis deux mille ans. Nos marins n'ont tout au plus qu'une vingtaine d'années de pratique. Les Simone ont vécu mille aventures, ont été coincés dans la banquise, ont ouvert des chenaux pour gagner les quelques zones du Pacifique qui échappaient à la glaciation générale.

— D'abord il y a la nuit vingt-quatre heures sur vingt-quatre et non le crépuscule que vous avez connu, du temps de l'ère glaciaire. Il y a le froid intense multiplié par ce courant d'air qui souffle du nord, s'engouffre dans ce goulet. Et l'océan est entraîné par un courant puissant contre lequel s'épuisent les moteurs, tandis que la consommation d'huile devient inquiétante. Des cadavres d'animaux mais aussi d'humains sont entraînés là depuis le pôle Nord très certainement. Souvenez-vous du cadavre de ce bébé Roux trouvé

dans l'estomac d'un cachalot. On a cru qu'il avait été avalé depuis trois jours seulement, mais il était mort depuis longtemps, conservé dans ce courant glacé jusqu'à ce que le cachalot venu à proximité de la Ceinture le dévore. Un cachalot qui a refusé d'emprunter le Chenal Noir et a préféré plonger à une grande profondeur pour traverser.

Kurty se tut et ils restèrent tous silencieux un moment.

— Les Simone avec la délégation pontificale sont certainement dans l'hémisphère Nord pour des raisons inconnues, fit Lien Rag. L'existence de ce chenal risque de bouleverser la situation générale de l'hémisphère Sud, puisqu'il existe donc un moyen de communication malgré la Ceinture de Feu. Ceux qui auront l'audace de l'emprunter seront les maîtres indiscutables de cette moitié de Terre. Du Nord ils pourront rapporter tout ce qui nous manque au Sud à cause de l'intransigeance des Roux en premier lieu, et de notre absence de ressources naturelles. Le Sud habitable est composé d'un continent glacé, l'Antarctique, de la pointe de Patagonie, de quelques îles sans importance et d'une immense étendue d'eau. Des millions de kilomètres carrés d'eau. Pacifique, Atlantique sud, océan Antarctique.

— Mais, remarqua Ann Suba, le Nord sera lui aussi bouleversé si des dizaines de milliers de personnes tentent de passer la Ceinture de Feu pour trouver un climat plus favorable au-delà.

— Soyons prudents. Le Nord n'est quand même pas un pays de cocagne. Certes, il y a de nombreuses terres habitables entre le 60<sup>e</sup> parallèle et le pôle, avec moins d'océan qu'ici, mais le reste doit être torride, à l'exception des pays de montagnes, je veux dire de hautes montagnes, vers les deux mille cinq cents, trois mille mètres. On peut raisonnablement supposer que passé le 60<sup>e</sup> la société ferroviaire survit sans avoir subi beaucoup de dégâts. Dans le froid cependant.

— Les veinards ! soupira Liensun. Certains se trouvent peut-être en ce moment dans des wagons climatisés, roulant paisiblement dans un paysage inchangé depuis des siècles.

Nul ne put déterminer s'il s'agissait d'ironie ou de regrets. Plus tard Liensun avoua que ce Chenal Noir offrait des perspectives d'avenir autrement plus excitantes que la vie dans les Kerguelen. Ce fut lui qui proposa la création d'une expédition d'hommes bien décidés à remonter ce Chenal Noir pour déboucher dans l'hémisphère Nord.

— Nous utiliserons les données recueillies par Kurty et Grathe et nous enregistrerons celles que nous découvrirons au fur et à mesure. Nous utiliserons la *Salamandre*, car c'est le meilleur bateau pour le moment. Nous le remplirons à craquer de baleinium ou de fuphoc si nous pouvons. Nous

recruterons un équipage hors pair.

Lien Rag ne participait pas à cette excitation que l'enthousiasme de son fils faisait naître chez chacun des invités. Jael aussi gardait le silence, observant à la dérobée le visage de Lien Rag, redoutant qu'il ne décide d'être de cette aventure.

— D'après ce que vous avez pu surprendre au moment des échanges radio entre *Vatican-Saint-Jean* et la *Chimère* les Aiguilleurs auraient réussi à occulter une infime partie du ciel à l'aide des poussières lunaires pour aménager ce chenal. Ma pensée profonde est que cette réussite est l'œuvre d'un seul homme, Charlster. Il a été récupéré par les Aiguilleurs pour renverser la situation. Lui-même, ancien Rénovateur du Soleil, passe à l'ennemi pour replonger la Terre dans une ère glaciaire et un crépuscule de fin du monde.

— Dans ce cas, ricana Liensun, il a forcé la mesure. Ses mains de gâteaux ont dû trembler pour saupoudrer autant de poussières sur cette entaille nord-sud de la Ceinture. Résultat une nuit totale, un froid épouvantable, des courants d'air et d'eau puissants. Pas de quoi pavoiser pour le vieux schnock !

— Fais-lui confiance au lieu de te moquer, protesta son père. Il finira par réussir. Car ce bonhomme odieux par ses mœurs est un grand cerveau. Par le calcul il découvrit l'existence du Bulb et je ne parierais pas sur son délabrement mental. À quatre-vingts ans il peut réussir à nous replonger dans une ère glaciaire nouvelle. Un jour il fit réapparaître provisoirement le Soleil, il peut donc inverser le processus.

— Ne pourrait-on pas l'inciter plutôt à trouver le moyen de réparer les haillons de la couche d'ozone ? murmura Jael. Il suffirait, paraît-il, d'une couche d'à peine quelques millimètres pour que le Soleil cesse d'incendier les quatre cinquièmes de la planète.

— Jamais les Aiguilleurs ne le lui demanderont. Ils savent que seule la glaciation totale leur permettra d'étendre leurs réseaux sur tous les continents, sur toutes les mers. Ils veulent redevenir les Maîtres du Monde. Et je crains qu'ils ne soient en train de le faire.

— Enlevez Charlster pour qu'il étudie la possibilité de réparer la couche d'ozone, insista naïvement Jael.

— Bien sûr, dit Ann Suba sèchement. Mais qui lui fournira à sa demande de petites victimes surtout pas nubiles pour satisfaire sa libido ?

— Nous nous égarons, intervint brutalement Liensun. Nous devons armer la *Salamandre* pour vaincre la Ceinture de Feu. Vous cherchiez un projet qui



galvanise les esprits ? Vous vouliez rompre avec la monotonie de notre vie et nos difficultés actuelles ? Le voilà ce projet. Je n'en démordrai pas. Et si nous ne sommes que trois, Kurty, Grathe et moi, tant pis.

— M'oublierais-tu par hasard, fit Ann Suba, voudrais-tu te débarrasser de moi ?

Même si les motivations des uns et des autres différaient grandement, Liensun ayant en tête l'idée de reprendre des échanges économiques, Kurty et Grathe plus idéalistes se voyant plutôt en chevaliers sans peur et sans reproche, Lien Rag savait qu'il allait défendre devant l'Assemblée élue l'organisation de cette fantastique expédition.

— Je veux partir avec eux, dit alors Fleur silencieuse jusque-là.

## FIN

---

[1] Lire *Les Prédestinés, Chroniques glaciaires* n° 4.

[2] Lire les *Chroniques glaciaires* où l'histoire des Bulbs et leur conquête par l'homme se trouvent décrites dans quatre ouvrages : *Sidéral Léviathan*, *L'Œil parasite*, *Planète nomade* et *Roark*.

[3] Commission d'Application des Accords de New York Station : organisation qui réglait les conflits entre compagnies ferroviaires.